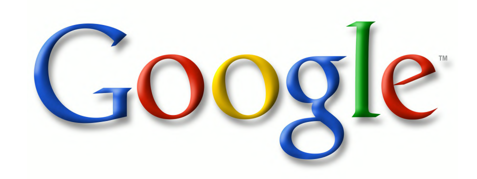


ŒUVRES
CHOISIES
DE
J. B. ROUSSEAU

ODES, CANTATES, ÉPITRES
ET POÉSIES DIVERSES
SUIVIES DE SA CORRESPONDANCE INÉDITE
AVEC L'ABBÉ D'OLIVET.

TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE
DE P. DIDOT L'AINÉ
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL
IMPRIMEUR DU ROI ET DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

PARIS. MDCCCXVIII.

ÉPÎTRES.

LIVRE PREMIER.

ÉPITRE I.

AUX MUSES.

Filles du ciel, chastes et doctes fées,
Qui, des héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des temps
Les noms fameux et les faits éclatants;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières nourrices,
De qui le sein me fit presque en naissant
Teter un lait plus doux que nourrissant,
Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solennel.
Quel compliment! quelle brusque incartade!
Me direz-vous: d'où vient cette boutade?
De quoi se plaint ton esprit ulcéré?
N'est-ce pas toi qui sur ce mont sacré,

Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire,
Nous demander, par des vœux assidus,
Des dons souvent sans succès attendus,
Et, loin encor des sommets du Parnasse,
Sur le coteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par nous:
Et si ce rang à ton chagrin jaloux
Paroît trop bas près des places superbes
Des Sarrasins, des Racans, des Malherbes,
Contente-toi de médiocrité,
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté:
À peine encore as-tu compté six lustres.
Tâche à monter du moindre aux plus illustres:
Dans ton été ce n'est point un affront
D'être arrivé sur le penchant du mont;
Tandis qu'on voit tant d'aspirants timides,
Marchant toujours sans boussole et sans guides,
Par des sentiers durs, pénibles, et longs,
À soixante ans ramper dans les vallons.
Ose franchir des bornes importunes;
Va, cours tenter des routes moins communes;
Et cherche enfin, par des travaux constants,
À mériter... Muses, je vous entends.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon esprit dissipé,
J'allois chercher un sépulcre escarpé;

Si je pouvois, sublime misanthrope,
Fuir les humains pour suivre Calliope,
À tous plaisirs constamment renoncer,
Le jour écrire, et la nuit effacer,
Sécher six mois sur les strophes d'une ode,
Et, de moi-même aristarque incommode,
À vous poursuivre épuiser mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux Lafares.
Non, non, jamais, de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix:
J'abjurerois et Phébus et Minerve,
Si, possédé d'une importune verve,
Il me *falloit*, pour de douteux succès,
Passer ma vie en d'éternels accès:
Toujours troublé de fureurs convulsives,
De mon plancher ébranler les solives;
Et, rejetant toute société,
Écrire en sage, et vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'est moins par choix que ce n'est par reméde.
La solitude est mon plus grand effroi:
Je crains l'ennui d'être seul avec moi;
Et j'ai trouvé ce foible stratagème
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De là sont nés ces écrits bigarrés,
Fous, sérieux, profanes, et sacrés,

Où je dépeins; non des mœurs trop volages,
Mais seulement les diverses images
Qui m'ont frappé selon les temps divers
Où mon ennui m'a fait chercher des vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce service
À vos bienfaits je dois quelque justice;
Que c'est par vous qu'à vingt ans parvenu,
Né, comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scène,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène;
Que, par votre aide, à la cour moins caché,
Souffert des grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur esquivé le naufrage
Du ridicule où jette l'étalage
Du nom d'auteur, sur-tout en ce temps-ci.
Oui, j'en conviens: mais c'est par vous aussi
Que sont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impostures,
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés
De vils rimeurs contre moi gendarmés;
Car il n'est point de fou mélancolique
Plus effréné qu'un auteur famélique
Qui, sur les quais, sans avoir été lu,
Voit expirer son livre vermoulu;
Et par malheur si dans cette furie
À ses chagrins se joint la raillerie
De quelque auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'océan, cent vœux à saint Hubert,

Ne feroient rien sur la rage canine
Que ce mépris dans son cœur enracine.
Dès ce moment, par cent fausses rumeurs,
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique,
S'écriera-t-il; fuyez ce frénétique:
Dans ses brocards aucun n'est ménagé;
C'est un serpent, un diable, un enragé,
Que rien n'apaise, et qui dans ses blasphèmes
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes:
Vous allez être inondé de chansons:
Que je vous plains! — Mais nous le connoissons;
Ce n'est point là du tout son caractère:
Il est fidèle, équitable, sincère;
De sa vertu Vauban même fait cas;
Il s'y connoît. — Ne vous y fiez pas,
C'est un matois; il fait le bon apotre:
Il paroît doux et civil comme un autre;
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit...
Voilà comment sa haine vous flétrit;
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientôt son fiel, fécond en trahisons,
Fera courir de maisons en maisons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes;
Recours grossier et toujours sans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet:

Et priez Dieu qu'il préserve la ville
De tout bon mot, satire ou vaudeville,
Et de tous vers sous le manteau portés;
Car à coup sûr ils vous seront prêtés.
Si leur secours manque à votre adversaire,
Dans le besoin lui-même en saura faire,
Fabriquera vingt infames couplets,
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets
À les chanter Linière auroit eu honte,
Et qui seront écrits sur votre compte.
Dans les cafés, dans les plus vils réduits,
Il prendra soin de semer ses faux bruits,
Vous décriera comme un monstre indomptable,
Aux rois, aux grands, à l'état redoutable;
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muses, voilà les chagrins, les dégoûts
Que vos présents... Alte-là, direz-vous:
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite? Est-ce nous? est-ce toi?
C'est par nos soins que ton esprit docile,
Prenant pour guide et Térence et Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
À distinguer des solides écrits

Ces vains amas d'antithèses pointues,
D'expressions flasques et rebattues,
Dont nous voyons tant d'auteurs admirés
Farcir leurs vers du badaud révérés:
Voilà tout l'art, voilà tous les mystères
Que t'ont appris nos leçons solitaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
À brocarder un auteur affligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un sot livre,
Par le chagrin d'entendre huer ses vers,
Et de se voir tout vif rongé des vers?
Est-il permis de braver sur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle?
Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.
  Vous dites vrai; mais comment l'éviter?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théâtre il se soit fait connoître,
Soit que son titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et si quelqu'un, sa sentence passée,
M'en vient à moi demander ma pensée:
Que dites-vous de ces vers chevillés,
De ces discours obscurs, entortillés?
Il faut parler. Que répondre? que faire?
Les admirer? Non. Et quoi donc? Te taire.
Fort bien: l'avis est sensé; grand merci:
Je me tairai. Mais faites taire aussi

Paris, la cour, les loges, le parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné.
Laisse crier, et retiens ta critique,
Répondez-vous : la censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long;
Mais toi, sois sage, et te tais. Comment donc?
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner sa nasarde,
L'appeler buffle, et stupide achevé;
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, sans faire un sacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laissez aux derniers des humains?
S'il est ainsi, je vous baise les mains,
Muses; gardez vos faveurs pour quelque autre;
Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons:
Reprenez tout, j'abandonne sans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi bien quel est le grand salaire
D'un écrivain au-dessus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares esprits
De tant de soins à polir leurs écrits,

À rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double sens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots parasites
Qui, malgré vous, dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés?
Quel est le prix d'une étude si dure?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un courtisan qui vous loue au hasard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade élégie.
Et *quel honneur* peut espérer de moins
Un écrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, et qui, sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés
Ses vers souvent sont des enfants morts-nés.
Mais chacun l'aime, et nul ne s'en défie;
À ses talents aucun ne porte envie;
Il a sa place entre les beaux esprits;
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris;
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, et sans blesser personne;
Toujours discret, et toujours bien disant,
Et sur le tout aux belles complaisant.

Que si jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidents,
De son mérite admirateurs ardents,
Qui, par cantons répandus dans la ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile:
Car il n'est point d'auteur si désolé
Qui dans Paris n'ait un parti zélé;
Tout se débite: *Un sot*, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.
À ce propos on raconte qu'un jour
Certain oison, gibier de basse-cour,
De son confrère exaltant le haut grade,
D'un ton flatteur lui disoit: Camarade,
Plus je vous vois, et plus je suis surpris
Que vos talents ne soient pas plus chéris;
Et que le cygne, animal inutile,
Ait si long-temps charmé l'homme imbécille.
En vérité, c'est être bien Gaulois
De tant prôner sa ridicule voix:
Car, sans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'art du chant, dans lequel vous primez:
Je m'en rapporte à nos oisons charmés,
Quand sur le ton de Pindare et d'Horace
Votre gosier lyriquement croasse.
Laissons là l'homme et ses sottes raisons;
Mais croyons-en nos cousins les oisons:

Chantez un peu. Déja d'aise saisie,
La basse-cour se pâme et s'extasie.
À ce discours notre oiseau tout gaillard
Perce le ciel de son cri nasillard:
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vu canards, dindons, poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au cygne de Mantoue.
Le chant fini, le pindarique oison
Se rengorgeant rentre dans la maison,
Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,
Du poulailler mérité le suffrage.
Ainsi souvent, par la brigue porté,
Un sot rimeur voit son nom exalté.
Je sais qu'enfin ses lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques:
La mode passe, et l'homme ouvre les yeux.
Mais supposons qu'un sort capricieux
Fasse tomber ses grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur qu'avec un pareil art
Au bon vieux temps sut extorquer Ronsard:
Et quand la mort vient nous rendre visite,
Achille est-il plus heureux que Thersite?
Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous.
Mais revenons. Parle: confesse-nous

Qu'en tes écrits un peu trop de licence
À certains bruits a pu donner naissance;
Que ton courroux bien vite est allumé;
Et que le ciel en naissant t'a formé,
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi? d'où vient ce reproche?
Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,
Ces traits malins dont on peut m'accuser?
Celui qui mord ses amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux est publié,
Ou qui révéle un secret confié;
Voilà votre homme; et, c'est sans injustice
Que vous pouvez le taxer de malice;
Car des noirceurs le sucre envenimé
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le sel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,
Qui, bien souvent, n'est pas mot d'évangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgents;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme, et point pour médisant:

Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pu repousser les injures
De deux ou trois que je n'ai point nommés,
Et qui, déja du public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie!
Que si d'un seul légèrement frappé
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matière,
Contre Lulli, Quinault, et Furetière,
Fit rejaillir l'enjouement bilieux,
Fut-il traité d'auteur calomnieux?
Tout vrai poëte est semblable à l'abeille:
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs;
Mais la nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.
    J'entends d'ici, Muses, votre réponse.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne sont qu'un rien près d'un écrit en vers:

L'ouvrage reste, et le discours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
À tes censeurs a su donner leur fait:
Mais contre toi, réponds-nous, qu'ont-ils fait?
Ce qu'ils ont fait? Demandez aux fruitières,
De leurs écrits prodigues héritières.
Oui, contre moi, vous qui me censurez,
Vous les avez mille fois inspirés.
Nous? Point du tout: à tort tu nous accuses.
Si contre toi, sans consulter les Muses,
Ils ont écrit quelques vers discourtois,
C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois:
Passons. Eh bien! si leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,
Que crains-tu tant? et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? vous allez le connoître
Dans un seul mot de Despréaux mon maître.
Vos ennemis prônent de tous côtés,
Lui disoit-on, *que vous les redoutez;*
Que vous craignez leur vaste compagnie.
Ils ont raison; je crains la calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
À qui l'envie, au regard homicide,
Met dans les mains son flambeau parricide,
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge et le fard?

Le faux soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;
Et l'ignorance, avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles juges
À qui la fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal:
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée
Sans se défendre est d'abord condamnée.
Votre ennemi passe en vain pour menteur.
Messieurs, disoit un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe son maître,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien; calomniez toujours:
Quand l'accusé confondroit vos discours,
La plaie est faite; et, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller? Quel mur, quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre?
Sans doute. Et qui? L'homme qui sait attendre,
Concluez-vous: vainement l'art obscur
Sur là vertu jette son voile impur;
La vérité tôt ou-tard se relève,
Le rayon perce, et le nuage crève.
Sois de toi-même un sévère inspecteur,
Et ne crains rien. Quant à ce peuple auteur

Dont tu n'as pu prévenir la disgrace,
Nous leur dirions, nous mettant à ta place:
Or çà, messieurs, plus d'animosité,
Faisons la paix, et signons un traité:
Depuis long-temps je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
Sans qu'en mes vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus: continuez d'écrire,
Je vous promets de ne vous jamais lire,
De n'outrager ni vous ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit,
Pourvu qu'enfin plus modérés, plus sages,
À votre tour vous cessiez vos outrages;
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux,
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes écrits, que je vous abandonne.
Cela s'entend, et c'est parler d'accord:
Y souscris-tu? Muses, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve et ratifie
Ce grand traité, que je leur signifie.
Mais par hasard si ce palliatif
N'opère rien sur leur esprit rétif,
Si leur babil, si leur bruit continue;
Alors tu peux, sans plus de retenue,
Les démasquer, et rabattre leurs coups:
Et si tu crois avoir besoin de nous

Pour réprimer leurs langues médisantes,
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
De notre part le leur faire savoir.
Suffit : adieu, Muses, jusqu'au revoir.

ÉPITRE II.

SUR L'AMOUR.

À MADAME D'USSÉ.

Du faux encens dédaigneuse ennemie,
Qui, dans le vrai par l'exemple affermie,
Savez si bien de tout éloge plat
Distinguer l'art d'un pinceau délicat;
Sage Uranie, en qui le don de plaire
Est joint au don de haïr le vulgaire,
De démêler, libre en vos sentiments,
L'illusion de ses faux jugements,
Et d'abhorrer ces louanges guindées
Qui n'ont d'appui que ses folles idées:
Si quelque auteur, pour vous faire sa cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ses peintures séches
Le dieu d'amour, son carquois, et ses fléches,
De la raison ennemi langoureux,
Et de nos sens enchanteur doucereux,

Vous déployant ces lieux communs postiches
Dont l'opéra brode ses hémistiches,
Sur ce tableau frivolement conçu,
Probablement il seroit mal reçu
De vous chanter, en rimes indiscrètes,
Que cet Amour ne se plaît qu'où vous êtes,
Qu'il règne en vous, qu'il suit par-tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
Mais si quelqu'un plus sage et plus habile
Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile
Ce même Amour, non tel qu'on nous le feint,
Mais en effet tel qu'il doit être peint,
Tel qu'autrefois l'ont vu les premiers sages,
Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages
Ce dieu par eux de guirlandes orné
Fut dans la Gréce en triomphe amené;
Si, poursuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit d'une main libre et sûre
Ces vifs rayons, ces sublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans les cœurs,
Dont la splendeur les éclaire et les guide
Dans les sentiers de la gloire solide,
Vous faisant voir assis à son côté
L'honneur, la paix, la vertu, l'équité:
Peut-être alors, à le bannir moins prompte,
Vous souffririez, sans rougeur et sans honte,
Que ce dieu vînt embellir votre cour.
Connoissez donc ce que c'est que l'Amour;

Et désormais, l'ame débarrassée
Des préjugés d'une troupe insensée
Qui ne le peint que sous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits,
De le confondre avec ce dieu frivole
De qui l'erreur nous a fait une idole,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux, ennemis éternels,
L'un fils du ciel, l'autre né de la terre,
Se font entre eux une immortelle guerre,
Plus signalés par leur division
Que les héros de Gréce et d'Ilion.
Quelqu'un peut-être, à ce début mystique,
Va me traiter de cerveau fanatique;
Et me voyant, monté sur ce haut ton,
Traiter l'Amour en style de Platon,
M'objectera qu'une jeune héroïne
Mériteroit un peu moins de doctrine.
Mais, sans répondre à ce langage vain,
Laissons-le en paix son Cyrus à la main,
De nos raisons l'ame peu combattue,
Du dieu d'Ovide encenser la statue;
Et poursuivons nos propos commencés.
Jadis sans choix les humains dispersés,
Troupe féroce et nourrie au carnage,
Du seul instinct suivoient la loi sauvage,
Se renfermoient dans les antres cachés,
Et, de leurs trous par la faim arrachés,

Alloient errants au gré de la nature
Avec les ours disputer la pâture.
De ce chaos l'Amour réparateur
Fut de leurs lois le premier fondateur:
Il sut fléchir leurs humeurs indociles;
Les réunit dans l'enceinte des villes;
Des premiers arts leur donna les leçons;
Leur enseigna l'usage des moissons;
Chez eux logea l'amitié secourable,
Avec la paix, sa sœur inséparable;
Et devant tout dans les terrestres lieux
Fit respecter l'autorité des dieux.
Tel fut ici le siécle de Cybéle.
Mais à ce dieu la terre enfin rebelle
Se rebuta d'une si douce loi,
Et de ses mains voulut se faire un roi.
Tout aussitôt évoqué par la haine
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
Reste dernier de ces cruels Typhons
Jadis formés dans ses gouffres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide:
Dans ses yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue;
Puis tout-à-coup, impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.

Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.
Ce fut sur lui que la terre ennemie
De sa révolte appuya l'infamie.
Bientôt, séduits par ses trompeurs appas,
Les flots d'humains marchèrent sur ses pas.
L'Amour, par lui dépouillé de puissance,
Remonte au ciel, séjour de sa naissance;
Et las de voir l'homme sourd à sa voix,
Il l'abandonne à son malheureux choix.
Alors, enflé d'une nouvelle audace,
L'usurpateur prend son nom et sa place;
Et sous ce nom l'erreur de toutes parts
Fait ici-bas flotter ses étendards.
C'est de ce temps que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputés à Pandore.
La jalousie, allumant ses flambeaux,
Creusa dès-lors mille horribles tombeaux,
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un climat vit sa rive inondée.
On vit régner les desirs effrénés,
Qui, secondés des plaisirs forcenés,
Mirent au jour monstres et Minotaures,
Satyres, Sphinx, Égipans, et Centaures.
Un siécle à l'autre enviant ses fureurs
Imagina de nouvelles horreurs.

Chaque âge vit augmenter nos misères;
Et nos aïeux, plus méchants que leurs pères,
Mirent au jour des fils plus méchants qu'eux,
Bientôt suivis par de pires neveux.
Enfin le ciel, touché de nos disgraces,
Se résolut d'en effacer les traces;
Et tous les dieux convinrent que l'Amour
Fût renvoyé dans ce mortel séjour.
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le seul Amour, l'Amour seul en murmure.
Qu'a-t-il commis? Pourquoi, seul immolé,
D'entre les dieux sera-t-il exilé?
Quittera-t-il ces demeures heureuses,
Ces régions pures et lumineuses,
Séjour brillant de gloire et de clarté,
Lieux consacrés à la félicité,
Aux doux plaisirs, enfants de l'innocence,
Plaisirs qu'échauffe et nourrit sa présence,
Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,
Et que les dieux ne tiennent que de lui?
Quoi! disoit-il, de l'empire céleste
J'irai descendre en un séjour funeste,
Où l'injustice étale un front serein;
Où les mortels au visage d'airain,
De mon fantôme escortant les bannières,
De l'innocence ont rompu les barrières!
Et qui d'entre eux voudra suivre mes pas?
Amour, Amour, ne vous alarmez pas,

Venez à moi : je connois un asile
Dont les vertus ont fait leur domicile,
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Vos ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui règne en ce séjour propice
En a banni le coupable artifice,
La perfidie au coup d'œil concerté,
Et la malice au sourire emprunté.
Toujours du vrai sa bouche tributaire
De l'équité porta le caractère.
Nourri, formé par les neuf doctes sœurs,
Ami des arts, épris de leurs douceurs,
Le dieu du Pinde et la sage Minerve
De leurs trésors l'ont comblé sans réserve.
Dans ce réduit des Muses habité
Préside encore une divinité;
Car la beauté dont les dieux l'ont ornée
D'un moindre nom seroit trop profanée.
Un doux accueil, un modeste enjouement
Prête à ses traits un nouvel agrément.
D'enfants ailés une troupe fidèle,
Plaisirs, Amours, voltigent autour d'elle,
Et, sans effort près d'elle retenus,
Pour la servir ont oublié Vénus.
Non, non, Amour, ce n'est point à Cythère,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révère,
Qu'il faut chercher et les Jeux et les Ris:
Si vous voulez de vos frères chéris

Revoir un jour la troupe réunie,
N'hésitez point, volez chez Uranie.
Mais à qui vais-je étaler ces propos?
Puis-je penser qu'un Dieu qui du chaos
Débarrassa cette machine ronde,
Qui voit, qui meut tous les êtres du monde,
De ses ressorts et l'ame et l'instrument,
Puisse ignorer son plus riche ornement?
Déja porté sur les ailes d'Éole,
Du haut des cieux je le vois qui s'envole,
Plus glorieux d'obéir en sa cour,
Que de régner au céleste séjour.
Conservez bien, généreuse Uranie,
Ce dieu puissant, ce céleste génie,
Ame du monde, auteur de tous les biens,
Par qui brisant les terrestres liens
D'un vol hardi nos ames élancées
Jusques au ciel élèvent leurs pensées.
Sans sa beauté, sans ses dons précieux,
La vertu même est moins belle à nos yeux.
Il la produit sous d'heureux caractères,
La dépouillant de ces rides sévéres
De qui l'aspect effrayant les mortels
Leur fait souvent déserter ses autels.
De son flambeau les flammes immortelles
Jettent en nous ces vives étincelles
Dont autrefois les héros embrasés
Malgré la mort se sont éternisés.

Cette chaleur si prompte et si rapide
Sut échauffer un Thésée, un Alcide;
Arma leurs bras pour calmer l'univers,
Et pour venger l'équité mise aux fers.
Telle est l'ardeur dont ce dieu nous enflamme:
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame
De ce héros aux triomphes instruit
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'est cet Amour, ambitieux de gloire,
Qui tant de fois consacrant sa mémoire
Lui fit braver les feux et le trépas,
Lui fit chercher la guerre et les combats,
De Jupiter conduisant le tonnerre,
Aux fiers géants faire mordre la terre,
Et, foudroyant leurs plus forts boulevards,
Les écraser sous leurs propres remparts.
Quelle plus noble et plus vaste industrie
Porta plus loin l'amour de la patrie?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'art de la guerre et les arts de la paix?
Vous le savez, légions qu'il adore;
Vous le saurez, peuples plus chers encore,
Si quelque jour un loisir plus heureux
Laisse un champ libre à ses plans généreux.
Puisse-t-il voir ses nombreuses années
Toujours de gloire et d'honneur couronnées,
Et, quand la paix reviendra parmi nous,
Se réserver à des travaux plus doux,

Non moins héros sous l'empire de Rhée,
Que quand la terre à Bellone est livrée!

ÉPITRE III.

À CLÉMENT MAROT.

Ami Marot, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis, en maint genre d'escrime,
Vint chez vous seul étudier la rime.
Par vous, en France, épîtres, triolets,
Rondeaux, chansons, ballades, virelais,
Gente épigramme, et plaisante satire,
Ont pris naissance; en sorte qu'on peut dire:
De Prométhée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.
Par quoi, sitôt qu'en mon adolescence
J'eus avec vous commencé connoissance,
Mon odorat, par vos vers éveillé,
Des autres vers plus ne fut chatouillé;
Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,
Que ne m'eussiez adopté pour confrère.

Bien est-il vrai que, par le temps mûri,
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
Écrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,
Mon nom par vous est encore connu,
Dont bien et mal m'est ensemble avenu:
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire;
Mal, par avoir des sots excité l'ire,
L'ire des sots et des esprits malins;
Car qui dit sots, dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme,
Je le soutiens: justice et vérité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieux Zénon l'antique confrérie
Disoit tout vice être issu d'ânerie:
Non que toujours sottise de son chef
Forme dessein de vous porter méchef;
Mais folle erreur, d'ignorance complice,
Fait même effet, et supplée à malice.
Bien le savez, Clément, mon ami cher,
Sotte ignorance et jugement léger
Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
Fait avaler anguilles et couleuvres,
Des novateurs complice vous nommant,
Ou votre honneur en public diffamant,
Soit par blasons plus mordants que vipère,
Soit par mensonge, en vous faisant le père

De tous ces vers bâtards et supposés
Dont les parents sont toujours déguisés.
Et moi chétif, de vos suivants le moindre,
Combien de fois, las! me suis-je vu poindre
De traits pareils! Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais nouveautés adopté.
Des gens dévots, que j'estime et respecte,
Ainsi que vous, je n'ai honni la secte
Qu'en général, sans aucun désigner:
Et fîtes mal de les égratigner,
Vous qui craigniez, disiez-vous, la bourrée;
Car ces menins de la cour éthérée
Sont tous doués d'un appétit strident
De se venger, quand ils sentent la dent:
Et fussiez-vous un saint plus angélique,
Plus éminent et plus apostolique
Que saint Thomas; s'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon Savonarole,*
Que pour le ciel la séraphique école
Fit griller vif en feu clair et vermeil,
Dont il mourut par faute d'appareil.
Eux exceptés, des bons esprits l'estime
M'a, comme vous, des sots rendu victime:
Car de quels noms plus doux et plus musqués
Puis-je appeler tant d'esprits disloqués?
Comment nommer la rampante vermine
Des chiffonniers de la double colline,

Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de son sacré vallon
Vont ramassant l'ordure la plus sale,
Pour en lever boutique de scandale
Contre tous ceux qui sont assez sensés
Pour mépriser leurs vers rapetassés?
Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,
Me direz vous; et ta plume baptise
De noms trop doux gens de tel acabit:
Ce sont trop bien maroufles que Dieu fit.
Maroufles? Soit. Je ne veux vous dédire:
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire:
C'est qu'en eux tous malice est seulement
Vice d'esprit, et mauvais jugement.
De tout le bien sagesse est le principe;
De tout le mal sottise est le vrai type.
Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit; examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque;
Et vous direz: C'est un sot sous le masque.
En fait d'esprit nous errons trop souvent:
De feu grégeois, de fumée, et de vent,
Presque toujours l'homme se préoccupe,
Et sur ce point est imposteur, ou dupe.
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé,
Dont l'éloquence est un babil aisé,
Et qui, doué du talent de Thersite,
Parle de tout, sûr de sa réussite,

Content, joyeux, hardi, sans jugement,
Fait du beau monde à Paris l'ornement:
Du plus sévère il réchauffe le flegme:
Ses quolibets passent pour apophthegme:
Ses lieux communs sont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la dame du logis
De ses bons mots pâme sur son assiette;
Et le laquais en rit sous sa serviette.
Lors chacun crie: O l'esprit éminent!
Et moi, je dis: Peste l'impertinent!
Et ne me chaut que sa voix théâtrale
M'ait de Sénèque épuisé la morale:
À sa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son esprit. Pourquoi cela? Pourquoi?
Qu'est-ce qu'esprit? Raison assaisonnée.
Par ce mot seul la dispute est bornée.
Qui dit esprit dit sel de la raison:
Donc sur deux points roule mon oraison:
Raison sans sel est fade nourriture;
Sel sans raison n'est solide pâture:
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre un monstre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître?
Sans la raison puis-je vertu connoître?
Et, sans le sel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter?
Mais rarement à ces hautes matières
Le peuple ignare élève ses lumières:

Fausse lueur ses foibles yeux déçoit,
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'esprit fatuité dotée,
Et de vertu sottise étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce siécle falot,
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot:
Peuple d'amis autour de lui fourmille;
Secrets, dépôts, intérêts de famille,
Tout se confie à ce génie exquis:
Son conseil même en affaire est requis :
Soupçons de lui seroient vrais sacriléges:
Bref, qui voudroit nombrer ses priviléges
Auroit plutôt calculé tous les morts
Que dans Paris Finot et ses consorts,
Dont par respect je tais ici l'éloge,
Ont insérés dans leur martyrologe.
Mais un esprit solide, illuminé,
Du monde entier semble être ennemi né:
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui pèse sa fumée;
Et, ne pouvant son foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumières suspectes,
Il vous suscite un tourbillon d'insectes,
Qui, pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font sur tout quelque procès nouveau.
Que si par vers et par joyeux langage
Votre Apollon s'est tiré hors de page;

Miséricorde! où fuir? où vous sauver?
Vous allez voir, en dussiez-vous crever,
Mille idiots, érigés en Saumaises,
Vous faire auteur des plus viles fadaises.
Dès qu'en sa tête un stupide enjoué,
Ayant en vain son cerveau secoué
Pour dégourdir sa pesante Minerve,
Aura forgé quelques couplets sans verve,
Ou quelques vers platement effrontés;
Tout aussitôt ces subtils hébétés
Iront corner votre nom par la ville,
Disant: C'est lui, messieurs; voilà son style.
Et ce faux bruit, tant soit-il insensé,
Ne manquera d'être encor ressassé
Par cent grimauds rampant sur le Parnasse,
Peuple maudit et malheureuse race,
Que votre los fait dessécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triste emploi que celui de la rime!
En tout autre art, même sans qu'on y prime,
Devant ses pairs on est interrogé:
Par Cassini l'astronome est jugé:
Homberg peut seul évoquer le chimiste,
Et du Verney citer l'anatomiste.
Mais dans les vers tous s'estiment docteurs:
Bourgeois, pédants, écoliers, colporteurs,
Petits abbés, qu'une verve insipide
Fait barboter dans l'onde aganippide,

Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon seigneurs hauts-justiciers.
Hé! mes amis, un peu moins de superbe.
Vous avez lu quelque ode de Malherbe?
Soit. Richelet jadis en raccourci
Vous a de l'art les régles dégrossi?
Je le veux bien. Vous avez sur la scène
En vers bouffis fait hurler Melpoméne?
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez;
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez;
Minerve à tous ne départ ses largesses;
Tous savent l'art, peu savent ses finesses.
Et croyez-moi, je n'en parle à travers,
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des vers:
Savoir la marche est chose très unie;
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie:
Je dis le fruit du génie achevé
Par longue étude et travail cultivé.
Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tout bon juge;
Pour bien jouer hantez les bons joueurs:
Sur-tout craignez le poison des loueurs;
Accostez-vous de fidéles critiques;
Fouillez, puisez dans les sources antiques:
Lisez les Grecs, savourez les Latins;
Je ne dis tous, car Rome a ses Cotins;
J'entends tous ceux qui, d'une aile assurée
Quittant la terre, ont atteint l'empyrée.

Là trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts et vos esprits:
Car chacun d'eux a sa beauté précise
Qui le distingue et forme sa devise.
Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au laboureur, par des leçons utiles,
Fait de Cérès hâter les dons fertiles;
Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire,
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide, en vers doux et mélodieux,
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux;
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche, en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle;
De Cythérée exalte les faveurs;
Chante les dieux, les héros, les buveurs;
Des sots auteurs berne les vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.
Catulle en grace et naïves beautés
Avant Marot mérita la couronne;
Et suis marri que le poivre assaisonne

Un peu trop fort ses petits madrigaux.
Tibulle enfin, sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse Élégie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer:
Lors votre goût conduisant votre oreille
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du chantre cordouan [1]
Pour les vrais airs du cygne mantouan.
Ceci soit dit: fermons la parenthèse.
Or vous dirai, pour réprendre ma thèse,
Ami Marot, que je vous sais bon gré
D'avoir les sots en vos vers dénigré,
Et de n'y voir mis au-dessus des anges
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges:
Car si quelqu'un chez vous est exalté,
Il l'est encor chez sa postérité;
En quoi sur-tout a gagné mon suffrage
Votre haut sens et vertueux courage.
Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi,
En ce du moins votre amour m'a servi,
Que mes écrits, monuments de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme;
Que l'intérêt ne les a conseillés,
Ni moins encor le mensonge souillés.

[1] Lucain.

Non qu'à louer gens de tout caractère
Je n'eusse pu prêter mon ministère,
Et comme un autre, adulateur soumis,
À prix d'honneur m'acquérir des amis:
Mais au vrai seul ma muse intéressée
N'a jamais pu rimer que ma pensée:
Puis mon Plutarque épluchant les héros
En fait souvent de si petits zéros,
Qu'en le lisant on perd presque l'envie
De les louer, du moins pendant leur vie;
Car fussent-ils en sagesse, en valeur,
Des demi-dieux, il ne faut qu'un malheur:
Tant que son ame à son corps est soumise,
Un demi-dieu peut faire une sottise,
Et tout d'un temps ses éloges vantés
Se convertir en contre-vérités:
Puis vous voilà, messieurs les faiseurs d'odes,
Jolis mignons ainsi que vos pagodes.
Quant est de moi, je n'ai pris tel essor;
J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor
De louer moins: non que pincer sans rire
Soit de mon goût; je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur est de rire sans pincer.
Nous ne devons les vices caresser:
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne sont méchants que parcequ'ils sont fous;
Ce sont enfants moins dignes de courroux

Que de risée : aussi notre Uranie
N'est, grace au ciel, triste ni rembrunie.
Je m'en rapporte à tout lecteur bénin :
Et gens sensés craindront plus le venin
D'un fade auteur qui dans ses vers en prose
À tous venants distille son eau rose,
Toujours de sucre et d'anis saupoudré.
Fiez-vous-y ; ce rimeur si sucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloès ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,
Si flatterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte.
Soit : aussi bien je n'aime les flatteurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne sais, tous ces vers qu'on admire
Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire :
Et franchement, quoique plus censuré,
J'aime encor mieux être lu qu'admiré.

ÉPITRE IV.

À M. LE COMTE D*. C*.

Comte, pour qui, terminant tous délais,
Avec vertu fortune a fait la paix,
Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soit alliée à titres et puissance,
Que de splendeur et d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés;
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes:
Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit
Qui nous acquiert renommée et bon bruit.
Que j'aie un livre ou semblable écriture,
Il ne me chaut de belle couverture,
Riches fermoirs et dehors non communs,
Si le dedans sont discours importuns,
Vieux pot-pourri de prose délabrée,
Vers de ruelle, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en estime et crédit?
Richesse d'ame, et culture d'esprit.
Puis joignez-y revenus honorables,
Biens de fortune, et titres desirables;

Je le veux bien, cela n'y fait nul mal:
Mais le premier est le point capital,
C'est lui sans plus, et c'est par là, beau sire,
Que moi chétif vous prise et vous admire.
En vous ai vu, par un merveilleux cas,
Unis et joints Virgile et Mécénas:
De l'un avez la grace et la faconde;
De l'autre, accueil et douceur sans seconde:
En prose et vers êtes passé docteur,
Et récitez trop mieux qu'un orateur.
Ce n'est le tout: car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poétique;
Et s'avez los de bon poétiqueur,
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'esprits divins, de suivants d'Uranie:
Toujours y sont cistres mélodieux,
Gentils harpeurs et menestrels joyeux;
Et de leur art bien savez les rubriques:
Même on m'a dit qu'aux rives séquaniques
N'a pas long-temps sonniez telle chanson,
Qu'hôtes des bois accoururent au son;
Si qu'eussiez vu sauter jeunes Dryades
Et de leur lit sortir blanches Naïades;
Et se disoient: O qu'il chansonne bien!
Seroit-ce point Apollon delphien?
Venez, voyez, tant a beau le visage,
Doux le regard, et noble le corsage:

C'est il, sans faute. Et nymphes d'admirer,
Et les Sylvains entre eux de murmurer.
Celui-ci vient pour nos nymphes séduire,
Se disoient-ils, et les pourroit induire
À quelque mal, avec son chant mignon:
Frères, jetons en l'eau le compagnon.
Lors le dieu Pan, remuant les narines,
Cria tout haut des montagnes voisines,
De son ami voyant le mauvais pas:
Ventre de bouc! qu'ai-je entendu là-bas?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblèrent,
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolèrent,
Où tout craintifs furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préserva de sinistre aventure.
Nymphes et dieux sur vous veillent ici:
Bien savent-ils, et le savons aussi,
Que votre vie acquise et conservée
Est pour le bien des mortels réservée,
Non de mortels de mérite indigents,
Mais de mortels de vertu réfulgents.
Or remplissez vos hautes destinées:
Que tous vos ans soient brillantes années:
Et cependant nous autres gens de bien
À notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirant, non pas dans le silence,
Mais par beaux vers et pièces d'éloquence;

Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous et de notre vouloir.

ÉPITRE V.

À M. LE COMTE DU LUC,

alors ambassadeur du roi en Suisse.

Ministre né pour soutenir la gloire
Du plus grand roi que vante notre histoire,
Et pour transmettre aux yeux des nations
De sa vertu les plus nobles rayons,
Depuis long-temps sur ce bord helvétique
J'admire en vous le pouvoir sympathique
De la raison, lorsque la dignité
Sait de ses traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes:
Car, après tout, c'est peu de posséder
L'art de convaincre; il faut persuader.
Le cœur encor saignant de ses blessures,
Dans vos discours, même dans vos censures,
Un peuple fier chérit tout à-la-fois
Sa liberté, sa patrie, et ses lois:
Et de là vient que son ame attentive
Vole au-devant du joug qui la captive;

Et que l'esprit, adorant son vainqueur,
Prévient en eux les révoltes du cœur.
Mais croyez-vous, pour quitter le haut style,
Qu'à vos leçons il soit aussi facile
De réveiller dans son obscurité
L'esprit quinteux d'un rimeur dérouté,
Qui du sommeil d'une oisive sagesse
Depuis trois ans goûte en paix la mollesse,
Et, détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enivre en suivant les neuf sœurs,
Conçoit enfin que le seul bien suprême
Est de tout fuir pour se chercher soi-même?
Oui, dites-vous : un ténébreux oubli
Est du néant le portrait accompli.
Sur le sommet d'une montagne aride
Est un vieux temple, où la gloire solide
Tient son séjour ; et par divers chemins
Vers ce seul but tendent tous les humains :
En tout pays, en tout siècle, à tout âge,
Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage,
Princes, guerriers, ministres, courtisans,
Prélats, docteurs, gens de robe, artisans,
Chacun, dans l'ordre où le destin le range,
Veut du public mériter la louange :
Tout homme enfin brûle d'être estimé,
Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.
Fort bien : je sais que ce desir frivole
De notre vie est la grande boussole,

Et que souvent nous faisons tous nos soins
De plaire à ceux que nous prisons le moins.
Mais, sans chercher si le devoir du sage
Est de combattre ou de suivre l'usage,
Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière?
De grands talents font toujours un grand nom.
Oui, j'y consens. Mais beaucoup d'amis? Non.
De sa grandeur César fut la victime.
Et pour trouver tendresse sur estime,
Il faut chercher, au pays des romans,
Un lieu proscrit même chez les amants.
Je dis bien plus : aux vertus de Socrate
Réunissez les dons de Mithridate;
Soyez orné de cent talents divers;
De vos hauts faits remplissez l'univers;
Ayez vingt fois armé pour la patrie,
Fait en vous seul admirer l'industrie,
L'art, la valeur d'un parfait général;
D'un vrai héros, sage, heureux, libéral,
Ajoutez-y l'air, le port, la démarche,
Et des aïeux célèbres depuis l'arche;
Plus vous croirez pouvoir à si haut prix
Vous acquérir les cœurs et les esprits,
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent rivaux que votre gloire outrage,

Et qui, toujours vous trouvant sur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle est du cœur la perverse nature.
Je ne hais point ces gens, disoit Voiture
Sur le propos d'un fameux cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal:
Si sur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'est un fort mauvais signe.
Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce siècle tortu,
Point de talent à couvert de l'envie?
Pardonnez-moi: j'en connois dans la vie
Un qui met l'homme en pleine sûreté.
Et quel est-il? La médiocrité.
Quelque pétri que l'on soit de malice,
On veut paroître ami de la justice;
Et pour montrer qu'on a le sens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un:
Joint à cela, que la simple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais, pour jouir d'un caprice si doux,
Faites si bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous louer, et non pour faire ombrage;
Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'est bien avant pousser le paradoxe;
Et ce discours seroit plus orthodoxe,

Je l'avouerai, si mes réflexions
Se renfermoient dans les professions.
Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe
D'un concurrent. Et c'est le vieux proverbe:
Le forgeron médit du forgeron:
L'homme de cœur est haï du poltron:
Flore [1] déplaît à la vieille coquette:
Et le rimeur porte envie au poëte.
Mais voilà tout: et sans être insensé,
Me direz-vous, on n'a jamais pensé
Que, par exemple, un barbet d'Hippocrène
Puisse envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,
Chez tout le reste on trouve bon quartier.
Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière
Notre vertu trouve quelque barrière:
Ce sont peut-être un, deux, ou trois rivaux,
Importunés de nos heureux travaux;
Tandis qu'en nous un juge incontestable
Sait respecter la gloire véritable:
Car le public... Le public, dites-vous?
Oui, le public, en dépit des jaloux,
Hausse la voix, et venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon, justement: c'est sur de tels discours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.

[1] Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

Mais ce public, l'objet de leurs caresses,
Les pousse-t-il aux honneurs, aux richesses?
Sur cet appui sont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis?
Je ne crains point leur haine conjurée:
La voix du peuple est pour moi déclarée;
Je le sers bien. C'est parler comme il faut.
Dormez en paix: vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à servir un tel maître:
Et l'inconstant vous punira peut-être
Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit (1) un auteur antique,
Son seul espoir dans l'amitié publique
Vit rarement sans trouble et sans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuse fin.
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.
Mais que lui sert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoît pas;
Si tous les jours son aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence;
Et si son zèle, indiscret, éventé,
Fait pis encor que la malignité?
Examinons dans les plus grandes choses
Ses mouvements, leurs effets, et leurs causes.

(1) Pausanias, *Att.*

Un moine vain, factieux, impudent,
Sort de son cloître, et, d'un faux zéle ardent,
Déja s'apprête à duper cent provinces.
Il monte en chaire: écoutons. « Tremblez, princes;
« Tremblez, chrétiens: depuis douze cents ans
« Vous n'avez eu foi, piété, ni sens:
« Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
« Et de son sang scellé son évangile,
« Qu'afin de tendre en ces siécles troublés
« Un nouveau piége aux hommes aveuglés:
« Et de l'église, en tout ce long espace,
« Il n'est resté ni vestige ni trace.
« Suivez-moi donc; et, pour la relever,
« Pour la servir, enfin pour vous sauver,
« Portez par-tout vos fureurs téméraires;
« Abreuvez-vous dans le sang de vos frères;
« Faites trembler le trône de vos rois;
« Foulez aux pieds la nature, les lois,
« La piété, le devoir, la patrie.
« Allez. » Il dit: tout s'émeut, tout s'écrie:
Le peuple court aux armes, aux flambeaux:
Temples, autels, simulacres, tombeaux,
En un instant tout n'est plus dans les villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles,
Tristes témoins des brutales fureurs
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.
En peu de mots, voilà le protocole
De ce public, notre superbe idole.

Veut-on encor quelque autre échantillon
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon?
Faut-il ici, rappelant tous ses crimes,
Lui confronter cent héros magnanimes
Qu'a su noircir son souffle venimeux,
Des rois puissants, des ministres fameux,
Dont à jamais le temps et la mémoire
Consacreront les vertus et la gloire?
Mais à quoi bon retracer dans mes vers
Le déshonneur de nos aïeux pervers?
Laissons périr dans une nuit profonde
Ces noms affreux et de ligue et de fronde,
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
L'ange d'un prince aussi sage qu'heureux.
Parlons-en mieux : ces horreurs excitées
Ne peuvent être au public imputées :
La seule voix de cinq ou six mutins
Entretenoit nos troubles intestins,
Et rassembloit sous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables bélîtres,
Parmi lesquels se trouvoient, j'en conviens,
Enveloppés quelques vrais citoyens
Qui navigeoient sur cette mer profane
Au gré des flots et de la tramontane.
Oui, je sais bien qu'on peut le disculper
Sur son penchant à se laisser tromper ;
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles ;
Et que, malgré tant d'épreuves cruelles,

Il ne lui faut qu'un chétif mandarin
Pour faire encor crier : Au Mazarin !
Mais c'est de là que je tiens pour maxime
Que qui bâtit sur sa volage estime
Sa sûreté, son bonheur, son appui,
Est, s'il se peut, encor plus fou que lui ;
Et qu'un troisième enfin qui ne s'applique
Qu'à consulter l'autorité publique,
Et qui prétend que tout est éclairci
Quand il a dit, *Le public juge ainsi,*
Je crois en lui comme à tous les apôtres,
Est de beaucoup plus fou que les deux autres.
Car de quel droit à ses vains jugements
Prétendroit-on lier mes sentiments,
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables ;
Et si sa haine ou ses affections
N'ont pour garants que les impressions
Du premier grand qui, suivant son caprice,
Veut ou vous perdre, ou vous rendre service?
Un homme en place, et caractérisé
Par un pouvoir qui lui rend tout aisé,
Fait, au mépris de tous tant que nous sommes,
Son favori du plus affreux des hommes,
D'un imposteur, d'un fourbe invétéré.
C'en est assez : il faut, bon gré, mal gré,
Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphe,
Et plus damné qu'Hérode ni Caïphe,

Le respecter comme un héros d'honneur,
Si l'on ne veut déplaire à monseigneur,
Et s'attirer la fureur inflexible
D'une cabale à qui tout est possible.
Non, non; qui veut sagement procéder,
Passé trente ans ne doit plus décider:
Car, en un mot, le vulgaire stupide
Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il développe
Quelques objets: tournez le télescope;
Ce qui d'abord lui parut un géant
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai salaire
Doit se borner au plaisir de bien faire;
Et qu'à l'écart laissant là les humains,
Le sage doit se payer par ses mains.
Toute vertu qui veut être admirée
De quelque vice est toujours bigarrée;
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,
Le saint tout nu se morfond dans sa niche:
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis.
Du peuple alors le zèle s'évertue;
Mais il lui faut décorer sa statue:

Sans l'éblouir on ne peut l'éclairer;
Et qui l'instruit doit le savoir leurrer.
Voulez-vous donc gagner sa bienveillance
Et dérober à la nuit du silence
Ces riches dons, ces talents précieux,
Dont en naissant vous ont doué les cieux?
Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres;
Il faut encor des ressorts, des manœuvres,
Des partisans chez le sexe dévot,
Une cabale, un théâtre, en un mot
Tout l'attirail des petites adresses
Qui du public captivent les tendresses.
Alors par-tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens sur vos autels,
Et, vous offrant leurs vœux et leurs hommages,
De fleurs sans nombre égayer vos images.
Mais, en échange, adieu tranquillité;
Adieu plaisirs, repos, et liberté.
C'est peu d'avoir illustré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie:
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer seul cent escadrons épars
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'est pas tout: il faut combattre encore
Mille ennemis invisibles, cachés,
À votre char en public attachés,
Mais en secret armés pour votre perte;
Et qui, brûlant d'une rage couverte,

Creusent sous main le gouffre ténébreux
Qui doit bientôt, sous des débris affreux,
Ensevelir jusqu'à vos derniers restes:
Monstres cruels, et d'autant plus funestes
Qu'il n'est poison souvent moins redouté
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant sa malice imprévue,
Et d'un faux zéle offusquant votre vue,
Du voile obscur d'une paisible nuit
Couvre l'abyme où sa main vous conduit.
O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage!
Mes ennemis ne me font point de peur:
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi! faut-il qu'une crainte futile
Rende le sage à son siécle inutile?
On sait assez les contre-temps divers
Que la vertu souffre en cet univers:
Des imposteurs on connoît la souplesse,
Et du public la maligne foiblesse,
Qui, sur les mers où vous vous engagez
Faisant siffler le vent des préjugés,
Voit sans pitié flotter votre fortune
À la merci d'Éole et de Neptune.
Mais quand ces dieux armeroient contre vous
L'onde, la terre, et les cieux en courroux;
Il est des dieux plus doux, plus équitables,
Qui, vous sauvant de leurs mains redoutables,

Sauront pourvoir à votre sûreté
Contre les flots de la malignité.
Soit : je veux bien en accepter l'augure ;
Et j'avouerai, pour parler sans figure,
Que par hasard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues méprisées
Sont par le temps à peu près apaisées.
Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos périls, votre sort,
De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les ressorts d'une intrigue ;
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien :
Son zéle actif peut vous rendre service ;
La vigilance est la vertu du vice :
Au lieu souvent que vos amis discrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime,
Efforcez-vous d'acquérir leur estime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oisive pitié
Par les douceurs d'une tendre homélie
Puisse enchanter votre mélancolie.
Mais toutefois, illustres mécontents,
En déclamant contre les mœurs du temps,
Souvenez-vous que c'est une sottise
De trop parler des honneurs qu'on méprise ;

Que qui s'érige en censeur de la cour
Doit, avant tout, la quitter sans retour;
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long sermon que je viens d'entonner;
Et, pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, seigneur, qu'ici de ma morale
J'ose égayer la séche vérité
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers temps de sa métamorphose,
Pour Philoméle à peine encore éclose
Les lieux déserts, les paisibles forêts
Furent long-temps un séjour sans attraits;
Et, de sa sœur non encor séparée,
Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accents du ciel même chéris,
Elle instruisoit les peuples attendris.
D'un monstre obscur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, déserter cet asile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit
Par l'imposture Ascalaphe conduit
Vole, et bientôt de ses clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple léger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par-tout odieux.
Quoi! vous dormez, troupe lâche et muette,
Et vous souffrez qu'une voix indiscréte

Au genre humain jusqu'ici dans l'erreur
De vos pareils découvre la fureur!
Le crime affreux d'un époux sanguinaire
Fait de ses chants le sujet ordinaire:
Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits instruisent l'univers?
Ces mots hurlés par le monstre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Déja l'Aurore au visage riant
Avoit rouvert les portes d'orient;
Et Philoméle, exerçant son ramage,
Au jour naissant venoit de rendre hommage;
Quand tout-à-coup mille cris menaçants
Glacent sa voix, intimident ses sens:
À chaque instant redoublent les injures,
Les aigres sons, les enroués murmures.
Point de secours à sa triste douleur.
Que faire? hélas! en vain dans son malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle:
Nul n'accourut. C'en est assez, dit-elle.
Adieu, cités; adieu, pompeuses cours;
Adieu, mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaisirs chimériques:
Et loin de vous, chez les ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obscurité
Moins de grandeur, et plus de sûreté.

ÉPITRE VI.

À M. LE BARON DE BRETEUIL.

Illustre appui d'une muse agitée,
Morte trois ans, et puis ressuscitée
Par le pouvoir de ce sage enchanteur,
De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante et vagabonde
Fut dérobée au caprice de l'onde;
Puisque sa loi, que je dois respecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter,
Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux sources de la mode,
Me dire un mot du style et des écrits
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris:
Car vous savez qu'un air de mode impose
À nos François plus que toute autre chose;
Et que par là le plus mince oripeau
Se vend parfois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vu le temps, mais, Dieu merci, tout passe,
Que Calliope au sommet du Parnasse,
Chaperonnée en burlesque docteur,
Ne savoit plus qu'étourdir l'auditeur

D'un vain ramas de sentences usées,
Qui, de l'Olympe excitant les nausées,
Faisoient souvent, en dépit de ses sœurs,
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vu presque durant deux lustres
Le Pinde en proie à de petits illustres,
Qui, traduisant Sénèque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang froid, s'écrioient, « Je m'égare;
« Pardon, messieurs, j'imite trop Pindare: »
Et supplioient le lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.
Comme eux alors apprenti philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pu du bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler, sous quelques jolis titres,
Mes froids dizains rédigés en chapitres;
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis, et bien intitulés,
Faire servir votre nom d'épisode,
Et vous offrir, sous le pompeux nom d'ode,
À la faveur d'un éloge écourté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue;
Et ne sait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,

Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui, traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.
Je sais que l'art doit pour fin générale
Se proposer l'instructive morale;
À ce précepte avec eux je me rends:
Mais je soutiens, et j'en ai pour garants
La Gréce entière et l'empire d'Auguste,
Que tout auteur mâle, hardi, robuste,
Doit de ses vers bannir l'instruction,
Ou comme Homère instruire en action.
Sur le Parnasse ainsi que dans la chaire,
C'est peu d'instruire, il doit instruire et plaire:
Remuer l'ame est son premier devoir;
Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.
Non que souvent on ne puisse avec grace,
En badinant, corriger comme Horace:
La vérité demande un peu de sel,
Et l'enjouement est son air naturel:
La joie au moins marque une ame sincère.
J'approuve même un style plus sévère,
Lorsque le choix d'un sujet important
Peut arrêter le lecteur inconstant.
Mais si jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique,
Si votre feu sous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement pénétré



Des vérités que votre bouche exprime;
Vous avez beau forger rime sur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivoles esprits;
Vous ne sauriez, avec ce beau système,
Me faire un cœur plus tendre que vous-même;
Et je ne vois, dans votre air emprunté,
Qu'un charlatan sur ses tréteaux monté,
Qui pour duper une foule grossière
Lui jette aux yeux une vaine poussière,
Et qui toujours, sans ame et sans vigueur,
Parle à l'esprit, et ne dit rien au cœur.
Vous donc qui, fiers de vos foibles trophées,
Croyez voler plus haut que les Orphées,
Qui disputez à l'Hercule gaulois
L'art d'enchaîner les peuples et les rois;
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles,
Et de souffler de froides hyperboles;
Il faut sentir; il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver:
Votre cœur seul doit être votre guide;
Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.
De nos travaux c'est là tout le mystère;
Et tout lecteur à ce seul caractère
Distinguera, d'un fat présomptueux,
L'auteur solide et l'homme vertueux.

Votre sagèsse encor mieux que mes rimes
Depuis long-temps vous dicta ces maximes,
Illustre ami, dont le cœur épuré
S'est au vrai seul de tout temps consacré;
Et de qui l'œil perçant, inévitable,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le savez; dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raison, luttant contre mes sens,
Dans les éclairs de ma verve première
Faisoit à peine entrevoir sa lumière,
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zélé,
J'avois déja senti leur douce amorce;
Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce,
De démêler leurs cœurs de leurs esprits,
Et de trouver l'auteur dans ses écrits:
Je vis bientôt, instruit par leur lecture,
Que tout leur art partoit de la nature;
Que ces beautés, ces charmes si touchants,
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants,
Venoit bien moins, héros que je respecte
Malgré l'orgueil de la moderne secte,
Des vérités que vous nous exprimez,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie,
Où la raison s'unit à l'harmonie,
L'ame toujours a la première part,
Et que le cœur ne pense point par art;

Que tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin,
À ces transports, à cette noble ivresse
Des écrivains de la savante Grèce.
Je sais combien mes débiles talents
Sont au-dessous de leurs dons excellents:
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carrière
M'a du Parnasse entr'ouvert la barrière,
Si quelquefois à leurs sons ravissants
J'ai su mêler mes timides accents;
Ma muse au moins d'elle-même excitée
Avec mon cœur fut toujours concertée;
L'amour du vrai me fit lui seul auteur,
Et la vertu fut mon premier docteur.
Car par ce mot, expliquons-nous de grace,
Je n'entends point l'extatique grimace
D'un faux béat, qui, le front vers les cieux,
Aux chérubins fait par-tout les doux yeux,
Et, presque sûr d'être le saint qu'il joue,
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.
À cette bouche, à ces yeux contrefaits,
De la vertu je connois peu les traits,

Encore moins à la fausse encolure
De ce pédant forcé dans son allure,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors
N'est qu'une étude, un mystère du corps,
Et dont la morgue en douceur travestie
Prend chez l'orgueil toute sa modestie:
Vous le verriez bientôt se démasquer,
Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer.
L'humble vertu n'est point ce qui l'enchante;
D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente:
Mais la vertu, souveraine des sens,
Ne cherche point les parfums ni l'encens;
Et cet orgueil, cet ami des louanges,
Antique auteur de la chute des anges,
Né dans le sein de leur frère insensé
Long-temps avant l'univers commencé,
Donna naissance à tous les autres vices,
Et fut lui seul père de ses complices.
Où donc est-elle, où faut-il la chercher
Cette vertu qui semble se cacher,
Cette vertu franche de tout sophisme,
Fille du ciel, mère de l'héroïsme,
Qui dans le cœur fait germer les esprits,
Et donne l'ame aux sublimes écrits?
Sans nous tracer des routes incertaines,
Nous l'apprendrons de l'oracle (1) d'Athènes.

(1) Socrate. Platon, Rép. l. 6. Sénèque, Ép. 71.

Son vrai séjour est chez la vérité.
Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête homme à sa guise,
D'un faux vernis la farde et la déguise:
Mais l'homme épris du véritable honneur
N'emprunte rien d'un éclat suborneur,
Et, peu content d'une vaine fumée,
Veut de lui seul tenir sa renommée.
Il ne sait point, par un manége bas,
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas:
Ami du jour, c'est sa clarté qu'il aime;
Rien ne le couvre; et ses foiblesses même
(Car chacun porte avec soi son levain)
De ses vertus sont un gage certain.
D'extérieur, il est vrai, dépourvue,
Sa probité frappera peu la vue.
Toute blancheur céde à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux sur-tout du vulgaire imbécille
Sont peu touchés d'un air simple et facile.
Près d'un tartufe arrogant, fastueux,
L'homme sincère, uniment vertueux,
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,
Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,
De qui le cœur est fort mal dirigé,
Et le salut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus sage:
Sa gravité, ses gestes, son visage,

Tout marque en lui la perle des Catons:
Il ne rit point; il pèse tous ses tons:
Il parle peu, mais il dit des miracles;
Ses préjugés sont presque des oracles:
Aussi jamais il ne douta de rien.
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
Est toujours juste; il le fait bien paroître.
Comment? Comment? c'est qu'il décide en maître.
Bien répondu; rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de vérité,
Lorsque celui qui juge les justices
Viendra compter nos vertus et nos vices:
La brigue alors, le crédit, les égards,
Disparoîtront au feu de ses regards;
Et sa justice, incorruptible et prompte,
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ses élus,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour que la vertu ternie
Pourra sans peur citer la calomnie,
Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche,
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été jusque aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui,
Et plus sensible au desir de leur plaire
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire!

Car, je l'avoue, et j'en suis bien payé,
J'ai des humains trop chéri l'amitié:
Long-temps séduit par de vains artifices,
À cette idole offrant mes sacrifices,
Je crus pouvoir, trop prompt à me flatter,
Trouver en eux de quoi les respecter.
Mais, de plus près observant leurs vestiges,
Je sus enfin démêler les prestiges
Dont l'amour-propre, en eux toujours vainqueur,
Surprend les yeux pour imposer au cœur.
Peu m'ont donné le plaisir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable:
Peu m'ont aussi vu briguer la faveur
Qu'obtient des grands une aveugle ferveur.
Leur bonté seule éveilla ma paresse;
Et, courtisan de ma seule tendresse,
Sans intérêt, j'ai cherché, j'ai trouvé,
Ce peu d'amis dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouse envie,
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ai-je pu, de vos plaisirs épris,
Tendre amitié, dont je sens tout le prix,
Dans une joie et si douce et si pure
Vivre oublié de toute la nature!
Mais, malgré moi trop et trop peu connu,
J'ai cru du moins, de mes mœurs soutenu,
Entre vos bras conjurer la tempête
Que l'imposture élevoit sur ma tête:

Foible rempart, abri toujours peu sûr
Pour tout esprit libre, sincère, et pur,
Qui ne sait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte estime
Les trahisons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de se voir démasqué!
Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, alarmés,
Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille et sincère innocence:
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi:
Leur amitié, que l'honneur seul enflamme,
A toujours lu dans le fond de mon ame;
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Qui craindre donc? Qui? celui qui vous craint,
Ce noir brigand, ce corsaire farouche
Dont le portrait souilleroit votre bouche,
Cet imposteur honteux même à nommer,
Que par mépris vous n'osez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paisibles,
Et prévenir tous ces traits invisibles
Qui, contre vous lancés à tous propos,
Ont si long-temps troublé votre repos:
Commencez donc par changer votre style;
Et, sans offrir un hommage inutile

À des amis trop doux, trop généreux
Pour devenir ennemis dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie,
À ces vautours de la société,
Qui comme l'eau boivent l'iniquité,
Et dont le cœur farouche, atrabilaire,
Immole tout au plaisir de mal faire;
Monstres pétris et de boue et de sang,
Que Tisiphone a nourris dans son flanc;
Dont la malice injuste et forcenée
Se fait un jeu de notre destinée;
Du monde entier en secret abhorrés,
Mais en public par crainte révérés;
Et de qui l'œil, digne de Polyphême,
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble et sans scandale
Jouir des droits acquis à leur cabale.
Quoi! direz-vous, pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher?
À l'intérêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux dieux.
Vous ne pouvez? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,

L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs,
Dans les accès de leur rage ennemie,
Vous barbouiller de leur propre infamie,
Et contre vous, par ce chemin tortu,
Intéresser le vice et la vertu.
Heureux encor si leur complot funeste,
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste,
Ne force un jour vos asiles cachés;
Et si vos dieux, par l'enfer débauchés,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre,
Ne prennent point leurs traits pour vous poursuivre!
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidélité;
Et l'on sait trop jusqu'où va l'assurance
D'un zéle faux, conduit par l'ignorance.
Mais je ne sais si les plus durs revers
Qui d'un mortel puissent être soufferts,
Si des destins la rigueur inflexible,
Si la mort même a rien de plus sensible
Que la douleur de se voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.

ÉPÎTRES.

LIVRE SECOND.

ÉPITRE I.

À M. LE COMTE DE ***.

Héros issu de l'illustre origine
De ces héros que dans la Palestine
On vit jadis sur les pas de nos rois
Faire arborer les étendards françois,
Descendu d'eux, si digne d'en descendre;
Quel noble goût; quel penchant doux et tendre,
Juge éclairé, protecteur glorieux,
Sur Apollon vous fait baisser les yeux,
Dans un pays, dans un temps où les Muses,
De tout accueil, de toute grace excluses,
Ne trouvent plus dans la fière grandeur
Qu'austérité, mépris, haine, ou froideur?
De cet amour qu'en vous elles font naître
Le vrai principe est facile à connoître:
Les cœurs vraiment par les Muses charmés
Furent toujours les cœurs vraiment formés

Pour s'illustrer, respectables modéles,
Par des vertus et des faits dignes d'elles.
Moi-même ici leur éléve imparfait,
Pour tout mérite abreuvé de leur lait,
De leurs leçons auditeur inutile,
Et de Malherbe imitateur futile,
Triste jouet et des ans et du sort,
Sans facultés, fortune, ni support,
Quel autre droit, quel titre légitime
Dans votre cœur m'eût acquis cette estime
Qu'une héroïque et sublime pitié
Daigne honorer du titre d'amitié?
Inestimable et charmante conquête,
Qui, me jetant au port par la tempête,
M'a fait trouver dans mes adversités,
Repos, honneur, joie, et félicités!
Je sais qu'il est des bontés naturelles
Dont l'œil s'éveille au besoin qu'on a d'elles,
Et que chez vous tout mérite opprimé
Est assuré de plaire et d'être aimé.
Le plus beau droit des vertus malheureuses
Est la faveur des ames généreuses;
De l'amitié la noble impression
Y naît toujours de la compassion;
Mais, comme vous, quel cœur vraiment sensible
À la pitié veut se rendre accessible,
Et, pénétré d'un sentiment si beau,
De l'amitié s'imposer le fardeau?

Car à quels soins, à quels travaux austères
N'exposent point les devoirs volontaires
De l'amitié sacrée? Et quels liens
Sont plus pesants, plus étroits que les siens?
Que de vertus! quel pénible assemblage
D'activité, de sang-froid, de courage,
Dans un ami fidéle, intelligent,
Simple, modeste, et sans faste obligeant!
Mais, pour un seul d'une trempe si rare,
Combien, hélas! qui, d'un zéle bizarre
Pour vous d'abord follement embarqués,
Se font honneur de leurs succès manqués,
Et, s'aveuglant sur leurs fautes extrêmes,
À vos dépens s'en consolent eux-mêmes!
Amis de Job; l'un, sur vos torts divers
Inépuisable en reproches amers,
Se met en frais, dogmatiste sévère,
De longs sermons dont vous n'avez que faire,
Substituant ce pédantesque soin
À ses secours dont vous auriez besoin;
L'autre, attentif à ne rien entreprendre
Où sa hauteur risque trop de descendre,
Soigneux sur-tout de ne point alarmer
Vos ennemis prompts à se gendarmer,
Entre eux et vous flottant dans le silence,
Maintient en paix sa discréte indolence,
Content de soi, s'il peut sur ses grands dieux
Vous protester qu'il n'a pu faire mieux:

Voilà quels sont vos protecteurs fidéles,
De l'amitié vénérables modéles.
Il faut pourtant, le choix est délicat,
Être leur dupe, ou passer pour ingrat;
Tant l'amitié même la plus frivole
Fait respecter le beau nom qu'elle vole.
Que m'a servi d'aller chercher près d'eux
Sur leur parole un succès hasardeux?
Je n'ai trouvé que caresses trompeuses,
Illusions, apparences pompeuses,
Le vice orné d'un beau déguisement,
Et la vertu par-tout également
Hors de crédit, les petits dans leur sphère
Faisant le mal, les grands le laissant faire,
Assez de cœurs prodigues en bienfaits
Indifférents et loin de vos souhaits,
Prostitués à tous en tout rencontre,
Et généreux seulement pour la montre.
Impertinente et sotte humanité!
Zéle orgueilleux et sans réalité!
C'est peu pour moi de voir exempt de blâme
L'ami banal qui, pour vous tout de flamme,
Se met en quatre et tente tous moyens
Pour vous servir et vous plaire en des riens;
Mais dès qu'il faut en affaire réelle
Rompre la lance et signaler son zéle,
Au pied du mur ce don Quichotte altier
Chancelle, hésite, et demande quartier.

Qu'il soit d'ailleurs doux, complaisant, facile;
Mais vertueux, non, s'il m'est inutile:
Ce n'est qu'un cœur languissant, abattu,
Bon par foiblesse, et non pas par vertu.

. . . .

. . . .

Mais s'il échoue, ou vous sert sottement,
Préparez-vous à le voir hautement,
Les yeux bouffis d'une fierté nouvelle,
S'en prendre à vous de son peu de cervelle,
Vous reléguer aux petites-maisons.
Et n'allez pas, rétif à ses raisons,
Vous aviser de ne point y souscrire;
Car quelle audace oseroit contredire,
Pour disculper l'ingrate vérité,
D'un riche sot l'infaillibilité?
La décisive et hautaine sagesse
Est annexée à la folle richesse:
Midas jugeant le frère des neuf sœurs
Transmit son droit à tous ses successeurs.
Que si le ciel sur ces sujets indignes
Voulut verser ses dons les plus insignes,
Consolons-nous, le ciel fait toujours bien;
La raison veut que chacun ait le sien;
Et la fortune, exacte, impartiale,
En ce point seul tient sa balance égale,
Que ne pouvant rendre, selon ces vœux,
Un sot habile, elle le rend heureux.

. . . .

. . . .

Mais après tout, ô mon Mécène unique,
De cette gloire, aliment chimérique,
Honneur aride et toujours disputé,
Quel avantage aurois-je remporté,
Si d'un grand roi par vous la grace acquise
N'eût constaté cette gloire indécise,
Et décoré par ses dons glorieux
De mon exil le reproche odieux?
En vous sans doute une si noble idée
Fut par le ciel produite et secondée,
Diroit ici, consacrant la grandeur
De vos pareils, cet ami ([1]) dont l'ardeur
Rappporte au ciel tout acte méritoire,
Toute vertu, toute solide gloire.
Il parle à vous, grands hommes; écoutez:
Dans vos bienfaits si justement vantés,
Si votre cœur ne consulte et n'écoute
Que son penchant, vous êtes grands, sans doute;
Mais ce motif, grand et noble en effet,
Suppose encore un motif plus parfait:
Les actions par le ciel inspirées
Ne sont qu'au ciel dignement référées:
Le vrai grand homme est celui que je voi
De sa grandeur faire hommage à la foi.

([1]) M. Rollin.

Le paganisme, à dire vrai, réclame
D'autres héros; mais peut-être en leur ame
Par leurs vertus ces illustres païens
Sans le savoir étoient déja chrétiens.
Devant l'auteur du sincère héroïsme
Toute vertu tient au christianisme;
Toute vertu, par ses ordres constants,
Comme tout vice, est payée en son temps.
Et que sait-on si ces rayons de gloire
Dont les couvrit l'éclatante victoire,
Si ces lauriers à leur valeur acquis,
Si ces états par leurs armes conquis,
Dons où sur eux la divine sagesse
Fit éclater son immense largesse,
Ne furent pas le loyer mérité
D'un seul bienfait payé par sa bonté;
Prix temporel, récompense présente
D'une action pieuse, bienfaisante,
Au gré du ciel pratiquée, et souvent
Faite par eux vingt ans auparavant?
Ainsi, quand même à l'espoir du salaire
Nous bornerions tout motif de bien faire,
Faisons le bien par ce motif commun,
Sûrs du centuple et de mille pour un:
Rien ne se perd, toute œuvre fructifie,
Tout se retrouve en l'une ou l'autre vie.
Non toutefois qu'à ces félicités
Les dons du ciel se trouvent limités;

Qu'ainsi ne soit : leur salutaire usage
Du prix céleste est souvent le présage ;
Ces biens mortels, cette faveur du sort,
Sont un zéphyr qui nous conduit au port.
L'ami du ciel, en terre heureux d'avance,
Ne doit qu'au ciel borner sa récompense ;
Mais ce ciel même, objet de ses desirs,
Ne l'exclut pas des vertueux plaisirs :
Et pourroit-il dans son pélerinage
Se proposer un plus noble partage
Que le bonheur de devenir l'appui
De ceux qui font le voyage avec lui ?
À quelle enseigne, à quelle auguste marque
Distingue-t-on la grandeur d'un monarque ?
Est-ce à l'éclat de son front radieux ?
Est-ce aux éclairs qui partent de ses yeux ?
Est-ce au pouvoir de désoler la terre
Par le ravage et les feux de la guerre ?
Non, ce n'est point à ces traits dangereux,
Mais au pouvoir de faire des heureux.
C'est par cet art qu'un citoyen paisible,
Qu'un cœur humain, généreux, et sensible,
Par les bienfaits qui partent de ses mains
Se rend sans crime égal aux souverains,
Et, sur les cœurs dont sa bonté sublime
Fit la conquête et captiva l'estime,
Peut établir par une douce loi
Sa monarchie, et dire, je suis roi.

Vivez, régnez sur tout ce qui vous aime;
Et, dans ce règne avoué du ciel même,
Aimez toujours, monarque florissant,
De vos sujets le plus obéissant.

ÉPITRE II.

AU R. P. BRUMOY,

auteur du Théâtre des Grecs.

Oui, cher Brumoy, ton immortel ouvrage
Va désormais dissiper le nuage
Où parmi nous le théâtre avili
Depuis trente ans semble être enseveli,
Et, l'éclairant de ta propre lumière,
Lui rendre enfin sa dignité première.
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as su, dans ta pénible course,
De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie
Aux seuls auteurs du Cid et d'Athalie,
Mais après eux, hélas! abandonné
Au goût pervers d'un siècle efféminé,

Qui, ne prenant pour conseil et pour guide
Que les leçons de Tibulle et d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'auteurs glacés qui, séduits par la mode,
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des romans en vers dialogués,
Et, d'un fatras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir, par d'immuables lois,
Borner tout l'art du théâtre françois
À commenter dans leurs scènes dolentes
Du doux Quinault les pandectes galantes.
Mais de ce style efflanqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur
Que l'emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent et vides de raison,
Dont le concours discordant et barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare,
Et qui, par force et sans choix enrôlés,
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
Qu'un fol essaim d'Euripides modernes,
Creux au-dedans, boursouflés au-dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,

D'importuner de sa voix imbécille
Et le théâtre, et la cour, et la ville.
Quoi! diras-tu? ce privilége exquis
D'un vœu commun leur seroit-il acquis?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu sa loi du leur? Dieu nous en garde!
Il est encor des juges éclairés,
Des esprits sains, et des yeux épurés,
Pour discerner, par un choix équitable,
L'or de billon d'avec l'or véritable;
N'en doutons point: mais, à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait et mis à part,
Que reste-t-il? qu'un tas de vains critiques,
D'esprits légers, de cerveaux fantastiques,
Du faux mérite orateurs dominants,
Fades loueurs, censeurs impertinents,
Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
Et confondant sous le nom de génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
Toute morale insipide et glacée,
Toute subtile et frivole pensée;
Du sens commun déclarés ennemis,
Et de l'esprit adorateurs soumis:
Car c'est l'esprit qui sur-tout ensorcelle
Nos raisonneurs à petite cervelle,
Lynx dans le rien, taupes dans le réel;
Dont l'œil aigu, perçant, surnaturel,

Voyant à plein mille taches pour une
Dans le soleil, n'en voit point dans la lune.
Voilà quel est le tribunal prudent
De nos prévôts du Pinde. Cependant
Si, devant eux commençant sa carrière,
D'un jeune auteur la muse aventurière
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,
Et peut enfin, par un heureux succès,
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ses débiles phosphores,
Dieu sait l'orgueil où, prompt à se flatter,
Notre étourdi va se précipiter.
C'étoit d'abord un aspirant timide;
C'est maintenant un docteur intrépide:
Et, non content d'inonder tout Paris
D'un océan de perfides écrits,
Et d'étouffer ses libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules,
Tels qu'on pourroit, si la cour des neuf sœurs
Pour la police avoit ses assesseurs,
Ses sanhédrins, et ses aréopages,
Le brûler vif dans ses propres ouvrages;
En ses accès, je ne vous réponds pas
Qu'ayant déja mis le bon sens à bas,
Il n'entreprenne avec la même audace
De renverser tout l'ordre du Parnasse,
Et que la rime attaquée en son fort
De la raison n'éprouve aussi le sort.

Et pourquoi non? N'a-t-il pas ses Alcides?
Et, sans compter tant d'illustres stupides,
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errants,
Et tant d'abbés doctement ignorants,
Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
D'un nourrisson du Parnasse avoué,
Qui quelquefois dans son style enjoué
Sut accorder, quoique avec retenue,
Quelque licence à sa muse ingénue?
Oui, j'en conviens : mais, pour t'humilier,
Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours;
Que la licence, humble, abjecte, et soumise,
Au rang des lois ne sauroit être admise;
Qu'un sage auteur qui veut se faire un nom
Peut en user, mais en abuser, non;
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête,
Mauvais rimeur n'a fait un bon poëte.
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
De quelque régle étendu le lien;
Pour abolir toute loi prononcée,
En est-ce assez de l'avoir transgressée?
Et puis, d'ailleurs, par où t'es-tu flatté
Qu'en l'imitant par son mauvais côté

Tu tireras de ta chétive muse
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse?
Trouveras-tu, raisonnons de sang froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit
Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre
Peignit si bien les traits de la nature?
Sauras-tu, dis-je, ayant bien consulté
Son coloris et sa naïveté,
Dans tes tableaux, sous cent nouvelles faces,
Nous présenter toujours les mêmes graces,
Et comme lui, par cet art enchanteur,
Trouver la clef de l'ame du lecteur?
Bon, dira-t-il, le plaisant parallèle!
Le bel emploi pour ma lyre immortelle!
Outre qu'il est d'un maître tel que moi
De ne connoître autre guide que soi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de régles que les siennes,
J'ai pris un vol qui m'éléve au-dessus
De la nature et des communs abus;
Et le bon sens, la justesse, et la rime,
Dégraderoient mon tragique sublime.
Si ce n'est là sa réponse, du moins
C'est sa pensée; et j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis où sa muse hydropique
Nous développe en style magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brébeuf,
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.

Déja tout fier de son propre suffrage,
En plein théâtre étalant son plumage,
Il se panade, et voit le ciel ouvert
Dans son azur au grand jour découvert.
Et par hasard si quelque astre propice
Vient s'en mêler, et fait entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illustré,
Ou quelque fée autrefois sœur professe
Dans Amathonte, aujourd'hui mère abbesse;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler
Dans les fourneaux d'une tête échauffée
Fatuité sur sottise greffée.
Ouvrez les yeux, ignorants sectateurs
De mes grossiers et vils compétiteurs.
Ils tirent tous leur lumière débile
Des vains secours d'une étude stérile.
Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi seul; je ne tiens rien d'autrui:
Mon Apollon ne régle point sa note
Sur le clavier d'Horace et d'Aristote:
Sophocle, Eschyle, Homère, ni Platon,
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non;
On le voit bien: mais ce qu'on voit encore,
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore;
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,
Qui disparoît dès que le soleil luit;

Et qu'un seul jour, détruisant vos chimères,
Détruit aussi vos lauriers éphémères.
Car si jamais, de ses erreurs absous,
L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous,
Tel, dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ses ébats
À vous coiffer du bonnet de Midas,
Et devant lui votre gloire ternie
Ne sera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le sort et le fatal écueil
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces nains, petits géants précoces
Que leurs flatteurs érigent en colosses,
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
Dans le néant dont on les sut tirer.
Dans le néant? dira quelqu'un peut-être:
Pourquoi vouloir anéantir leur être?
Lorsqu'un auteur, du public abjuré,
Voit contre lui tout bon vent déclaré,
Il peut, ailleurs dirigeant sa boussole,
Tenter encor le caprice d'Éole,
Dans la tribune achalander son art,
De la questure arborer l'étendard,
Ou chez un grand par qui tout se gouverne
Briguer le rang d'important subalterne.
Oui-dà : je sais qu'un mérite commun
Par cent moyens, si ce n'est assez d'un,

Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
Je sais de plus que le même génie
Qui dans un art sut nous faire exceller
Peut dans tout autre encor nous signaler.
Mais une fois que la fureur d'écrire
A par malheur établi son empire
Dans le cerveau d'un rimeur aveuglé,
Vide de sens, et de soi-même enflé,
C'est une gale, un ulcère tenace,
Qui de son sang corrompt toute la masse,
Endort son ame, et lui rend ennuyeux
Tout exercice honnête et sérieux.
Jouet oisif de son talent futile,
N'en attendez rien de bon et d'utile;
Séduit sur-tout, et gâté chaque jour
Par l'amidon des parfumeurs de cour.
Car c'est vous seuls, excusez ma franchise,
Messieurs les grands, par qui s'immortalise
Dans son esprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.
À votre rang mesurant vos louanges,
Il croit parler la langue des archanges;
Ce don céleste est un sacré dépôt
Dont il doit compte au public: et bientôt
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse,
À chaque auteur distribuant sa place,
Dicter de là ses dogmes étourdis,
Et faire en loi passer tous ses édits,

Homologués selon sa fantaisie
Au tribunal de votre courtoisie.
Car pour le peu que quelque trait saillant,
Quelque antithèse, ou quelque mot brillant,
D'un vain éclair de lumière imprévue
Vienne éblouir votre débile vue,
C'en est assez ; tout le reste va bien,
Le mot fait tout, la chose ne fait rien ;
C'est un oracle, un héros, un modéle.
Modéle, soït : mais le public rebelle,
Examinant votre petit héros
Sur son mérite, et non sur vos grands mots,
Dévoile enfin tout son charlatanisme ;
Et ce public, fléau du pédantisme,
N'épargne pas, quand l'écrit est jugé,
Le protecteur plus que le protégé.
Il vous apprend qu'un ignorant suffrage
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage ;
Que les grands airs et le ton emphasé
Au sens commun n'ont jamais imposé ;
Qu'un courtisan, qu'un magistrat habile,
Qu'un guerrier même, un Hector, un Achille,
En fait de goût n'est pas plus compétent
Qu'en fait de guerre un auteur éclatant :
Mais que l'orgueil, qu'un mérite suprême
Peut excuser, devient la fadeur même
Dans le babil d'un petit triolet
De marmousets, pédants à poil follet,

Qui, sans savoir, sans régles, sans principes,
Du bel esprit se font les prototypes,
Tranchent sur tout, et veulent à tout prix
Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.
C'est la leçon que vous fait la critique.
Et pour vous faire un tableau dramatique
Des contre-temps et du sort déplaisant
À quoi s'expose un esprit suffisant,
Qui, soutenu du vent de sa chimère,
Pour s'élever sort de son atmosphère,
Je finirai ce propos ingénu
Par le récit d'un conte assez connu,
Qu'au bon vieux temps, d'un crayon moins profane,
Maître Louis mit en rime toscane.

Un noble fut dans Venise estimé,
Qui, général de l'état proclamé,
Abandonnant et gondole et chaloupe,
En terre ferme alla joindre sa troupe,
Et fièrement sur un cheval danois
Se fit grimper pour la première fois.
À peine assis sur le coursier sublime,
Des éperons coup sur coup il s'escrime;
Puis, le voyant saillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort.
Dans ce conflit, sans ralentir son zèle,
Notre écuyer voltigeoit sur la selle,
Faisant servir à ses vœux incertains
Tantôt la botte, et tantôt les deux mains;

Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui, saccadé par la bride fatale,
Se sent encor diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés,
Las de porter un si rude Alexandre,
Et ne sachant des deux auquel entendre,
De l'éperon qui le presse d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend son parti, saute, bondit, s'anime,
Se dresse, et jette à bas l'illustrissime,
Homme et cheval roulant sur les cailloux,
Cheval dessus, et monseigneur dessous.
Ah! dit-il lors, mon malheur sert d'école
À tout galant qui, né pour la gondole,
S'expose à mettre un pied dans l'étrier:
Chacun doit faire ici-bas son métier.

ÉPITRE III.

À THALIE.

Si je voulois, ambitieux critique,
Réduire en art la comédie antique,
Et débrouiller ses mystères divers,
J'adresserois ma prière et mes vers

À ce génie autrefois par Térence
Émancipé non loin de son enfance,
Puis, tout-à-coup de son domaine exclus,
Évanoui trois cents lustres et plus.
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître,
Le plus fameux que la scène ait vu naître,
De ce génie abattu de langueur
A rajeuni la force et la vigueur;
Pour expliquer les lois qu'il a tracées,
Par tout, hélas! déja presque effacées,
Et pour venger leur empire abjuré,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé
Que des rayons de la muse elle-même
Qui de son art lui traça le système,
Et l'inspirant lui sut tout à-la-fois
Faire connoître et pratiquer ses lois?
C'est donc à vous, ô divine Thalie,
À m'enseigner comment s'est rétablie,
Sous un mortel guidé par votre main,
L'intégrité du théâtre romain,
Et par quel sort jaloux de notre gloire,
De vos leçons bannissant la mémoire,
Tout de nouveau nous le faisons rentrer
Dans le chaos dont il sut se tirer.
De ce progrès, de cette décadence,
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici d'en marquer, s'il se peut,
Le vrai principe et l'invisible nœud.

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différents goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
À le bien prendre, est un foible problème:
Et, quoi qu'on dise, on n'en sauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talents que le travail cultive,
À ce premier pas à pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient:
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.
Par les Romains, chez les Grecs empruntée,
L'architecture au plus haut point portée
Fait admirer encor dans ses débris
Son goût docile à ses maîtres chéris:
Elle sut même enchérir sur leurs graces;
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces,
Et sans risquer ses pas aventurés
Dans des sentiers de leur route égarés.
Ainsi par eux s'élevant sur eux même,
Elle eût toujours joui du rang suprême
Et des honneurs à ses travaux acquis,
Si ce fléau des arts les plus exquis,

Ce corrupteur des sages disciplines,
Cet ennemi des plus pures doctrines,
L'orgueil aveugle, et l'amour entêté
Du changement et de la nouveauté,
Lui présentant ses perfides amorces,
N'eût par degrés miné toutes ses forces,
Et d'un corps mâle et d'embonpoint orné
Fait un squelette aride et décharné.
On vit dès-lors son arrogance énorme
Fronder le goût de l'antique uniforme,
Toujours même art, mêmes dimensions,
Mêmes contours, mêmes proportions;
Temples, palais, places, maisons privées,
Frises, frontons, colonnes élevées
Sur même plan et sur même niveau;
Et nul dessin, nul agrément nouveau.
Affranchissons de cette tyrannie,
Il en est temps, notre libre génie.
Cette façade, y compris chaque flanc,
A, dites-vous, cent colonnes de rang?
Varions-la: distinguons-les entre elles
Par cent hauteurs, par cent formes nouvelles.
Ce grand portail, d'ornements dégarni,
Plus ouvragé paroîtra moins uni.
Cet ordre est simple et tout d'une parure?
Entassons-y figure sur figure.
Ce mur avance? Il le faut enfoncer.
Ce toit s'élève? Il le faut rabaisser.

Il faut enfin dans sa pédanterie
Laisser vieillir la froide symétrie.
Par ce moyen, loin d'être imitateurs,
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.
Cette peinture est l'image historique
Des changements de la muse comique:
Telle, en ce siécle aux nouveautés enclin,
Fut sa fortune, et tel est son déclin.
De son génie éteint avec les graces
Il ne restoit ni vestiges ni traces,
Avant qu'Armand, heureux à tout tenter,
Eût entrepris de le ressusciter.
Mais ce génie, alors en son enfance,
Dans son bercêau dépourvu d'assistance,
Faute d'un maître habile à l'essayer,
N'avoit encore appris qu'à bégayer;
Lorsque assisté de Térence et de Plaute,
Molière vint, dont la voix ferme et haute
Lui fit d'abord, par de justes leçons,
Articuler et distinguer ses sons.
Bientôt après, sur ses avis fidéles,
S'apprivoisant avec ces grands modéles,
Et dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer.
Sous ce grand homme enfin la comédie
Sut arriver, justement applaudie,
À ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.

Ce fut alors que la scène fécon
Devint l'école et le miroir du n
Et que chacun, loin d'en être c
Fit son plaisir de s'y voir déma
Là le marquis, figuré sans emb
Fut le premier à rire de lui-mêr
Et le bourgeois apprit, sans nu
À se moquer de son propre port
Le sot savant, la docte extravag
La précieuse, et la prude arrogε
Le faux dévot, l'avare, le jaloux
Le médecin, le malade; enfin to
Chez une muse en passe-temps f
Vinrent chercher un passe-temp
Les beaux discours, les grands r
Les lieux communs, et les beaux
Furent bannis de son joyeux dor
Et renvoyés à sa sœur Melpomér
Bref, sur un trône au seul rire af
Le rire seul eut droit d'être exalt
C'est par cet art qu'elle charma la
Et que, toujours renfermée en so
À la cour même, où sur-tout elle
Elle atteignit son véritable but:
Quand tout-à-coup la licence fant
Levant sur elle un poignard bergε
Vint à nos yeux de ses membres h
Éparpiller les lambeaux détachés,

Et sur la scène, ô honte du Parnasse!
Ressusciter le vieux monstre d'Horace.
Mais non : la muse étoit en sûreté,
Et son nom seul pouvoit être insulté.
Que peut contre elle un fantôme stérile,
De l'Italie engeance puérile?
Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, est à craindre pour vous:
Ce que je crains, c'est ce funeste guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui, ne pensant qu'à vous assassiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre sépulture
Par des sentiers de fleurs et de verdure.
C'est lui qui masque et déguise en Phébus
Vos traits naïfs et vos vrais attributs.
C'est lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive et presque méconnue
Dans ces atours recherchés et fleuris
Qui semblent faits pour les seuls beaux esprits,
Et dont tout l'art, qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid et vain sourire.
Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'esprit,
De Malebranche élève fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces arguments, ces doctes rituels,
Ces entretiens fins et spirituels,

Ces sentiments que la muse tragi
Non sans raison réclame et reven
Et dans lesquels un acteur charla
Du cœur humain nous décrit le r
Hé ventrebleu! pédagogue infidél
Décris-nous-en l'histoire naturell
Diroit celui par qui l'homme au sc
Est renvoyé tout plat au cabinet:
Expose-nous ses délires frivoles
En actions, et non pas en paroles;
Et ne viens plus m'embrouiller le c
De ton sublime aussi triste que bea
L'art n'est point fait pour tracer de
Mais pour fournir des exemples fid
Du ridicule et des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ses tı
Quand tel qu'il est on me l'a fait pa
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en publi
D'un froid sermon passé par l'alaml
Loin tout rimeur enflé de beaux pas
Qui, sur lui seul moulant ses persor
Veut qu'ils aient tous autant d'espri
Et ne nous peint que soi-même en a
Je puis du moins admettre une folie
Qui sert de cure à ma mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui se donne pour tel:

Mais un bouffon qui, lorsque je veux rire,
Fait le sophiste, et prétend que j'admire
Son beau langage et sa subtilité;
À dire vrai, le bon sens révolté
Perd patience à ce babil mystique,
Et s'accommode encor moins d'un comique
Dont la froideur tient la joie en échec,
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.
   Quoi! dira-t-on, l'esprit, à votre compte,
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte?
C'est un faussaire, un prévaricateur,
De toute régle éternel infracteur,
Et qu'Apollon, suivant votre hypothèse,
Ne peut trop tôt proscrire? À Dieu ne plaise!
Je sais trop bien qu'un si riche ornement
Est de notre art le premier instrument,
Et que l'esprit, l'esprit seul, peut sans doute
Aux grands succès se frayer une route:
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux
Que nous faisons de ce présent des cieux.
Son plus beau feu se convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de sa place;
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
Au haut des airs le vol de ma pensée
Peut m'élever; mais, sans le caducée
De la raison, cet essor ne me sert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd:

Comme un coursier que le voyageur ivre
A dérouté du chemin qu'il doit suivre;
Plus il est prompt, diligent et soudain,
Plus il s'éloigne et se fatigue en vain.
N'allons donc plus, déserteurs de nos pères,
Sacrifier à nos propres chimères;
Et, sans risquer un honteux démenti,
Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel, méprisant l'exemple de ses maîtres,
Dans son idée en croit être plus grand,
Qui dans le fond n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,
Laissons agir son naturel aimable,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale sans mœurs,
De vérités froides et déplacées,
De mots nouveaux, et de fades pensées,
Qui font briller tant d'auteurs importuns,
Toujours loués des connoisseurs communs,
Et, qui pis est, loués par l'endroit même
Qui du bon sens mérite l'anathême:
Car tout novice, en disant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever assez haut;

C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire
Qu'il s'éblouit, se délecte, et s'admire,
Dans ses écarts non moins présomptueux
Qu'un indigent superbe et fastueux,
Qui, se laissant manquer du nécessaire,
Du superflu fait son unique affaire.
À nos auteurs ce n'est point, entre nous,
L'esprit qui manque; ils en ont presque tous:
Mais je voudrois, dans ces nouveaux adeptes,
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du théâtre ont établi la loi.
Ils en auroient mieux profité que moi;
Mais tout compté, je crois, Dieu me pardonne,
Que si j'étois pourvu, moi qui raisonne,
D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet,
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait.
Encore un mot à ces esprits sévères,
Qui, du beau style orateurs somnifères,
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illustre auteur
Qui *dans le sac où Scapin s'enveloppe*
Ne trouve plus l'auteur du Misanthrope.
Non, il ne put l'y trouver, j'en convien:
Mais ce grand juge y retrouva fort bien
Le Grec fameux qui sut en personnages
Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
Un chœur d'oiseaux en peuple révéré,
Et Plutus même en Argus éclairé.

Aristophane, aussi bien que Ménandre,
Charmoit les Grecs assemblés pour l'ent
Et Raphaël peignit, sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles
Par deux chemins c'est tendre au même l
Et s'illustrer par un double attribut.
Songez-y donc, chers enfants d'une muse
Qui cherche à rire, et que la joie amuse:
Depuis cent ans, deux théâtres chéris
Sont consacrés, l'un aux pleurs, l'autre au
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plair
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire,
Pour distinguer votre savoir profond,
Rire au premier, et pleurer au second.

ÉPITRE IV.

À M. ROLLIN.

Docte héritier des trésors de la Grèce,
Qui, le premier, par une heureuse adresse,
Sus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide à la voix de Platon;

Sage Rollin, quel esprit sympathique
T'a pu guider dans ce siècle critique,
Pour échapper à tant d'essaims divers
D'âpres censeurs qui peuplent l'univers?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume?
Par quel bonheur enfin, ou par quel art,
As-tu forcé le volage hasard,
L'aveugle erreur, la chicane insensée,
L'orgueil jaloux, l'envie intéressée,
De te laisser en pleine sûreté
Jouir vivant de ta postérité,
Et de changer, pour toi seul, sans mélange,
Leurs cris d'angoisse en concert de louange?
Tout écrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que de deux objets l'un;
Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du style:
Car sans cela quel auteur, quel écrit,
Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit?
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages
Se subdivise à l'égard des ouvrages,
Que du public tel charme la moitié
Qui très souvent à l'autre fait pitié.
Du sénateur la gravité s'offense
D'un agrément dépourvu de substance;
Le courtisan se trouve effarouché
D'un sérieux d'agrément détaché:

LIVRE I

Tous les lecteurs ont leurs g
Quel auteur donc peut fixer
Celui-là seul qui, formant le
De réunir et l'un et l'autre ob
Sait rendre à tous l'utile délec
Et l'attrayant utile et profital
Voilà le centre et l'immuable
Où toute ligne aboutit et se jo
Or ce grand but, ce point mar
C'est le vrai seul, le vrai qui n
Tout, hors de lui, n'est que fi
Et tout en lui devient sublimit
Sur cette régle, ami, le moind
Peut deviner la source et le pr
De ce succès qui pour toi parn
Accorde, unit, et fixe tous les
La vérité simple, naïve, et pur
Par-tout marquée au coin de la
Dans ton histoire offre un subl
Où tout est beau, parceque tou
Non d'un vrai sec et crument h
Mais de ce vrai moral et théori
Qui, nous montrant les homme
De notre cœur nous découvre le
Nous peint en eux nos propres
Et nous fait voir la vertu dans l
C'est un théâtre, un spectacle n
Où tous les morts, sortant de le

Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendent leur arrêt:
Là, retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
À chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître:
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici, préconiseur peu sage,
Tenter ton zèle, humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux:
Rassure-toi: non, j'ose te le dire,
Ce n'est pas toi, cher Rollin, que j'admire;
J'admire en toi, plus justement épris,
L'auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui, par ta main retraçant ses miracles,
Qui, par ta voix expliquant ses oracles,
T'a, librement et pour prix de ta foi,
Daigné choisir pour ce sublime emploi,

Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer, par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui
Qui, comme toi, ne se cherche qu'en lui,
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand rien qu'on nomme renommée;
Fantôme errant qui, nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, et cherche qui le fuit;
Mais qui, du sort enfant illégitime,
Et quelquefois misérable victime,
N'est rien en soi qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, accident passager,
Qui suit le corps, bien souvent le précéde,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excéde.
C'est lui pourtant, lui, dont tous les mortels
Viennent en foule encenser les autels:
C'est cette idole à qui tout sacrifie,
À qui, durant tout le cours de leur vie,
Grands et petits, follement empressés,
Offrent leurs vœux, souvent mal exaucés.
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable,
Ni que le cœur doive s'y refuser,
Quand le principe est de s'y proposer

Du roi des rois la gloire souveraine,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens
Enivre seul notre esprit et nos sens;
Si, rejetant la véritable gloire,
Nous nous bornons à l'honneur illusoire
De fasciner par nos foibles clartés
D'un vain public les yeux débilités,
Sans consulter par d'utiles prières
L'unique auteur de toutes les lumières;
En quelque rang que le ciel nous ait mis,
Petits ou grands, ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire,
Ou que du moins nos succès éclatants
Soient traversés par tous les contre-temps
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite
Qui, n'écoutant, n'envisageant que soi,
Borne à lui seul son objet et sa loi.
C'est là peut-être, ami, je le confesse
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse),
Ce qui, du ciel irritant le courroux,
M'a suscité tant d'ennemis jaloux,
Qu'une brutale et lâche calomnie
Acharne encor sur ma vertu ternie,
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne, et mes traits dans les leurs;

Triste loyer, châtiment lament
D'un amour-propre, il est vrai,
Et de vapeurs moins qu'un autı
Mais dans soi-même encor trop
Et ne cherchant dans ses vains
Qu'à contenter ses volages capri
Quelques efforts qu'ait toutefois
De leur courroux l'âpre malignit
Pour infecter l'air pur que je res
J'ai su tirer au moins, ou, pour
Le ciel m'a fait tirer par ses secoı
Un double fruit de leurs affreux
L'un, d'entrevoir, que dis-je?.de
Dans ce fléau la justice d'un maîtı
Qui ne tolère en eux des traits si f
Que pour punir en nous de vrais
L'autre, d'apprendre à ne leur plı
Que par des mœurs dignes de les
À les laisser croupir dans le mépri
Dont le public les a déja flétris,
À fuir enfin toute escrime inégale
Qui d'eux à nous rempliroit l'inter
Car le danger de se voir insulté
N'est pas restreint à la difficulté
De réfuter les fables romancières
De ces fripiers d'impostures grossiè
Dont le venin non moins fade qu'an
Se fait vomir comme l'eau de la mer

Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes,
Et de les vaincre avec leurs propres armes;
Ce n'est pas là le danger capital:
Le vrai péril est le piége fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence
Pour l'engager dans la même licence,
Pour la changer en colère, en aigreur,
En médisance, en chicane, en fureur;
Nous réduisant enfin, pour tout sommaire,
À n'avoir plus nul reproche à leur faire,
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles,
De ces défis, embûches, représailles?
C'est qu'en croyant, par l'effort de nos coups,
Nous venger d'eux, nous les vengeons de nous;
Qu'en travaillant sur de si faux modèles,
Nous devenons leurs copistes fidèles,
Donnant comme eux, ridicules héros,
À nos dépens la comédie aux sots,
Et leur montrant, bassement avilie,
Notre sagesse habillée en folie.
Le bel honneur d'attrouper les passants
Au bruit honteux de nos cris indécents!
Quelle pitié de prendre ainsi le change!
N'allons donc point, pour blâme ou pour louange,
Dépayser les talents estimés,
Et du public peut-être réclamés,

En détournant leur légitime usage
À des emplois indignes d'un vrai sage;
Et, nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un solide mérite
Des ennemis que le sort lui suscite.
Tous ces travaux dont il est combattu
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu:
Dans le repos elle s'endort sans peine;
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux et docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire;
Dans ses leçons plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,
Par des accents trop durs à notre oreille.
À qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du foible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, et jamais dangereux:

Car si celui dont la main le prépare
D'empoisonneur porte déja la tare,
Qu'ai-je à risquer? de son venin chétif
Son venin même est le préservatif:
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
La vérité, du même coup atteinte,
Saura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir son crédit et le mien.
Mais, par malheur, si d'un mal véritable
Il trouve en moi le signe indubitable;
S'il m'avertit, par ses cris pointilleux,
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux,
Qui de mon sang altère la substance;
Alors sa haine, et la noire constance
Dont me poursuit son courroux effronté,
Sans qu'il y songe avancent ma santé:
C'est une épée, un glaive favorable,
Qui, dans ses mains malgré lui secourable,
M'ouvrant le flanc pour abréger mon sort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'assassin ne fait rien à l'affaire:
De son forfait toute l'utilité
Reste à moi seul, à lui l'iniquité.
C'est donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle et bien haute imprudence
D'attribuer à son inimitié
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.

Ces contre-temps, ces tristes aventures
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures
Dont le concours l'assiste et le soutient,
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Être suprême en ses lois adorables,
Par des ressorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.
À quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de sa justice,
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiscrets?
O si du ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire cesser le cours injurieux;
Si son flambeau, dessillant tous les yeux,
À ma vertu si long-temps poursuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable envie,
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs,
Offusque encor les rayons les plus purs!
Cette prière innocente et soumise,
Je l'avouerai, peut vous être permise:
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie et par votre candeur;
Votre innocence inflexible et robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste:
Votre devoir est rempli; tout va bien:
Soyez en paix; le ciel fera le sien.

Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe et de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile et prompte réussite,
Attribuée à votre seul mérite,
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes:
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs,
À captiver l'estime populaire,
À rassembler tout ce qui peut nous plaire,
À nous tirer du rang de nos égaux,
À surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal, dangereuse fortune,
Et que le ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs desirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs!
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable et profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur
Vient d'obtenir, par sa brigue funeste,
La place due au mérite modeste:
Pour l'exalter tout semble réuni;
Il est content. Dites qu'il est puni:

Il lui falloit cette place éclairée
Pour mettre en jour sa misère ignorée.
N'allons donc plus, par de folles ferveurs,
Prescrire au ciel ses dons et ses faveurs:
Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable;
Demandons-lui sa grace, son amour:
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zéle et d'assez de vertus
Pour devenir dignes de ses refus.

ÉPITRE V.

À M. RACINE.

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable et funeste origine
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
Dans notre esprit facile à s'égarer;
Et sa fierté, dépendante et captive,
N'en fut jamais la source primitive:
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire, ou le séduit.

S'il prend son vol vers la céleste voûte,
L'esprit docile y vole sur sa route;
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète;
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,
De nos autels antiques défenseurs,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur première victoire.
Oui, cher Racine, et, pour n'en point douter,
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidèle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur,
Et, plein du feu de ton illustre père,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Esther va me tracer
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'auteur de la grace,
Versant sur toi sa lumière efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force et ton courage,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil,

Et grave en lui les derniers caractères
Qui de ma foi consacrent les mystères.
Quelle vertu, quels charmes tout puissants
À son empire asservissent mes sens?
Et quelle voix céleste et triomphante
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchante?
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois : ma raison même
N'écoute plus que l'oracle suprême.
Qu'attends-tu donc, toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants, non moins doux que sublimes,
Se sont ouvert tous les divins abymes
Où sa grandeur se plaît à se voiler;
Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler,
Ces vérités qui nous la font connoître?
Et que sais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ses sujets non soumis,
Ou consoler du moins ses vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller sa lumière adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux;
Où, franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux;

Où nous voyons enfin, l'osé-je dire?
La vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal?
Car ce n'est plus le temps où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste et vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant, du scandale ennemi,
Dans ses dehors il se montre affermi,
Et, plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais, en ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert:
Rien ne l'étonne; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui, sur des monts d'arguments entassés
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la divinité
Portent la guerre avec impunité;

Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déja même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas
Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle !
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ses lois suprêmes :
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes ;
Interrogez vos mœurs, vos passions ;
Et feuilletons un peu vos actions.

Chez des amis vantés pour leur sagesse
Avons-nous vu briller votre jeunesse ?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir, comme eux, la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance ;
Faire la guerre aux vices insensés,
À l'amour-propre, aux vœux intéressés ;

Dompter l'orgueil, la colère, l'envie,
La volupté, des repentirs suivie?
Vous a-t-on vus, dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des lois
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens apaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez; je le veux bien.
Mais non: j'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée;
Une jeunesse en proie aux vains desirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs;
Au fol essaim de beautés effrénées,
À la mollesse, au luxe abandonnées.
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs:
Bientôt après, sur leurs doctes maximes,
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus, à titre de bel air,
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures:
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissants,
Compter pour rien toutes vos injustices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
À votre haine, à vos affections,
À la fureur de vos préventions;

Vouloir enfin, par vos désordres mêmes,
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais, au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui nous ronge,
Jusqu'au plus fort de vos déréglements
Vous exposoit à de trop durs tourments:
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur au plein soulévement
De votre esprit: car tout libertinage
Marche avec ordre; et son vrai personnage
Est de glisser par degrés son poison
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux et commodes principes
Qui, vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre ame et ses efforts
À contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De là sont nés, Épicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,

Qui, dirigeant sur votre prud'homie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés et paisibles;
Et désormais, au trouble inaccessibles,
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
À tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu. De si belles lumières
Luiroient en vain pour vos seules paupières;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part, du moins par vanité,
À ces amis si zélés, si dociles,
À ces beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus, conformes à vos mœurs,
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes
Dont vous avez enrichi vos esprits:
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces arguments émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchâssés
Dans d'autres riens fièrement énoncés,

Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous? ces tendres nourrissons
Déja du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord, comme vous-mêmes,
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes,
Et, comme vous, bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes;
Leur enseigner que l'esprit et le corps,
Bien qu'agités par différents ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
À la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'êtres divers émanés de son sein;
Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,
D'esprit céleste, et d'éternelle essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir et pour voir:
D'où nous pouvons conclure, sans rien craindre,
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre;
Qu'il vit et meurt tout entier; et qu'enfin
Il est lui seul son principe et sa fin.

Voilà le terme où, sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche et tout raisónnement:
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un mystique entêté
Pouvoient jadis abuser des Cyrilles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles:
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits,
C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Épouvantail d'enfants et de grand'mères.
Car aussi bien par où se figurer,
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle et sûr,
Nous guideroit dans ce dédale obscur?
Suivre à tâtons une si sombre route,
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui, sans doute,
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre, avec un cœur dissous

Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont sa misère abonde,
Dans la mollesse et la corruption,
Dans l'arrogance et la présomption,
Vous élever aux vérités sublimes
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'est point dans ces obscurités
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous, par des routes plus sûres,
Vous élancer vers ces clartés si pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours, pleins d'une sainte ardeur,
Dans leurs écrits consacrent la splendeur?
Faites comme eux; commencez votre course
Par les chercher dans leur première source:
C'est la vertu dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes;
Devenez doux, simples, chastes, modestes;
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la vérité;
C'est le trésor où votre espoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe et pointilleux.

Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en régle, et commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchants indociles;
Par écarter ces recherches futiles
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux;
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, et poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zéle et la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe platonique.
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidéles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment,
C'est condamner son ame à la torture,
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez : mais, malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles ;
Il peut changer nos glaçons en bûchers,
Briser la pierre, et fondre les rochers.
Tel aujourd'hui, dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et, de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,
Qui, comme vous commençant sa carrière,
Ferma long-temps les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.
Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
Toi qui, rival et fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ses talents,
Je l'avouerai ; quelques rayons de flamme
Que par avance eût versés dans mon ame
La vérité qui brille en tes écrits,
J'en eusse été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuse amorce
N'eût secondé sa puissance et ta force,
Et si mon cœur, attendri par tes sons,
À mon esprit n'eût dicté ses leçons.

ÉPITRE VI.

À M. DE BONNEVAL.

Oui, tout le monde en convient avec toi,
Cher Bonneval, et l'épreuve en fait foi,
Pour s'attirer le tribut unanime
D'une sincère et générale estime,
Les hauts degrés, la naissance, et les biens,
Sont les plus prompts et les plus sûrs moyens:
Mais, sans mérite, un si beau privilége
N'est qu'un filet, un invisible piége,
Que la fortune et nos mauvais démons
Le plus souvent tendent aux plus grands noms.
Les dignités n'exigent à leur suite
Que le respect: l'estime est gratuite;
Pour l'obtenir, il faut la mériter;
Pour l'acquérir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
Votre noblesse, enfant de la grandeur,
Est un flambeau rayonnant de splendeur,
Qui, s'il n'étend ses lumières propices
Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.

Voulez-vous donc, honorables vainqueurs,
Vous asservir nôtre estime et nos cœurs?
Proposez-vous pour régle favorite
De distinguer le vrai du faux mérite;
Et, ce pas fait, songez pour second point,
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point,
En soumettant par des efforts extrêmes
La vanité qui nous cache à nous-mêmes,
En consultant ce qu'on doit consulter,
En imitant ce qu'on doit imiter,
Des passions réprimant l'incendie,
Et subjuguant la paresse engourdie,
Lâche tyran, qui n'entraîne après lui
Que l'ignorance et le stupide ennui.
Grands de nos jours, cherchez donc vos modéles
Chez des amis éclairés et fidéles,
De qui le nom, l'exemple et les conseils
Puissent servir de phare à vos pareils:
Aimez en eux, quoi qu'elle vous prescrive,
La vérité simple, pure, et naïve;
Et loin de vous chassez tout corrupteur,
Tout complaisant, tout stérile flatteur,
Qui le premier en secret prêt à rire
De vos excès et de votre délire,
Approbateur folâtre et décevant,
Vous y replonge encore plus avant.
De l'honnête homme, en qui le vrai réside,
La flatterie inhumaine et perfide

Est l'éternelle et capitale horreur.
Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur
Puisse donner de ces fières maximes,
Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes
Qui du public, ami de la vigueur,
Gagnent pour lui le respect et le cœur:
La vérité, soutenant sa querelle,
Combat pour lui comme il combat pour elle
En l'honorant dans ses âpres discours.
Assurez-vous aussi de son secours;
Et, sans chercher une amitié solide
Dans un mérite indulgent et timide,
Attachez-vous, jaloux d'être honorés,
Aux seuls drapeaux du public révérés.
« Mon fils, disoit un maréchal illustre,
« Vous achevez votre troisième lustre;
« Mais, pour pouvoir noblement figurer
« Dans la carrière où vous allez entrer,
« Souvenez-vous, quoi que le cœur vous dise,
« De ne jamais former nulle hantise
« Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
« Chez des amis sages et cultivés.
« Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand livre,
« À vous former dans l'art de savoir vivre:
« Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,
« L'esprit toujours trouve un fonds assuré.
« Quant au surplus, suivez votre génie:
« Mais ne marchez qu'en bonne compagnie;

« Souvenez-vous que de toute action
« L'autorité fait l'estimation.
« J'aime mieux voir en compagnie exquise
« Mon fils au bal, qu'en mauvaise à l'église.
« Je ne veux point d'un jeune homme occupé
« Faire un pédant, un docte anticipé,
« Afin qu'un jour l'épée ou bien la crosse
« Trouvent un sot dans un Caton précoce:
« Mais je prétends qu'un cavalier bien né
« En sache assez pour n'être point berné
« Par l'impudence et l'air de dictature
« Des charlatans de la littérature.
« Si quelque goût par bonheur vous a lui
« Pour la lecture, étudiez celui
« D'un ami sage, et qui puisse vous dire
« Quand, et comment, et quoi vous devez lire.
« Mille savants jeunes ne savoient rien;
« Mais qui sait mal n'apprendra jamais bien.
« Que vos devoirs soient votre grande étude.
« Tel, pour tout fruit de sa sollicitude,
« Ternit son lustre en voulant trop briller,
« Et se desséche à force de s'enfler.
« Toute science enfin, toute industrie
« Qui ne tend point au bien de la patrie,
« Ne sauroit rendre un mortel orgueilleux
« Que ridicule, au lieu de merveilleux.
« Avec raison le sens commun rejette
« L'homme d'état qui veut être poëte;

« Et plus encor le financier badin
« Qui pour Rameau s'érige en paladin,
« Et, malgré lui confus de la misère
« De se sentir ignorant dans sa sphère,
« Ne songe pas que c'est encor l'outrer
« Que de savoir ce qu'il doit ignorer.
« Fuyez sur-tout ces esprits téméraires,
« Ces écumeurs de dogmes arbitraires,
« Qu'on voit, tout fiers de leur corruption,
« Alambiquer toute religion:
« Du pyrrhonisme aplanissant les routes,
« En arguments habiller tous leurs doutes,
« Et convertir, subtils sophistiqueurs,
« Leur ignorance en principes vainqueurs.
« Il ne vous faut que des sages dociles,
« Aimés du ciel, et sur la terre utiles,
« Qui, de l'honneur louablement jaloux,
« Puissent répondre et pour eux et pour vous.
« Quand vous aurez pour vous la voix des sages,
« Les fous bientôt y joindront leurs suffrages. »
De ces leçons que le bon sens dicta
Qu'arriva-t-il? Le fils en profita:
De ses talents la beauté soutenue
D'un choix d'amis de vertu reconnue
Lui fit braver, dès ses jours les plus verts,
Tous les dangers à la jeunesse offerts,
Le préserva de ces haines qu'attire
La dédaigneuse et mordante satire;

Toujours affable et jamais renfrogné,
Et, quant aux mœurs, sagement éloigné,
Dans tous les temps, même en son plus jeune âge,
Du cagotisme et du libertinage.
Aussi bientôt, d'un soin officieux,
La Renommée, ouvrant sur lui les yeux,
Prit la trompette, et, de sa voix féconde,
Fit tout-à-coup, sur la scène du monde,
À ses vertus prendre un air de hauteur
Qui l'y plaça comme premier acteur,
Et vit enfin tous les rayons du père
Illuminer une tête si chère.
Image simple, emblème familier,
Qui, concluant pour le particulier,
Peut pour le prince également conclure,
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel est le vrai chemin,
Qu'un guide sage y conduit, et qu'enfin
De la vertu par l'exemple formée
Naît la solide et stable renommée.

FIN DES ÉPÎTRES.

ALLÉGORIES,
ÉPIGRAMMES,
ET
POÉSIES DIVERSES.

ALLÉGORIES.

LA MOROSOPHIE.

ALLÉGORIE I.

À contempler le monde et ses richesses,
Et ces amas de fécondes largesses
Que jour et nuit la mère des humains
Sur ses enfants répand à pleines mains,
Qui ne croiroit que la tendre nature
En pétrissant l'homme, sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux?
Mais, d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables,
Tristes mortels, nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultère
D'adversités, dont l'influence altère
Les plus beaux dons de la terre et des cieux?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique,
En nous peignant cette femme mystique
Fille des dieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
À qui le ciel prodiguant par leur main

Tous les présents dont l'olympe s'honore
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'urne fatale où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions,
Jusqu'à ce temps des humains ignorées,
Avoient été par les dieux resserrées,
Pour le malheur des mortels douloureux
Fut confiée à ses soins dangereux.
Fatal desir de voir et de connoître!
Elle l'ouvrit, et la terre en vit naître
Dans un instant tous les fléaux divers
Qui depuis lors inondent l'univers.
Quelle que soit, ou vraie, ou figurée,
De ce revers l'histoire aventurée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraie origine
De tant d'ennuis, dont le triste concours
De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air, les eaux, et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abyme éternel,
Tout n'étoit rien : la nature enchaînée,
Oisive, et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'étoit qu'un corps abattu de langueur,

Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence éléments immobiles.
Dans ce chaos (ainsi par nos aïeux
Fut appelé ce désordre odieux),
En pleine paix, sur son trône affermie,
Régna long-temps la Discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux et florissant
Qui donna l'être à l'univers naissant,
Quand l'Harmonie, achitecte du monde,
Développant dans cette nuit profonde
Les éléments pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et, variant leurs formes assorties,
De ce grand tout animer les parties.
Le ciel reçut en son vaste contour
Les feux brillants de la nuit et du jour;
L'air moins subtil assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages;
L'eau vagabonde en ses flots inconstants
Mit à couvert ses muets habitants;
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présents que son sein nous dispense.
Ainsi des dieux le suprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.

Elle éteignit par ce sublime exorde
Le régne obscur de l'affreuse Discorde.
Mais cet essai de ses soins généreux
Eût été peu, si son empire heureux
N'eût consommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des êtres qu'elle enserre.
Aux mêmes lois elle les soumit tous:
Le foible agneau ne craignit point les loups,
Et sans péril il vit paître sur l'herbe
Le tigre et l'ours près du lion superbe.
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formèrent qu'un corps
Vivifié par la force infinie
D'un même esprit et d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts
Dont la cadence anime l'univers.
Par le secours de cette intelligence,
Riches sans biens, pauvres sans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la nature étoit riche pour eux.
Toute la terre étoit leur héritage:
L'égalité faisoit tout leur partage:
Chacun étoit et son juge et son roi:
Et l'amitié, la candeur, et la foi,
Exerçoient seuls, en ce temps d'innocence,
Les droits sacrés de la toute-puissance.
Tel fut le régne, à la terre si doux,
Que l'Harmonie exerça parmi nous.

Du vrai bonheur nous fûmes les symboles,
Tandis qu'exempt de passions frivoles
Le genre humain dans les sages plaisirs
Sut contenir ses modestes desirs.
  Mais cependant la Discorde chassée,
Chez les mortels furtivement glissée,
Comme un serpent, se cachoit sous ces fleurs,
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.
Chacun déja, s'interrogeant soi-même,
De l'univers épluchoit le système:
Comment s'est fait tout ce que nous voyons?
Pourquoi ce ciel, ces astres, ces rayons?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit semée?
Quelle chaleur fait mûrir ses moissons,
Et rajeunit ses arbres, ses buissons?
Mais ces hivers dont la triste froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que servent-ils? et que servent ces jours
Tous inégaux, tantôt longs, tantôt courts?
Ah! que la terre en seroit bien plus belle,
Si du printemps la douceur éternelle
Faisoit régner des jours toujours réglés!
Ainsi parloient ces mortels aveuglés
Qui, pleins d'eux même, et sortant des limites
Par la nature à leur être prescrites,
Osoient sonder, spectateurs criminels,
La profondeur des secrets éternels.

Folle raison! lumière déplorable,
Qui n'insinue à l'homme misérable
Que le mépris d'une simplicité
Si nécessaire à sa félicité!
Par ce succès la Discorde amorcée
Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée
D'exterminer l'Harmonie et ses lois;
Et rassemblant, à sa fatale voix,
Ces insensés prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, et leur tint ce langage:
  Eh quoi! mortels, c'est donc assez pour vous
De contenter vos appétits jaloux?
Et le bonheur des animaux sauvages
Sera le seul de tous vos avantages?
Car dans quel sens êtes-vous plus heureux?
Comme pour vous, le monde est fait pour eux.
Mêmes desirs, mêmes soins vous inspirent:
Vous respirez le même air qu'ils respirent;
L'astre du jour, comme vous, les chérit;
Et, comme vous, la terre les nourrit.
Répondez donc: quel bien, quelle opulence,
De votre rang peut fonder l'excellence?
Notre raison, direz-vous. J'en conviens;
C'est le plus grand, le plus doux de vos biens.
Mais ce trésor, cette flamme sacrée,
Quelle lumière en avez-vous tirée?
L'invention de quelques arts dictés
Par l'embarras de vos nécessités.

La faim cruelle inventa la culture
Des champs marqués pour votre nourriture:
Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons
L'art d'élever vos paisibles maisons:
Et le besoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raison ne vous a rien appris
Qu'à captiver l'essor de vos esprits,
À regarder cet univers sensible
Comme l'objet d'une étude impossible,
Ou tout au plus en voyant ses attraits
À respecter les dieux qui les ont faits.
Mais si ces dieux, auteurs de tant de choses,
Avoient voulu vous en cacher les causes,
Vous auroient-ils inspiré ces élans,
Ce feu divin, ces desirs vigilants,
Et cette ardeur d'apprendre et de connoître,
Qui constitue et distingue votre être?
Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillés,
Et servez-vous des feux dont vous brillez.
Pour seconder en vous un si beau zéle
J'améne ici ma compagne fidéle.
Morosophie est son titre adopté,
Et son vrai nom la Curiosité.
Recevez-la: sa lumière divine
Vous apprendra votre vraie origine;
Vous connoîtrez le principe et la fin
De toute chose; et vous serez enfin,

En lui rendant vos soins et votre hommage,
Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.
À ce discours, qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix et des mains.
Morosophie, en tous lieux approuvée,
Et sur un trône en public élevée,
Dicte de là ses oracles menteurs,
Ses arguments, ses secrets imposteurs;
Et, dans le monde inondé d'aphorismes,
De questions, de doutes, de sophismes,
À la sagesse on vit en un clin d'œil
Substituer la folie et l'orgueil.
Mais, pour servir sa perfide maîtresse,
Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes, divisés,
De sentiments l'un à l'autre opposés,
D'embarrasser leurs esprits téméraires
D'opinions et de dogmes contraires,
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.
De cette mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Dispute hautaine,
Les yeux ardents, le visage enflammé,
Et le regard de colère allumé;
Monstre hargneux, superbe, acariâtre,
Qui, de soi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.

D'elle bientôt naquirent les scandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
À son erreur chacun assujetti
Ne songea plus qu'à former son parti,
Pour s'appuyer de la foule et du zéle
Des défenseurs de sa secte nouvelle;
Et les mortels sous divers concurrents
Suivirent tous des drapeaux différents.
En cet état il n'étoit plus possible
Que cette race orgueilleuse, inflexible,
Vécût long-temps sous une même loi:
Ainsi, chacun ne songeant plus qu'à soi,
On eut besoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres;
Et d'un seul peuple on vit dans l'univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainsi que la folle Sagesse,
Chez les humains souveraine maîtresse,
Les séparant d'intérêts et de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des trésors dont la terre est chargée
La jouissance avec eux partagée
Leur fit sentir mille besoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinssent entre eux
D'un bien commun dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange;
Et l'or, jadis sous la terre caché,
L'or, de ses flancs par leurs mains détaché,

Fut, par leur choix et leur commun suffrage,
Destiné seul à ce commode usage.
Mais avec lui sortit du même sein
De tous nos maux le véritable essaim.
L'insatiable et honteuse avarice,
Du genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçue avec tous ses enfants,
Rendit par-tout les vices triomphants.
Sous l'étendard de cette reine impure,
Les trahisons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, et le fer, et le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'intérêt seul fut le dieu de la terre:
Il fit la paix, il déclara la guerre,
Pour se détruire arma tous les mortels,
Et des dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir son empire,
Morosophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès instrument éternel,
Et du mensonge organe criminel,
Par qui la fraude, en prestiges fertile,
Sème en tous lieux sa doctrine subtile,
Et chez le peuple, ami des nouveautés,
Change en erreurs toutes les vérités.
Mille autres arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables,
Et d'eux naquit, à ses ordres soumis,
Le plus mortel de tous nos ennemis,

Le luxe, ami de l'oisive mollesse,
Qui, parmi nous, signalant sa souplesse,
Introduisit par cent divers canaux
La pauvreté, le plus dur de nos maux.
Ainsi l'aimable et divine Harmonie
De tous les cœurs par degrés fut bannie.
Mais, en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ses derniers adieux,
De sa bonté pour la race mortelle
Laisser encore une marque nouvelle.
Si vos esprits étoient moins prévenus,
Et si vos maux vous étoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque espérance
De réussir à votre délivrance:
Mais la Discorde, éblouissant vos yeux,
Vous a rendu son joug trop précieux
Pour me flatter que vos clartés premières
Puissent renaître à mes foibles lumières,
Et présumer qu'une seconde fois
L'affreux chaos se débrouille à ma voix.
Pour être heureux vous reçûtes la vie;
Et ce bonheur fit ma plus chère envie.
Aux immortels j'osai ravir pour vous
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux,
Cette raison dont la splendeur divine
Vous fait sentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux?
C'est elle, hélas! qui vous a perdus tous.

Par votre orgueil corrompue, altérée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités, aux folles visions,
Germe éternel de vos divisions;
Et, s'échappant du cercle des idées
À vos besoins par les dieux accordées,
Elle a porté ses regards élevés
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés:
Funeste essor, malheureuse chimère,
Qui vous ravale au-dessous de la sphère
Des animaux les plus défectueux;
D'autant plus vils, que, plus présomptueux,
Vous ne suivez, au lieu de la nature,
Qu'une ombre vaine, une fausse peinture,
Et qu'à vos yeux trompés par cet écueil
Votre misère est un sujet d'orgueil!
Adieu; je pars, de vos cœurs exilée,
Et sans espoir de m'y voir rappelée.
Mais ma pitié ne peut vous voir périr:
Et si mes soins n'ont pu vous secourir,
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire
N'a pu sur vous conserver son empire,
Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre constant et l'immuable cours
Qu'à l'univers, en lui donnant naissance,
Sut imposer ma suprême puissance;
Vous jouirez toujours, par mes bienfaits,
De tous les dons que le ciel vous a faits,

Et cette terre, à vos vœux si facile,
Sera pour vous un éternel asile,
Jusqu'au moment prévu par vos aïeux
Qui confondra la terre avec les cieux,
Lorsque la flamme, en ravages féconde,
Viendra saper les murailles du monde,
Pour reproduire en ses vastes tombeaux
De nouveaux cieux et des hommes nouveaux.
Ainsi parla l'immortelle déesse:
Et dès l'instant, fidèle à sa promesse,
Elle quitta ce terrestre séjour,
Et prit son vol vers la céleste cour.
Depuis ce temps, la Discorde sauvage
Vit les humains nés pour son esclavage,
De l'Harmonie oubliant les concerts,
Courir en foule au-devant de leurs fers;
Et désormais maîtresse de la terre,
Y fit régner, au mépris du tonnerre,
Vengeur tardif de nos impiétés,
Tous les malheurs par le vice enfantés.

MINERVE.

ALLÉGORIE II.

Foibles humains, si fiers de vos grandeurs,
De votre sort vantez moins les splendeurs:
Des immortels si vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage;
La même main qui forma votre corps
De leur machine assembla les accords.
Ainsi sur eux l'honneur de la naissance
N'eût jamais dû fonder votre puissance,
Si la raison, par un secours heureux,
N'eût établi votre empire sur eux,
Et, soumettant la force à la foiblesse,
De votre rang distingué la noblesse.
Mais ce rayon parmi vous si vanté
N'est rien en soi qu'ombre et qu'obscurité.
L'usage seul en fait un bien suprême:
Et cet usage est la sagesse même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens, mais qui n'est point en nous;
Des dieux du ciel c'est le grand héritage.
Les animaux ont l'instinct pour partage:

De sa raison l'homme est plus glorieux:
Mais la sagesse est la raison des dieux.
Sans ses clartés, la nôtre dégradée
Est toujours foible et toujours mal guidée;
Et par malheur nul n'obtient son secours
Que rarement, et jamais pour toujours.
La main des dieux la donne et la retire,
Selon les lois qu'elle veut se prescrire:
Mais nul ne peut compter sur ses conseils,
Ni plus long-temps, ni plus que ses pareils;
Et c'est pourquoi, dans l'enfance du monde,
Lorsque le Ciel, par sa vertu féconde,
Eut fait sortir l'univers de ses flancs,
Le vieux Saturne, aîné de ses enfants,
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes
L'homme n'est point né pour régir les hommes,
Donna la terre, indigente d'appui,
À gouverner à des dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la justice,
Et fut pour nous l'époque et le solstice
Du vrai bonheur, qui, depuis ces beaux jours,
Fut de la terre exilé pour toujours,
Quand Jupiter, usurpateur sévère,
Changeant les lois prescrites par son père,
Pour maintenir son empire odieux,
Mit les humains à la place des dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier régne étoit celui de l'ame:

Mais le nouveau fut le règne des sens;
Et son auteur, des mortels trop puissants
Faisant par là germer l'orgueil suprême,
Les trahit tous, et se trahit lui-même.
Car les géants, fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reste des humains,
Et de se voir, par la force et la guerre,
Vainqueurs du monde et tyrans de la terre,
À Jupiter, par de nouveaux excès,
Firent encor redouter leurs succès;
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'eussent fait sans *doute*,
Si tous les dieux par lui-même bannis
Pour le sauver ne s'étoient réunis,
Et, renversant les masses entassées
Par ces ingrats jusqu'aux cieux exhaussés,
N'eussent enfin sous ces monts embrasés
Enseveli leurs restes écrasés.
Le haut olympe en ses antres humides
Vit bouillonner le sang des Aloïdes;
Sous Pélion Mimas fut abymé;
Et, dans le creux de son gouffre enflammé,
Le mont voisin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des soupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragés, ne put se contenter
D'une pénible et douteuse victoire
Où le péril fut plus grand que la gloire:

Des immortels le redoutable roi,
Jupiter même, avoit pâli d'effroi;
Et ce monarque, aussi puissant que juste,
Vous assemblant devant son trône auguste,
En ce discours conforme à vos souhaits
Vous fit à tous entendre ses décrets:
Enfants du Ciel, assemblée immortelle,
Dont le courage intrépide et fidéle
Contre l'effort d'un complot insolent
Vient d'affermir mon trône chancelant,
Par vos efforts soutenus du tonnerre
Les attentats des enfants de la terre
Viennent enfin de retomber sur eux;
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les cieux si long-temps mutinée.
Mais un affront par les dieux enduré,
Bien que puni, n'est jamais réparé;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite à mon rang par leur race parjure
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté,
Théâtre impur de leur impiété.
Suivez-moi donc: venez, troupe choisie,
Goûter en paix la céleste ambrosie,
Loin d'une terre importune à nos yeux;
Et chez le Ciel, père commun des dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure et notre vrai partage.

À ce discours chacun fait éclater
Son alégresse; et, sans plus consulter,
Tout ce grand chœur, qu'un même zéle anime
À se rejoindre à son auteur sublime,
Part, vole, arrive, et, semblable à l'éclair,
Ayant franchi les vastes champs de l'air
Au firmament, demeure pacifique
Du dieu des cieux, reprend sa place antique.
Le Ciel les voit inclinés devant lui;
Et, d'un souris garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine,
Je sais, dit-il, quel motif vous amène,
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes états, comme aîné de ma race
Saturne aura la plus illustre place:
Un vaste globe élevé jusqu'à moi
Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
Entre les dieux nés pour lui rendre hommage,
Trois seulement auront leur apanage:
Le reste, en cercle autour de lui placés,
À le servir ministres empressés,
Lui formeront une cour sans égale,
Digne d'un dieu que ma faveur signale.
Au second rang Jupiter et sa cour,
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Établiront leur régne et leur puissance;
Et, près de lui postés pour sa défense,

Quatre grands dieux, marchant sous ses drapeaux,
Lui serviront de garde et de flambeaux.
Mars, et Vénus, et Mercure son frère,
Iront comme eux régir chacun leur sphère.
Phébus enfin, de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'olympe sacré,
Ira sur vous, sur la nature entière,
Dans le soleil répandre sa lumière.
Telle est pour vous la faveur de mes lois:
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois,
En vous donnant de si pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuille, au gré de vos chagrins,
Abandonner la terre à ses destins.
Aux dieux créés les passions permises
Sont devant moi tremblantes et soumises:
Le Ciel, auteur de tant d'êtres semés,
N'obéit point aux sens qu'il a formés.
Je prétends donc que l'unique déesse
Qui, sous mes lois, préside à la sagesse,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reste près des mortels,
Pour éclairer de ses vives lumières
L'obscurité de leurs foibles paupières.
Allez, ma fille, allez chez les humains
Faire observer mes ordres souverains:
Guidez leurs pas; soutenez leur foiblesse;
Dans leurs esprits versez votre richesse:

Daignez enfin dans les terrestres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres dieux.
Ils trouveront en vous leur bien solide:
Nul dieu ne manque où Minerve réside.
Il dit. Minerve, attentive à sa voix,
Sans répliquer se soumet à ses lois,
Vient sur la terre, et cherchant un asile
Où ses clartés puissent la rendre utile
Au bien commun de tous ses habitants,
Choisit la cour de ces rois éclatants,
Race des dieux, que le Ciel, par sa grace,
Voulut choisir pour régner en sa place.
Dans ces conseils dont les directions
Font le destin de tant de nations,
Elle s'avance; et, cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici-bas vous instruire
À rendre heureux tous les peuples divers
Qui, sous vos lois, remplissent l'univers.
Vous apprendrez, sous mes ordres suprêmes,
À les régir, à vous régir vous-mêmes.
Je suis Minerve: écoutez mes leçons.
Quoi! vous fuyez, et méprisez mes sons?
Ah! je le vois, la Politique injuste
A déja pris chez vous ma place auguste.
Hélas! mortels, je pleure votre sort:
L'autorité n'est point de mon ressort,
Et je ne puis de mes célestes flammes,
Malgré vous même, illuminer vos ames.

Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux et plus soumis.
Mais, juste ciel! quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés,
De sa fureur cent ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur, justes sans équité,
Et scélérats avec intégrité.
Fuyez, déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe:
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les humains cherchez d'autres asiles;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,
Qui, dans le sein de la philosophie,
À vous chercher ont consumé leur vie;
Mortels divins, qui, n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court. Mais, ô soin inutile!
De ses vapeurs la chimère subtile,
Reine absolue, avoit déja surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui, sur la foi de leurs foibles systèmes,
Connoissant tout sans se connoître eux-mêmes,

Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La vérité, qui les fuira toujours.
Ainsi par-tout, dans les cours, dans les villes,
Ne trouvant plus que des ames serviles,
De foibles cœurs, esclaves enchantés
Des passions leurs seules déités,
L'humble Minerve, au bout de sa carrière,
Choisit enfin pour retraite dernière
Ces lieux divins, ces temples fortunés,
À la sagesse asiles destinés,
Où chaque jour, du Ciel même, son père,
Portant sur eux l'auguste caractère,
De ses autels les ministres sacrés
Viennent dicter ses ordres révérés.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux pieds la piété timide,
La piété, son unique soutien,
Sans qui vertus, sagesse, tout n'est rien.
Après ce coup, la retraite céleste
Est désormais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein:
Venez, ma fille, et rentrez dans mon sein,
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle.
L'homme a trahi ma bonté paternelle;
Il a rendu mes bienfaits superflus:
Mais c'en est fait, il n'en jouira plus.
Tous les mortels ont mérité ma haine;
Et si jamais ma bonté souveraine

Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartés le précieux trésor,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne soit pour lui qu'un secours transitoire,
Et qu'il n'en ait, au gré de ma bonté,
Que l'usufruit sans la propriété.

LA VÉRITÉ.

ALLÉGORIE III.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et, du haut de son trône,
Dicte à ses sœurs les savantes leçons
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.

Ses yeux cavés, troubles, et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps:
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts:
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes:
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.
Mais tous les maux dont sa rage s'aigrit
N'égalent point le mal qu'elle souffrit
Lorsqu'au milieu des nymphes du Parnasse
L'humble Vertu venant prendre sa place,
Le front couvert des lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi! dans des lieux où j'ai reçu naissance,
Où de tout temps j'exerce ma puissance,
Une étrangère, au mépris de mes droits,
Viendra régner, et m'imposer des lois!
Ah! renonçons au titre d'immortelle,
Et périssons, ou vengeons-nous, dit-elle.
De sa caverne elle sort à l'instant,
Et, de sanglots le cœur tout palpitant,
Devant la Fraude impie et meurtrière,
Hurle en ces mots sa dolente prière:

Ma chère sœur (car dans ses flancs hideux
L'obscure Nuit nous forma toutes deux),
Ton ennemie, insultant à nos haines,
Va pour jamais nous charger de ses chaînes,
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main-forte à mon foible courroux,
Par ton maintien si tranquille et si sage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton sourire et par tes yeux dévots,
Enfin, ma sœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard qui sous ta vaste robe
À tous les yeux se cache et se dérobe.
Du temps qui vole employons les moments;
Joins ton adresse à mes ressentiments;
Et prévenons, par notre heureuse audace,
Le déshonneur du coup qui nous menace.
À te servir je cours me préparer,
Reprend la Fraude. Et, sans plus différer,
La nuit éclose, elle assemble autour d'elle
Les Trahisons, sa légion fidèle,
Et le Mensonge aux regards effrontés,
Et le Désordre aux bras ensanglantés,
Qui, secondés du Silence timide,
Volent au temple où la Vertu réside.
Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivoit contente et satisfaite.

Là, pour défense et pour divinité,
Elle n'avoit que sa sécurité.
L'aimable Joie à ses régles soumise,
La Liberté, l'innocente Franchise,
L'Honneur enfin, partisan du grand jour,
Faisoient eux seuls et sa garde et sa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de sa noire ennemie
Sur quel secours appuyer son espoir?
On prévient mal ce qu'on n'a su prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale
Sans nul péril contre elle se signale.
Pour tout appui, ses compagnes en pleurs
Avec ses cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les dissipe; on la chasse elle-même.
De son bandeau, de ses voiles sacrés
Ses oppresseurs pompeusement parés,
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur
Pour assouvir leur maligne fureur:
De ses habits par leurs mains dépouillée,
Des leurs encore elle se voit souillée;
Et l'univers simple et peu soupçonneux
Les hait en elle, et la chérit en eux.
Ainsi par-tout, solitaire, bannie,
Traînant sa peine et son ignominie,

De tant de dons il ne lui reste plus
Que la constance et des vœux superflus.
Alors la Fraude, encor plus enflammée,
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus léger de ces oiseaux pervers
De qui la voix afflige l'univers.
Obéis-moi, pars, vole, lui dit-elle;
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les esprits et les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va : devant toi marchera mon génie.
À ce discours l'infame Calomnie,
Peinte des traits de l'ingénuité,
Remplit l'oiseau de son souffle empesté;
Et, de concert, ces deux monstres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les secrètes rumeurs,
Les faux soupçons, et les plaintes amères,
Du peuple, ami des absurdes chimères,
Étourdissant l'esprit et la raison,
Lui font sans peine avaler leur poison;
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, poursuivie,
Sans nul espoir à ses malheurs permis,
Éprouve enfin qu'entre les ennemis
Que l'intérêt ou la colère inspire
Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.

Mais à l'excès ce désordre porté
Réveille enfin la juste Vérité.
Du haut des cieux découvrant les cabales
Et les forfaits de ses sombres rivales,
L'œil enflammé, le dépit dans le sein,
Elle descend, son miroir à la main.
De ses attraits l'éclatant assemblage
Se montre à tous sans ombre et sans nuage:
D'un vol léger la Victoire la suit,
Le Jour l'éclaire, et le Temps la conduit.
Disparoissez, dit la vierge céleste,
Voiles trompeurs, ajustement funeste,
Dont si long-temps le Crime déguisé
Trompa les yeux du vulgaire abusé:
Dans son vrai jour, de sa troupe suivie,
Laissez enfin reparoître l'Envie;
Et de ce monstre impur et détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.
Voici le temps, fantômes détestables,
De vous montrer sous vos traits véritables;
Dépouillez-vous de vos faux ornements.
Et toi, reprends tes premiers vêtements,
Humble Vertu: tes honteux adversaires
S'offrent déja sous leurs vrais caractères;
Pour achever d'abattre leurs soutiens,
Il en est temps, produis-toi sous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare:
À l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.

Relève-toi : tous ceux dont la raison
Est le vrai guide et l'unique horizon
Par une illustre et glorieuse estime
Te vengeront de la haine du Crime.
Par eux bientôt sur sa tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés;
Et tes rivaux, perdant leur avantage,
N'oseront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infaillible bonheur
Sera sur-tout l'inestimable honneur
D'avoir su plaire à ce prince adorable,
À ce héros généreux, secourable,
Le plus zélé de mes adorateurs
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe est facile,
Noble Vertu; son cœur est ton asile.
C'est dans ce temple où la noble Candeur,
La Dignité, la solide Grandeur,
La Foi constante et l'Équité suprême,
La Vérité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit et jour encensent ton autel.
C'est là qu'on trouve au milieu des alarmes
Une ame libre, et sourde au bruit des armes,
Toujours active, et toujours en repos,
Et l'homme encor plus grand que le héros.
À ces couleurs tu dois le reconnoître :
Ce trait suffit. Le temps viendra peut-être

Où je pourrai te peindre ses exploits,
Ses ennemis terrassés tant de fois,
Ce long amas de palmes entassées
Sur les débris de cent villes forcées,
Ses grands destins, et ceux de tant d'états,
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaste barrière
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerrière?
Ce fier rempart du trône des sultans,
Qui, défendu par vingt mille Titans,
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend son hommage au sacré diadême
Du potentat le plus chéri des cieux
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.
Pour son secours cette Numance altière
A vu l'Europe armer l'Asie entière.
Vain appareil d'un impuissant effort!
Leurs légions, victimes de la mort,
D'un sang impur ont arrosé les herbes:
Tout meurt, ou fuit; et leurs restes superbes
Vont annoncer au Bosphore incertain
Sa délivrance et son bonheur prochain.

FIN DES ALLÉGORIES.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

ÉPIGRAMME I.

Le dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux:
L'une à mes yeux fit briller la sagesse;
L'autre, les ris, l'enjouement, et les jeux.
Lors il me dit: Choisis l'une des deux;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix:
Laissez-moi donc toutes deux les élire:
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

II.

Ce traître Amour prit à Vénus sa mère
Certain bijou pour donner à Psyché;
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.

Lors je lui dis : Te voilà mal niché,
Petit larron ; cherche une autre retraite ;
Celle du cœur sera bien plus secréte.
Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger ;
Et pour payer ton amitié discréte,
C'est dans le tien que je me veux loger.

III.

Prêt à descendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron j'entrevoyois la barque,
Quand de Thémire un baiser amoureux
Me rendit l'ame, et vint frauder la Parque.
Lors de son livre Éacus me démarque,
Et le nocher tout seul l'onde passa.
Tout seul? Je faux : mon ame traversa
Le fleuve noir ; mais Thémire, Thémire,
En ce baiser dans mes veines glissa
Part de la sienne, avec quoi je respire.

IV.

Le bon vieillard qui brûla pour Bathylle
Par amour seul étoit ragaillardi :
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile
Pour réchauffer un vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle ;

Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

V.

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, et met tout aux abois?
Seroit-ce feu saint Elme, ou feu Grégeois?
Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse?
Non. Et quoi donc? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.

VI.

Sur ses vieux jours la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastère,
Et de ses biens propres et revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois n'en prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes:

Il vous donna les plaisirs et les ris,
Et m'a laissé les soucis et les larmes.

VII.

Soucis cuisants au partir de Caliste
Jà commençoient à me supplicier,
Quand Cupidon, qui me vit pâle et triste,
Me dit : Ami, pourquoi te soucier?
Lors m'envoya, pour me solacier,
Tout son cortége et celui de sa mère,
Songes plaisants et joyeuse chimère,
Qui, m'enseignant à rapprocher les temps,
Me font jouir, malgré l'absence amère,
Des biens passés, et de ceux que j'attends.

VIII.

Je veux avoir, et je l'aimerai bien,
Maîtresse libre et de façon gentille,
Qui soit joyeuse et de plaisant maintien,
De rien n'ait cure, et sans cesse fretille,
Qui, sans raison, toujours cause et babille,
Et n'ait de livre autre que son miroir :
Car ne trouver pour s'ébattre le soir
Qu'une matrone honnête, prude, et sage,
En vérité ce n'est maîtresse avoir ;
C'est prendre femme, et vivre en son ménage.

IX.

Certain huissier, étant à l'audience,
Crioit toujours : Paix là, messieurs ! paix là !
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce ci ? Qu'est-ce là ?
Maître Perrin. À l'aide, il agonise !
Bessière [1] vient : on le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

X.

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeoient l'opérateur Barri :
Lequel leur dit : Pour vous guérir, madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari.
Puis se tournant vers l'époux amaigri :
Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisque autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc ? Je n'en sais rien, dit-elle,
Mais, par saint Jean, je ne veux point mourir.

(1) Fameux chirurgien.

XI.

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre, et l'air d'une déesse.
Que dirai plus? On vante sa sagesse;
Elle est polie et de doux entretien,
Connoît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.

XII.

Près de sa mort une vieille incrédule
Rendoit un moine interdit et perclus:
Ma chère fille, une simple formule
D'acte de foi, quatre mots, et rien plus.
Je ne saurois. Mon Dieu, dit le reclus,
Inspirez-moi! Çà, voudriez-vous être
Persuadée? Oui; je voudrois connoître,
Toucher au doigt, sentir la vérité.
Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre;
Offrez à Dieu votre incrédulité.

XIII.

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fiévre ardente, et soif plus que cynique.
Or, Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire :
Guérissez-moi ma fiévre seulement ;
Et, pour ma soif, ce sera mon affaire.

XIV.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

XV.

A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits contre moi.

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte:
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours; et, nouvel Érostrate,
À prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

XVI.

Par passe-temps un cardinal oyoit
Lire les vers de Psyché, comédie;
Et les oyant, pleuroit et larmoyoit,
Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.
Quoi! monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché;
Et l'autre jour, au martyre prêché
De saint Laurent, parûtes si paisible!
Ho! ho! dit-il, tudieu! cette Psyché
Est de l'histoire, et l'autre est de la bible.

XVII.

Contre un voleur médisant.

Lorsque je vois ce moderne Sisyphe
Nous aboyer, je trouve qu'il fait bien:
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent, que celui de vaurien.
Il est sauvé s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des sots Phébus l'immatricule;
Et semble dire : Auteurs à qui Catulle
De badiner transmit l'invention,
Par charité rendez-moi ridicule
Pour rétablir ma réputation.

XVIII.

Certain curé, grand enterreur de morts,
Au chœur assis récitoit le service.
Certain frater, grand disséqueur de corps,
Tout vis-à-vis chantoit aussi l'office.
Pour un procès tous deux étant émus,
De maudissons lardoient leurs *oremus*.
Hom! disoit l'un, jamais n'entonnerai-je
Un *requiem* sur cet opérateur?
Dieu paternel, dit l'autre, quand pourrai-je
À mon plaisir disséquer ce pasteur?

XIX.

*Pour madame *** étant à la chasse.*

Quand sur Bayard par bois ou sur montagne
À giboyer vous prenez vos ébats,
Dieux des forêts d'abord sont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis Sylvains, ne vous y fiez pas;
Car ses regards font souvent pires niches
Que feu ni fer; et cœurs en tel pourchas
Risquent du moins autant que cerfs et biches.

XX.

*Pour la même, étant à la représentation de l'opéra d'*ALCIDE.

Non, ce n'est point la robe de Nessus
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène;
Ce fut le feu de cent baisers reçus
Qui dans son sang couloit de veine en veine.
Il en mourut; et la nature humaine
En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.
Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
Mériteroient d'être dieux comme lui!

XXI.

Sur la même qui s'occupoit à filer.

Ce ne sont plus les trois sœurs de la fable
Qui de nos jours font tourner le fuseau:
Une déesse aux mortels plus affable
Leur a ravi le fatal écheveau.
Mais notre sort n'en sera pas plus beau
D'être filé par ses mains fortunées:
L'Amour, hélas! armé de leur ciseau,
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

XXII.

Céphale un soir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore au retour de la chasse:
Il vous rencontre; et de son souvenir,
En vous voyant, le rendez-vous s'efface.
Qui n'eût pas fait même chose en sa place?
J'eusse failli comme lui sur ce point.
Mais le pauvret, mal tient qui trop embrasse,
Perdit l'Aurore, et ne vous gagna point.

XXIII.

Entre Racine et l'aîné des Corneilles
Les Chrysogons se font modérateurs:

L'un, à leur gré, passe les sept merveilles;
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs,
Ou pour trouver de pareils adversaires.

XXIV.

Un maquignon de la ville du Mans
Chez son évêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux bas-normands,
Que l'homme saint louoit outre mesure.
Vois-tu ces crins? Vois-tu cette encolure?
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.
Turcs, Monseigneur? À d'autres. Je vous jure
Qu'ils sont chrétiens ainsi que vous et moi.

XXV.

Un magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria: Place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
Non, mon ami; je le tiens dans ma main.

XXVI.

Ne vous fiez, bachelettes rusées,
À ce galant qui vous vient épier,
Et que j'ai vu dans nos champs élysées ([1])
Se promener grave comme un chapier.
Car, bien qu'il ait poil noir, teint de pourpier,
Échine large, et poitrine velue,
Si sais-je bien qu'Amour en son clapier
Onc n'eut lapin de si mince value.

XXVII.

Le teint jauni comme feuilles d'automne,
Et n'invoquant autre dieu qu'Atropos,
Amour s'en vint qui me la baillant bonne:
Tais-toi; dit-il, tu trouveras repos.
Je me suis tu, croyant sur ce propos
De ses mignons aller grossir la liste.
Mais c'est pitié : loin que ce dieu m'assiste,
En me taisant mon mal devient plus fort.
J'entends, Amour : vous êtes bon sophiste,
J'aurai repos, oui, quand je serai mort.

([1]) Promenade de Paris.

XXVIII.

Sur une ode composée par un misérable poëte satirique à la louange de M. de Catinat.

O Catinat, quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi!
Mieux te vaudroit perdre ta renommée
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que contre toi
Le même auteur écrive une satire.

XXIX.

Sur le dialogue de Platon intitulé LE BANQUET.

Lorsqu'à Pluton le messager Mercure
Eut apporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le maître d'Épicure,
Et lui dit: Tiens, lis-moi ce rogaton.
Lors Démocrite, abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croyant d'un sophiste.
Qui fut penaud? ce fut le bon Pluton;
Car son rieur devint panégyriste.

XXX.

De haut savoir Phébus ne m'a doté,
Mais des neuf Sœurs je sais toucher la lyre;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint long-temps sous son empire:
J'ai retrouvé repos et liberté;
Mais ce bien-là, certes je le puis dire,
Si c'en est un, je l'ai bien acheté.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE SECOND.

ÉPIGRAMME I.

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourments divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bizarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

II.

Deux grands Amours, fripons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris:
Un tiers survint, qui leur a dit: De grace,
Recevez-moi, le reste est déja pris:
Tant pis pour toi, dirent ces mal-appris,

Qui tout-à-l'heure en deux ou trois bourrades
Le firent choir sur un sein de cristal.
Lors il leur dit : Grand merci, camarades :
Vous êtes bien ; moi, je ne suis pas mal.

III.

Entrez, Amours, votre reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits :
Déja l'enfant qui près d'elle sommeille
De sa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près ;
Car ce fripon, caché dans sa coiffure,
De temps en temps décoche certains traits
Dont le trépas guérit seul la blessure.

IV.

De ce bonnet, façonné de ma main,
Je te fais don, me dit un jour ma belle ;
Sache qu'il n'est roi ni prince romain
Qui n'enviât faveur si solennelle.
Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coiffez : le grand diable s'y met.
Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

V.

Qui, vous aimant, ô fantasque beauté,
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté
Mieux que par soins ni gracieux colloque:
Car je connois votre cœur équivoque;
Respect le cabre, amour ne l'adoucit:
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque;
Plus on l'échauffe, et plus se rendurcit.

VI.

Ce pauvre époux me fait grande pitié.
Incessamment son diable le promène:
Au moindre mot que nous dit sa moitié,
Il se tourmente, il sue, il se démène.
Fait-elle un pas, le voilà hors d'haleine;
Il cherche, il rôde, il court deçà, delà.
Hé! mon ami, ne prends point tant de peine;
Tu serois bien dupé sans tout cela.

VII.

Pour une dame nouvellement mariée.

Seigneur Hymen, comment l'entendez-vous?
Disoit l'aîné des enfants de Cythère.

De cet objet qui semble fait pour nous,
Pensez-vous seul être dépositaire?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous soyez peu zélé.
Hé! mon ami, reprit l'enfant ailé,
Conserve-nous ainsi que ta prunelle:
Quand une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.

VIII.

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discréte, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
Que, si le ciel m'en donnoit trois de même,
J'en rendrois deux au grand diable d'enfer
Pour l'engager à prendre la troisième.

IX.

Certain marquis, fameux par le grand bruit
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint par-tout que des voleurs de nuit
En son logis sont entrés sur la brune:
Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune;
Mais ce que plus je regrette, entre nous,

C'est un recueil d'amoureux billets-doux
De cent beautés dont mon cœur fit capture.
Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous;
Car ces coquins connoîtront l'écriture.

X.

Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé
Lisoit tout haut ces odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais! qu'est-ce ci? dit tout-à-l'heure Horace
En s'adressant au maître du Parnasse;
Ces odes-là frisent bien le Perrault.
Lors Apollon bâillant à bouche close:
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devoit faire en prose.

XI.

Le traducteur qui rima l'Iliade
De douze chants prétendit l'abréger:
Mais par son style, aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'alonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine:
Hé! finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point.

Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Rendons-les courts en ne les lisant point.

XII.

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime
Qui dans Homère enchante les lecteurs:
Mais Arouet veut encor de la rime
Désabuser le peuple des auteurs.
Ces deux rivaux, érigés en docteurs,
De poésie ont fait un nouveau code;
Et, bannissant toute régle incommode,
Vont produisant ouvrages à foison,
Où nous voyons que, pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

XIII.

Léger de queue, et de ruses chargé,
Maître renard se proposoit pour régle:
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien; vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Peau-d'âne, ou Barbe-bleue.
Maître Houdart, peut-être on vous croiroit;
Mais, par malheur, vous n'avez point de queue.

XIV.

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout: chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité caillettes ont raison;
C'est le pédant le plus joli du monde.

XV.

Par trop bien boire un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit déferré.
Un docteur vient: Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. Je patienterai.
Çà, vous boirez... Eh bien! soit; je boirai.
Quatre grands mois... Plutôt douze, mon maître.
Cette tisane. À moi? reprit le prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut; mais sauvons la maison.

XVI.

A un critique moderne.

Après avoir bien sué pour entendre
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre aristarque;
Mais apprenez, et retenez-le bien,
Que qui sait mal (vous en êtes la marque)
Est ignorant plus que qui ne sait rien.

XVII.

À son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisoit reconnoître;
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha! le voilà! c'est lui! dit un vieux reître;
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

XVIII.

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne;
Lequel lui dit: Portez votre grief
Chez quelque sage et discréte personne:
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

XIX.

Trois choses sont que j'admire à part moi;
La probité d'un homme de finance,
La piété d'un confesseur du roi,
Un riche abbé pratiquant l'abstinence.
Pourtant, malgré toute leur dissonance,
Je puis encor ces trois points concevoir:
Mais pour le quart, je m'y perds plus j'y pense.
Et quel est-il? L'orgueil d'un manteau noir.

XX.

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle:
Mais Jupiter de ce tout si parfait

Fit deux moitiés, et rompit le modéle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah! la voilà! c'est elle!
Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point.

XXI.

Avec les gens de la cour de Minerve
Desirez-vous d'entretenir la paix?
Louez les bons, pourtant avec réserve;
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

XXII.

Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérorez toujours, et toujours bien,
Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrois être aussi savant que vous.

XXIII.

*A monsieur ***.*

Ami, crois-moi, cache bien à la cour
Les grands talents qu'avec toi l'on vit naître:
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.
Et favori? Qu'est-ce là? C'est un être
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

XXIV.

Tout plein de soi, de tout le reste vide,
Le petit homme étale son savoir,
Jase de tout, glose, interrompt, décide,
Et sans esprit veut toujours en avoir:
Car son babil, qu'on ne peut concevoir,
Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,
Ou froids dictons, que pourtant il admire.
Et de là vient que l'archigodenot,
Depuis trente ans que seul il se fait rire,
N'a jamais su faire rire qu'un sot.

XXV.

Doctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs, et de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps, qui tout gouverne;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage!
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

XXVI.

Griphon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon, peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages:
Car sans Griphon et ses ouvrages
Qui jamais eût vanté Siphon?
Et sans Siphon et ses suffrages
Qui jamais eût prôné Griphon?

XXVII.

Aux journalistes de Trévoux.

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très bien:
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

XXVIII.

Aux mêmes.

Grands reviseurs, courage, escrimez-vous;
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le désordre.
Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux:
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.

XXIX.

*Sur les tragédies du sieur ***.*

Cachez-vous, Lycophrons antiques et modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes
Pour servir de modéle au style boursouflé.
Retirez-vous, Ronsard, Baïf, Garnier, La Serre;
Et respectez les vers d'un rimeur plus enflé
Que Rampale, Brébeuf, Boyer, ni Longepierre.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE TROISIÈME.

ÉPIGRAMME I.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.

II.

A M. le duc de Bourgogne.

Mars et l'Amour, au jour de votre fête,
De même ardeur pour vous se sont épris:
L'un de lauriers ornera votre tête,
L'autre y joindra ses myrtes favoris.

Jeune héros, l'un et l'autre ont leur prix:
Mars fut toujours ami de Cythérée.
Vous trouverez les myrtes plus fleuris,
Et les lauriers de plus longue durée.

III.

A madame d'Ussé: les deux dons.

Les dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature:
L'un avoit nom, Ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la Bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure:
De celle-ci largesse elle fera;
De l'autre non, car jamais créature
De son vivant ne la possédera.

IV.

Les souhaits.

Être l'Amour quelquefois je desire:
Non pour régner sur la terre et les cieux;
Car je ne veux régner que sur Thémire;
Seule elle vaut les mortels et les dieux:
Non pour avoir le bandeau sur les yeux;
Car de tout point Thémire m'est fidèle:
Non pour jouir d'une gloire immortelle;
Car à ses jours survivre je ne veux:

Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'amour et les traits et les feux.

V.

A M. Rouillé.

Myrtes d'Amour, pampres du dieu de l'Inde,
Ne sont moissons dont je sois fort chargé;
En qualité de citoyen du Pinde,
Le laurier seul est le seul bien que j'ai.
Bien qu'en soyez noblement partagé,
Ne dédaignez pourtant notre guirlande;
Car ce laurier dont je vous fais offrande
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
Ce don commun devient de contrebande;
Mais est-il rare? il vaut encor son prix.

VI.

A M. d'Ussé.

Maître Vincent, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser;
Maître Clément, ce grand faiseur de mètres,
Si doucement n'eût su poétiser:
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte fontaine,
Et connoîtra que, pour bons vers puiser,
Vin champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

VII.

Contre Montfort.

Dans une troupe avec choix ramassée
On produisit certains vers languissants:
Chacun les lut, on en dit sa pensée;
Mais sur l'auteur on étoit en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage:
Et l'embarras fut terminé d'abord;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

VIII.

Contre un marguillier.

J'avois frondé le culte et les mystères
Dont à la Chine on s'est embarrassé,
Et Brisacier dans ses lettres austères
Me paroissoit justement courroucé.
Mais quand je vois sire Alain encensé,
Je suis forcé d'abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l'hommage insensé
Que les Chinois rendent à leurs idoles.

IX.

Contre Longepierre.

Longepierre le translateur,
De l'antiquité zélateur,
Imite les premiers fidèles,
Qui combattoient jusqu'au trépas
Pour des vérités immortelles
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.

X.

Contre le même.

À voir Perrault et Longepierre
Chacun de son parti vouloir régler le pas,
Ne diroit-on pas d'une guerre
Dont le sort est remis aux soins de deux goujats?

XI.

Sur l'aventure de l'évêque de Nîmes, qui s'étoit sauvé par la fenêtre pour échapper à ses créanciers.

Pour éviter des Juifs la fureur et la rage,
Paul, dans la ville de Damas,
Descend de la fenêtre en bas:
La Parisière, en homme sage,
Pour éviter ses créanciers,

En fit autant ces jours derniers.
Dans un siècle tel que le nôtre
On doit être surpris, je crois,
Qu'un de nos prélats une fois
Ait su prendre sur lui d'imiter un apôtre.

XII.

Pour disculper ses œuvres insipides
Danchet accuse et le froid et le chaud:
Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*,
Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela : Taisez-vous, grand nigaud;
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.

XIII.

Un gros garçon qui crève de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
De m'attaquer a la témérité
En médisant de ma gentille muse;
De ce pourtant ne me chaut, et l'excuse;
Car demandant à gens de grand renom
S'il peut mon los m'ôter par telle ruse,
Ils m'ont tous dit assurément que non.

XIV.

Paul, de qui la vraie épithéte
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.

XV.

A Pradon, qui avoit fait une satire pleine d'invectives contre M. Despréaux.

Au nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux
Qui contre Despréaux exhale tant d'injures?
Il m'a berné, me direz-vous;
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé! croyez-moi, restez en paix:
En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion [1] sera toujours mauvais.

[1] Tragédie de Pradon.

XVI.

Conte du Pogge.

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
Pour connoître un peu par usage
Le monde avec ses habitants.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.

XVII.

En son lit une damoiselle
Attendoit l'instant de sa mort.
Un capucin, brûlant de zéle,
Lui dépêchoit son passeport;
Puis il lui dit pour réconfort:
Consolez-vous, ame fidéle;
La Vierge est là qui vous appelle
Dans la sainte Jérusalem:
Dites trois fois, pour l'amour d'elle,
Domine, salvum fac regem.

XVIII.

Tu dis qu'il faut brûler mon livre;
Hélas! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre.
Les tiens auront un meilleur sort;
Ils mourront de leur belle mort.

XIX.

Sur les fables de LA MOTTE.

Dans les fables de La Fontaine
Tout est naïf, simple, et sans fard;
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art;
En un mot, dans ce froid ouvrage
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans La Motte-Houdart, au contraire,
Quadrupéde, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

XX.

Sur le même sujet.

Quand le graveur Gilot et le poëte Houdart
Pour illustrer la fable auront mis tout leur art,
C'est une vérité très sûre
Que le poëte Houdart et le graveur Gilot,
En fait de vers et de gravure,
Nous feront regretter La Fontaine et Calot.

XXI.

Deux gens de bien, tels que Vire ([1]) en produit,
S'entreplaidoient sur la fausse cédule
Faite par l'un, dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or, de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:
Signes-tu mieux? vois, disoit le porteur:
T'inscrire en faux seroit vaine défense.
M'inscrire en faux? reprit le débiteur,
Tant ne suis sot: tiens, voilà ta quittance.

([1]) Ville de Normandie.

XXII.

Quand vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif et coquet;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.

XXIII.

Ci gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

XXIV.

Ci-dessous gît monsieur l'abbé Courtois,
Qui mainte dame en son temps coqueta,
Et par la ville envoya maintefois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean, son valet, qui très bien l'assista,
Souvent par jour en porta plus de dix;
Mais de réponse onc il n'en rapporta.
Or prions Dieu qu'il leur doint paradis.

XXV.

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé!

XXVI.

A M. le comte d'OEttinguer.

De tes lectures assidues,
Ami, crois-moi, pour quelques jours
Tâche d'interrompre le cours;
Car, pour peu que tu continues,
Je crains, à te parler sans fard,
Que la mort sévère et chagrine,
Jugeant peut-être à tout hasard
De ton âge par ta doctrine,
Ne te prenne pour un vieillard.

XXVII.

*A monsieur T**.*

Ami T**, sais-tu pourquoi
On te fuit comme la chouette?

Non. Que peut-on reprendre en moi?
Rien, sinon d'être un peu trop poete.
Car quelle rage, en bonne foi!
Toujours réciter, toujours lire!
Point de paix dedans ni dehors;
Tu me talonnes quand je sors,
Tu m'attends quand je me retire,
Tu me poursuis jusques aux bains.
Je lis, tu m'étourdis l'oreille;
J'écris, tu m'arrêtes la main;
Je dors, ton fausset me réveille;
À l'église je veux prier,
Ton démon me fait renier,
Bref sur moi par-tout il s'acharne;
Et si je t'enferme au grenier,
Tu récites par la lucarne.
Trop déplorable infirmité!
En veux-tu voir l'énormité?
Bon homme, ingénu, serviable,
Tu te fais haïr comme un diable,
Avecque toute ta bonté.

XXVIII.

Toi qui places impudemment
Le froid Pic au haut du Parnasse,
Puisses-tu, pour ton châtiment,
Admirer les airs de Colasse!

XXIX.

Chrysologue toujours opine;
C'est le vrai Grec de Juvénal:
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point? Docte critique,
Grand poëte, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout? Il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique.
Chrysologue est tout, et n'est rien.

XXX.

Justification de la précédente épigramme, à un important de cour qui s'en faisoit l'application.

Bien que votre ton suffisant
Prête un beau champ à la satire,
Ne vous alarmez pas, beau sire;
Ce n'est point vous, quant à présent,

Que ma muse a voulu décrire.
Et qui donc? Je vais vous le dire:
C'est un prêtre mal décidé,
Moitié robe, moitié soutane;
Moitié dévot, moitié profane,
Savant jusqu'à l'A B C D,
Et galant jusqu'à la tisane.
Le reconnoissez-vous? Selon.
C'est celui qui, sous Apollon,
Prend soin des haras du Parnasse,
Et qui fait provigner la race
Des bidets du sacré vallon.
Le reconnoissez-vous mieux? Non.
Ouais! Pourtant sans que je le nomme,
Il faut que vous le deviniez:
C'est l'aîné des abbés noyés.
Oh! oh! j'y suis. Ce trait peint l'homme
Depuis la tête jusqu'aux pieds.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

POÉSIES DIVERSES.

IDYLLE.

Échappé du tumulte et du bruit de la ville,
Muse, je te retrouve en ce champêtre asile,
Où, dans la liberté que tu m'y fais choisir,
Tu viens me demander compte de mon loisir.
Il est vrai qu'avec toi, dans ces plaines fleuries,
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries;
Mais pardonne aujourd'hui si des charmes plus doux
T'enlèvent un tribut dont ces bords sont jaloux.
J'y vois de toutes parts, prodigue en ses largesses,
Cybèle à pleines mains répandre ses richesses;
De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parés;
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés.
Cérès suit son exemple, et de ses dons propices
Sous la même couleur déguise les prémices.
Et Bacchus, cultivant ses thyrses reverdis,
N'ose encore à nos yeux étaler ses rubis.
L'émail riche et brillant que nos champs font éclore
N'est encor réservé qu'au triomphe de Flore,
Soit par reconnoissance et pour prix des présents
Dont sa main de Cybèle orna les jeunes ans,
Ou soit que le Zéphyr, par quelque heureuse adresse,
Ait obtenu ce don de la bonne Déesse:

Car ce dieu caressant plaît par ses privautés,
Et se donne souvent d'heureuses libertés.
On lui pardonne tout, caprices, inconstance.
Aujourd'hui même encor, si j'en crois l'apparence,
Deux jeunes déités, objets de ses soupirs,
Partagent à-la-fois ses soins et ses plaisirs;
Et, pour cacher le fruit d'un amour qu'on soupçonne,
Sous les habits de Flore il déguise Pomone.
C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts.
Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs:
De la sœur de Progné la voix flatteuse et tendre
Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.
Heureux si bien souvent ses accords enchanteurs
Ne réveilloient l'amour assoupi dans les cœurs!
À sa voix les amants renouvellent leurs plaintes,
Ils sentent ranimer leurs desirs et leurs craintes.
L'un, outré du mépris qu'on fait de ses amours,
Appelle vainement la mort à son secours;
L'autre, témoin des feux d'une infidèle amante,
Exhale en vains serments sa colère impuissante.
Qui pourroit épuiser les songes déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont troublés,
Quand le sang, allumé d'un feu qui l'empoisonne,
Au retour du printemps dans leurs veines bouillonne?
Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs
Se sentoient excités par les mêmes chaleurs;
Mais de trente printemps la sagesse escortée
De jour en jour s'oppose à leur fougue indomptée:

Pour ceux de qui l'été fait mûrir la raison,
Le printemps et l'hiver sont la même saison.

IDYLLE

Pour les demoiselles de Saint-Cyr.

Fuyez loin de ces lieux, profanes voluptés.
Malheureux à jamais ceux que vous soumettez
À votre funeste puissance!
Ne nous étalez point vos charmes dangereux.
Ce séjour est l'asile heureux
Du repos et de l'innocence.

Ici les frivoles desirs
Ne mêlent point à nos plaisirs
L'impatience et la tristesse.
Nous ne redoutons point l'ennui,
Et chaque jour voit avec lui
Ressusciter notre alégresse.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux?

Quelle divinité nous rassemble auprès d'elle?

J'en reconnois les rayons glorieux.

Tout est ici guidé par cet astre fidèle.

C'est la vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.

D'un seul de ses regards elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.

Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.

Peut-on lui refuser une amour éternelle?

Chantons : c'est la vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.

L'astre du jour, sortant de l'onde,
Répand également sa lumière féconde
Sur les palais des rois et les toits des bergers.
Telle, du sein brillant d'une cour qu'elle éclaire,
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Éclairer nos humbles vergers.
Elle soutient notre jeunesse :
Dans les routes de la sagesse
Nos pas sont par elle affermis.
Des vices enchanteurs elle confond l'adresse ;
Et son exemple instruit notre foiblesse
À triompher de leurs traits ennemis.

Sans elle quelle main eût conduit notre enfance?
Nous serions des troupeaux sans guide et sans défense
Au milieu des loups furieux.

Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.

Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux,
L'orgueil, ou l'aveugle licence,
De notre pureté seroient victorieux.

O vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.

Fasse le juste ciel qu'avec des traits de flamme
Dans tous les cœurs votre nom soit écrit!

Puissent tous les mortels vous chérir dans leur ame
Autant que le ciel vous chérit!

Qu'à jamais le souverain Être
Vous fasse un destin glorieux!
Et puisse le soleil à nos yeux disparoître
Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux!

Nous bénissons votre présence.

Nous chérissons votre assistance.

Sans vous nos plus beaux jours seroient de tristes nuits.

Vous changez en plaisirs nos plus mortels ennuis.
Ô vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.

PALÉMON, DAPHNIS.

ÉGLOGUE.

PALÉMON.

Quels lieux t'ont retenu caché depuis deux jours,
Daphnis? Nous avons cru te perdre pour toujours.
Chacun fuit, disions-nous, ces champêtres asiles;
Nos hameaux sont déserts et nos champs inutiles.

DAPHNIS.

O mon cher Palémon, ne t'en étonne pas;
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La ville a tout séduit, et sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vue à la fin cette grande cité:
Quel éclat! mais, hélas! quelle captivité!

Cependant nous courons, fuyant la solitude,
Dans ces murs chaque jour briguer la servitude.
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
Devant ses habitants nous ployons les genoux.
J'ai vu même près d'eux nos bergers, nos bergères,
Affecter, je l'ai vu, leurs modes étrangères,
Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.
Qui l'eût cru? de nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles coteaux où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillants où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin, te le dirai-je? ô mon cher Palémon,
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

PALÉMON.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre?
S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être?
Le lion n'est point fait pour tracer les sillons,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon superbe, oubliant son plumage,
De la simple fauvette affecter le ramage,
L'amarante emprunter la couleur du gazon,

Et le loup des brebis revêtir la toison?

DAPHNIS.

Oh! si jamais le ciel, à nos vœux plus facile,
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile
Qui, le premier, chantant les bois et les vergers,
Au combat de la flûte instruisit les bergers;
Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone!
Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux,
Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux,
Soit que de Thestylis l'amoureuse folie
Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie,
Quel dieu sur leurs doux sons formera notre voix?
Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silènes tardifs, les humides Naïades,
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons?

PALÉMON.

Que faire, cher Daphnis? Nos regrets ni nos plaintes
Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
Mais toi, disciple heureux de ces maîtres vantés,
J'ai vu que de tes sons nous étions enchantés,
Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage
Exprimoit les accents dont ils traçoient l'image:
Les Muses t'avouoient, et de leurs favoris
Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

DAPHNIS.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même.
Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
Quant à moi, qui me borne à de moindres succès,
Quelque gloire pourtant a suivi mes essais;
Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

PALÉMON.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.
Ce n'est qu'une chanson simple et presque sans art,
Mais les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe
Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

DAPHNIS.

Je m'en souviens; elle est aisée à retenir:
« L'ardente canicule a tari nos fontaines;
« L'aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines;
« On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins;
« Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.
« Qui rend ainsi la terre aride et languissante?
« Faut-il le demander? Céliméne est absente.

PALÉMON.

Et ceux que tu chantois, je m'en suis souvenu,
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu:
« J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages;
« Cependant il languit parmi les pâturages.
« J'ai trop bravé l'Amour; l'Amour, pour se venger,

« Fait périr à-la-fois et moutons et berger. »

DAPHNIS.

La suite vaut bien mieux, et ne fut pas perdue;
Notre importun s'enfuit dès qu'il l'eut entendue:
« L'Amour est dangereux; mais ce n'est point l'Amour
« Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour:
« C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'alarme,
« Qui sans doute sur nous a jeté quelque charme. »

PALÉMON.

Tu m'en fais souvenir. O qu'il fut étonné!
Je crois que de long-temps il ne t'a pardonné.
Mais si j'osois encor te faire une prière!
Te souvient-il du jour que dans cette bruyère
Tu chantois, en goûtant la fraîcheur du matin,
Ces beaux vers imités du grand pasteur latin:
« Revenez, revenez, aimable Galatée... »
Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
Dieux! comme en l'écoutant tout mon cœur fut frappé
J'ai retenu le chant, les vers m'ont échappé.

DAPHNIS.

Voyons. Depuis ce temps je ne l'ai point chantée.
« Revenez, revenez, aimable Galatée:
« Déja d'un vert naissant nos arbres sont parés;
« Les fleurs de leur émail enrichissent nos prés.
« Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages?
« Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages?
« Ah! ne méprisez point leurs champêtres attraits:
« Revenez: les dieux même ont aimé les forêts.

« Le timide belier se plaît dans les campagnes,
« Le chevreuil dans les bois, l'ourse dans les montagnes.
« Pour moi (de notre instinct nous suivons tous les lois),
« Je me plais seulement aux lieux où je vous vois. »

PALÉMON.

Est-ce tout? Je me trompe, ou tu m'en fis entendre
D'autres, que même alors tu promis de m'apprendre.

DAPHNIS.

Il est vrai; mais, berger, chaque chose a son cours.
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrières trompettes
Font taire les hautbois et les humbles musettes:
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant
Voudroit à nos chansons accorder un instant?
Les accents les plus doux des cygnes du Méandre
À peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finissons: aussi bien le soleil s'obscurcit,
Du côté du midi le nuage grossit,
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines
Le vent semble agiter les ombres incertaines.
Adieu: les moissonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déja ramené son troupeau.

ÉLISE,

ÉGLOGUE HÉROÏQUE,

POUR L'IMPÉRATRICE,

A son retour des bains de Carlsbad en Bohême.

Faites tréve, bergers, au chant de vos musettes:
Pour les tons élevés elles ne sont point faites.
Si vos seuls chalumeaux doivent régner ici,
Remettez-les aux dieux; ils l'ordonnent ainsi.
Et pourquoi refuser aux déités champêtres
Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres?
Les plaines, les coteaux, les forêts, les vergers,
Sont les séjours des dieux ainsi que des bergers.
Commençons. Si nos bois chantent une immortelle,
Rendons au moins nos bois et nos chants dignes d'elle.
Par l'ordre d'Égérie en mortel transformé,
Fidéle sans espoir, content sans être aimé,
Quand sous les traits d'Élise une nouvelle Astrée
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée,
Pan, le dieu des forêts, (que ne peut point l'Amour!)
Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa cour.
Il revint: mais à peine ébranlés dans la nue
Les chênes d'Hircinie annoncent sa venue,

Que la nymphe, brûlant d'un desir curieux:
Hé bien! l'auguste Élise approche de ces lieux:
Dieu des bois, dites-nous, dites, que doit-on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire?
Parlez: l'onde se tait, les airs sont en repos.
Elle dit; et le dieu lui répond en ces mots:
O Nymphe, qu'à jamais, pour augmenter ma flamme,
L'Amour soit dans vos yeux, la vertu dans votre ame!
La déesse aux cent voix ne nous a point flattés:
Tout ce que nous savons de nos félicités
Quand nos premiers sujets, sans travail, sans culture,
Recevoient tout des mains de la seule Nature;
Tout ce qu'ont vu nos yeux quand Cybèle et Cérès
Faisoient, jeunes encore, admirer leurs attraits,
N'approche point, non, non, n'en soyez point surprise,
Ni de notre bonheur, ni des charmes d'Élise.
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats,
Sa vue a de nos champs écarté les frimas:
Les forêts ont repris une beauté nouvelle;
Les cieux sont plus sereins, et la terre plus belle:
Ce que les clairs ruisseaux sont aux humides prés,
La céleste rosée aux jardins altérés,
Les vignes aux coteaux, les arbres aux montagnes,
Les fruits mûrs aux vergers, les épis aux campagnes,
De cet astre vivant les regards bien aimés
Le sont, n'en doutez point, à ses peuples charmés.
Leur bonheur semble naître et fleurir sur ses traces;
Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.

Noble affabilité, charme toujours vainqueur,
Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur.
La fière majesté vainement en murmure:
Pour captiver les cœurs il faut qu'on les rassure.
Et quelle ame n'est point saisie à son aspect
D'étonnement, d'amour, de joie, et de respect!
Soit que du haut du trône où cent peuples l'adorent
Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent,
Soit qu'à travers les bois et les âpres buissons
Elle fasse la guerre aux tyrans des moissons;
J'ai vu, l'œil du dieu Pan n'est point un œil profane,
Les nymphes de Palès, les nymphes de Diane,
Et la troupe de Flore, et celle des Zéphyrs,
De nos humbles pasteurs partager les plaisirs,
Et former avec eux un précieux mélange
De chansons d'alégresse et de cris de louange.
J'ai vu la nymphe Écho porter ces doux concerts
Sur les monts chevelus, sur les rochers déserts.
Non, cette majesté n'est point d'une mortelle:
Nous la reconnoissons, c'est Diane, c'est elle;
Voilà ses yeux, ses traits, sa modeste fierté;
Dans son air, dans son port, tout est divinité.
Ah! vivez! ah! régnez, déité secourable!
Jetez sur votre peuple un regard favorable;
Recevez nos tributs, exaucez nos souhaits;
Faites régner sur nous l'abondance et la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs, le poisson dans les ondes,

Votre nom, vos bienfaits, source de nos ardeurs,
Vivront, toujours chéris, dans le fond de nos cœurs.
Voilà quel est de tous le sincère langage.
Je vous en dis beaucoup; j'en ai vu davantage.
Ainsi parla le dieu des pasteurs et des bois.
La nymphe à ce discours joignit ainsi sa voix:
Votre récit charmant est pour moi, dieu champêtre,
Ce qu'est au voyageur l'aurore qu'il voit naître,
Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentés
Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.
Élise est dans mon cœur dès sa plus tendre enfance;
J'étois moi-même aux cieux le jour de sa naissance,
Quand les dieux immortels, au milieu des festins,
Par la joie assemblés, réglèrent ses destins.
De l'Olympe éternel les barrières s'ouvrirent,
Des nuages errants les voiles s'éclaircirent;
Et Jupiter, assis sur le trône des airs,
Ce dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte,
Leur imposa silence, et parla de la sorte:
  Écoutez, dieux du ciel. Les temps sont accomplis:
Élise vient de naître, et nos vœux sont remplis.
Voici le jour heureux marqué des destinées
Pour un ordre nouveau de siècles et d'années,
Où Thémis et Vesta, relevant leurs autels,
Doivent ressusciter le bonheur des mortels.
Chez eux vont expirer la discorde et la guerre.
Un printemps éternel régnera sur la terre;

Les arbres émaillés des plus riches couleurs
Porteront en tout temps et des fruits et des fleurs;
Les blés naîtront au sein des stériles arènes,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Ces temps, sous Jupiter non encore éprouvés,
Aux heureux jours d'Élise ont été réservés.
Faites donc à sa gloire éclater votre zèle.
Elle est digne de vous; montrez-vous dignes d'elle.
Il dit; et tous les dieux, l'un de l'autre jaloux,
Lui firent à l'envi leurs présents les plus doux.
Cybèle lui donna cette bonté féconde
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur,
Versa dans son esprit l'équitable candeur,
La prudence discrète, éclairée, et sincère,
Et le discernement aux rois si nécessaire.
La mère des Amours, des Graces, et des Ris,
À ces divins présents donna le dernier prix,
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible,
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.
Que vous dirai-je enfin? chaque divinité
Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.
Junon seule restoit. Quoi! pour cette princesse,
Dit-elle, tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse;
Les dons pleuvent sur elle: et, parmi tant de biens
Je n'ai pu faire, ô ciel! compter encor les miens!
Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre,
Moi, la reine des dieux, du ciel, et de la terre!

Ah! périsse ma gloire, ou faisons voir à tous
Que ces dieux si puissants ne sont rien près de nous.
Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses.
Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses;
Je veux que son pouvoir dans les terrestres lieux
Soit égal au pouvoir de Junon dans les cieux.
C'est par moi que l'Hymen, dès ses jeunes années,
Unira ses destins aux grandes destinées
D'un Alcide nouveau; dont le bras fortuné
De monstres purgera l'univers étonné.
Il verra les deux mers flotter sous son empire;
Et, malgré cent rivaux que la Discorde inspire,
Pacifique vainqueur, il étendra ses lois
Sur cent peuples fameux soumis par ses exploits.
Ainsi parla Junon; et ses divins présages
Furent dès-lors écrits dans le livre des âges.

C'est ainsi qu'Égérie, encourageant sa voix,
S'entretenoit d'Élise avec le dieu des bois.
Les oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages;
Le zéphyr oublia d'agiter les feuillages;
Et les troupeaux, épris de leurs concerts touchants,
Négligeant la pâture, écoutèrent leurs chants.

ÉPITHALAME.

De votre fête, Hymen, voici le jour,
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter, pour complaire à Cybéle,
Eut pris congé du joyeux célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa sœur Junon, par maximes d'état,
Noces jamais ne firent tel éclat;
Jamais Hymen ne se fit tant de fête:
Mais, au milieu du céleste apparat,
Vénus, dit-on, crioit à pleine tête:

De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Vénus parloit en déesse sensée.
Hymen agit en dieu très imprudent:
L'enfant ailé sortit de sa pensée,
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de là vint que, de colère ardent,
Le petit dieu toujours lui fit la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excédant
En cent façons, et chassant sur sa terre.

De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Malheur, dit-on, est bon à quelque chose.
Le blond Hymen maudissoit son destin:
Et même Amour, qui jamais ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin.
Le pauvre dieu pleura, fit le lutin.
Amour est tendre et n'a point de rancune:
Tiens, lui dit-il, ne sois plus si mutin;
Voilà mon arc; va-t'en chercher fortune.

De votre fête, Hymen, voici le jour;
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Hymen d'abord se met en sentinelle,
Ajuste l'arc, et bientôt aperçoit
Venir à lui jeune et gente pucelle,
Et bachelier propre à galant exploit.
Hymen tira, mais si juste et si droit,
Que Cupidon même ne s'en put taire.
Ho! ho! dit-il, le compère est adroit;
C'est bien visé; je n'eusse pu mieux faire.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Or voilà donc par les mains d'Hyménée

D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessés.
J'ai vu ce dieu de fleurs la tête ornée,
Les brodequins de perles rehaussés,
Le front modeste et les regards baissés;
En robe blanche il marchoit à la fête;
Et conduisant ces amants empressés,
Il étendoit son voile sur leur tête.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Que faisoient lors les enfants de Cythère?
Ils soulageoient Hymen en ses emplois:
L'un de flambeaux éclairoit le mystère,
L'autre du dieu dictoit les chastes lois:
Ceux-ci faisoient résonner le hautbois,
Ceux-là dansoient pavane façonnée;
Et tous chantoient en chœur, à haute voix:
Hymen, Amour! Amour, ô Hyménée!

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Enfin finale, après maintes orgies,
Au benoît lit le couple fut conduit.
Le bon Hymen, éteignant les bougies,
Leur dit: Enfants, bon soir, et bonne nuit!
Lors Cupidon s'empara du réduit.

Puis maints Amours de rire et de s'ébattre
Se rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Amour, Hymen, vous voilà bien remis;
Mais, s'il se peut, soyez long-temps amis.

Par tel moyen, entre ces dieux illustres
L'accord fut fait et le traité conclu.
Jeunes époux, faites que de vingt lustres
Traité si doux point ne soit résolu;
Et puissiez-vous, devant l'an révolu,
Tant opérer, que d'une aimable mère
Naisse un beau jour quelque petit joufflu
Digne des vœux de l'aïeul et du père!

SONNET.

A un bel esprit, grand parleur.

Monsieur l'auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore:
Mais les ennuyeux tels que vous,

Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espéce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe encor, ce n'est pas merveilles;
Le don d'ennuyer est son lot:

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
J'aimerois cent fois mieux un sot.

SONNET.

Laissons la raison et la rime
Aux mécaniques écrivains.
Faisons-nous un nouveau sublime
Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime
Quelques esprits légers et vains
Dont la voix et l'exemple anime
Les sots à nous battre des mains.

Par là croissant en renommée,
Chez la postérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route:
Vos noms y parviendront sans doute;
Mais vos vers n'y parviendront pas.

SONNET.

Jadis matelot renforcé,
Puis général par l'écritoire,
Roc poignarde son auditoire,
Sur ses deux grands pieds plats haussé.

Quand rois et cours ont bien passé
Par sa langue diffamatoire,
Roc de son éternelle histoire
Reprend le propos commencé.

Il est vrai que son ton de cuistre,
Pour un tiercelet de ministre,
Paroît un peu trop emphasé;

Mais il faut lui rendre justice,
C'est la politesse d'un Suisse
En Hollande civilisé.

SONNET

imité d'une épigramme de l'Anthologie.

À M. LE MARQUIS DE LA FARE.

L'autre jour la cour de Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux
Pour juger, au rapport d'Horace,
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit : Connois-tu cette pièce?
Je la fis en ce même endroit :

L'Amour avoit monté ma lyre,
Sa mère écoutoit sans mot dire ;
Je chantois, La Fare écrivoit.

SONNET.

À M. AVED,

PEINTRE DU ROI.

Tandis que tu peignois mon image fidèle,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait
Dans ces soins prévenants qui, servant ton souhait,
Ont si bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement si noble, un si généreux zèle,
À mon cœur attendri te peignant trait pour trait,
Me faisoient admirer dans un tableau parfait
De la vraie amitié le sensible modèle.

L'art te fit, cher Aved, un don bien précieux :
Il t'apprit le secret de surprendre les yeux,
Et de rendre le vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timanthe est ce que tu lui dois ;
Mais le cœur que sans lui te forma la nature
Est un présent plus rare et plus beau mille fois.

LETTRE

À M. DE LA FOSSE,

CÉLÈBRE POETE TRAGIQUE,

écrite de Rouen, où l'auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre.

Depuis que nous prîmes congé
Du réduit assez mal rangé
Où votre muse pythonisse
Évoque les ombres d'Ulysse,
De Thésée et de Manlius,
Comme l'auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue et de Curiace,
J'ai quatre mauvais jours passé,
Sans, je vous jure, avoir pensé
(Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien,
Que je terminai par vous dire
Que j'aurois soin de vous écrire.
Je vous écris donc; et voici
De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ses voiles,
Lorsque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un carrosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de six chevaux blancs,
Dont les côtes, à travers flancs
À supputer peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles
Et le carême entièrement.
J'entre, et dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands et quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déja les pavés sont broyés.
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses manières
Donnent à l'air les étrivières.
Un jeune esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable:
Car, si vous n'en êtes instruit,
Le son qu'un coup de fouet produit

(N'en déplaise aux doctes pancartes
Et des Rohault et des Descartes)
Vient beaucoup moins de l'air froissé
Que de quelque sylphe fessé,
Qui, des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos coursiers, ce bruit entendu,
Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie,
Ils tirent : nous les excitons.
Le cocher jure ; nous partons.
Nous poursuivions notre aventure
Lorsque l'infernale voiture,
Après environ trente pas,
Nous renversa de haut en bas.
Horrible fut la culebute.
Mais voici le pis de la chute :
Les chevaux, malgré le cocher,
S'obstinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hippolyte
S'oppose à leur fougue subite :
Sans doute, *en ce désordre affreux,*
Un dieu pressoit leurs flancs poudreux.
À la fin leur fureur s'arrête.
Et moi, non sans bosse à la tête,
Avec quelque secours d'autrui,
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
Je mettrai fin à ma chronique;
Et, de peur de vous ennuyer,
Je supprime un volume entier
D'aventures longues à dire,
Et plus longues encore à lire.
Vous saurez seulement qu'enfin
J'arrivai dimanche matin
À Rouen, séjour du sophisme,
Accompagné d'un rhumatisme
Qui me tient tout le dos perclus
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau sire,
Je ne laisse de vous écrire,
Et me crois de tous maux guéri
Au moment que je vous écri:
Car en nul endroit du royaume
Il n'est cataplasme ni baume
Qui pût me faire autant de bien
Que cette espéce d'entretien.
À tant, seigneur, je vous souhaite
Longue vie et santé parfaite,
Et toujours ample déjeûné
Des lauriers de Melpoméné;
Tandis que, pour sortir de France,
Prenant mes maux en patience,
J'attends entre quatre rideaux
Le plus paresseux des vaisseaux.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Contre ceux qui publient leurs propres écrits sous le nom d'autrui.

Un rossignol contoit sa peine
Aux tendres habitants des bois.
La grenouille, envieuse et vaine,
Voulut contrefaire sa voix.

Mes sœurs, écoutez-moi, dit-elle;
C'est moi qui suis le rossignol.
Vous allez voir comme j'excelle
Dans le bécarre et le bémol.

Aussitôt la bête aquatique,
Du fond de son petit thorax,
Leur chanta, pour toute musique,
Brre ke ke kex, koax koax.

Ses compagnes crioient merveilles;
Et toujours, fière comme Ajax,
Elle cornoit à leurs oreilles,
Brre ke ke kex, koax koax.

Une d'elles, un peu plus sage,
Lui dit : Votre chant est fort beau :
Mais montrez-nous votre plumage,
Et volez sur ce jeune ormeau.

Ma commère, l'eau qui me mouille
M'empêche d'élever mon vol.
Eh bien ! demeurez donc grenouille,
Et laissez là le rossignol.

FABLE.

Jadis en l'Inde occidentale
Régnoit un lion si clément,
Que jamais vice ni scandale
Chez lui ne reçut châtiment.

Sa bénignité sans seconde
Tournoit tout en bien chez autrui ;
Il étoit bon pour tout le monde,
Tout le monde étoit bon pour lui.

Par hasard, en certain voyage,
Il fit rencontre d'un vieil ours,
Grand philosophe, mais sauvage,
Et mal poli dans son discours.

Viens à ma cour, dit le cacique;
Tu seras servi comme un roi.
Trop d'honneur, reprit le rustique;
Mais vous n'êtes pas né pour moi.

Tout n'est qu'un dans votre service,
Soit qu'on marche droit ou tortu.
Qui ne hait point assez le vice
N'aime point assez la vertu.

AUTRE FABLE.

Un jour un villageois sur son âne affourché
Trouva par un ruisseau son passage bouché.
Tandis que pour le prendre un batelier s'apprête,
Il approche du bord, saute en bas de sa bête,
S'embarque le premier, et sur le pont tremblant
Tire par son licou l'animal nonchalant.
Le grison, qui des flots redoute le caprice,
Tire de son côté, fait le pas d'écrevisse,
Et, du maître essoufflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux, demeure sur le bord.
Enfin, tout épuisé d'haleine et de courage,
L'homme change d'avis, redescend au rivage,
Prend l'âne par la queue, et tire de son mieux.
L'animal aussitôt s'échappe furieux,

Et, du bras qui le tient forçant la violence,
D'un saut précipité dans le bateau s'élance.

FABLE D'ÉSOPE.

Le malheur vainement à la mort nous dispose :
On la brave de loin ; de près c'est autre chose.
Un pauvre bûcheron, de peine atténué,
Chargé d'ans et d'ennuis, de forces dénué,
Jetant bas son fardeau, maudissoit ses souffrances,
Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.
Il l'appelle : elle vient. Que veux-tu, villageois ?
Ah ! dit-il, viens m'aider à recharger mon bois.

RONDEAU.

En manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Déiopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus, voyant sa mine constipée,
Dit : Quelle est donc cette muse éclopée

Qui vient chez nous racler du violon
En manteau court?

C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée
Qui court en masque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui répond Apollon;
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

AUTRE RONDEAU.

Au bas du célébre vallon
Où régne le docte Apollon,
Certain rimailleur de village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.

Fait-il bien ou mal? C'est selon.
Mais ses vers, dignes du billon,
Sont pires qu'un vin de lignage
Au bas.

Si l'on connoissoit ce brouillon,
On pourroit lui mettre un bâillon,
Et corriger son bredouillage;

Mais pour un sot il est fort sage
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.

VAUDEVILLE.

Le traducteur Dandinière,
Tous les matins,
Va voir dans leur cimetière
Grecs et Latins
Pour leur rendre ses respects.
Vivent les Grecs!

Si le style bucolique
L'a dénigré,
Il veut, par le dramatique,
Être tiré
Du rang des auteurs abjects.
Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ses recrues
D'admirateurs.
Il va criant par les rues:
Chers auditeurs,
Voilà des vers bien corrects.
Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux:
Car, pour les faire paroître
Forts et nerveux,
Il les a faits durs et secs.
Vivent les Grecs!

L'auteur lui-même proteste
Qu'ils sont charmants;
Et comme il est fort modeste,
Ses jugements
Ne sauroient être suspects.
Vivent les Grecs!

Écrivains du bas étage,
Venez en bref
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou six salamalecs.
Vivent les Grecs!

BILLET

À M. DUCHÉ,

qui m'avoit envoyé des vers qu'il avoit faits étant malade.

Est-ce la fièvre, est-ce Apollon,
Qui t'inspire ces sons attiques,
Dignes d'être écoutés sur le sacré vallon?
Non, ce ne sont point là les songes fantastiques
Qu'enfante en ses vapeurs un cerveau déréglé,
De spectres, de lutins, et de monstres troublé.
Mais cependant, ami, quelle peur enfantine
Te fait désapprouver cette écorce divine
Dont l'atlantique bord fit présent aux humains?
Quoi! toujours résister aux dons de la nature?
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains?
Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prends-y garde, crois-moi, le péril est pressant.
La fièvre est comme un loup cruel et ravissant
Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide,
Et, des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le berger et le dogue intrépide
Qu'appellent au secours ses bêlements plaintifs.
Bientôt le ravisseur, tout palpitant de joie,
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.

Préviens un sort si triste, et, par de prompts efforts,
Résous-toi de chasser cette humeur léthargique
Qui peut-être pourroit, par quelque fin tragique,
Que sais-je? dévorer et l'esprit et le corps.

VERS

pour mettre au bas du portrait de M. Despréaux.

La vérité par lui démasqua l'artifice;
Le faux dans ses écrits par-tout fut combattu:
Mais toujours au mérite il sut rendre justice;
Et ses vers furent moins la satire du vice
  Que l'éloge de la vertu.

VERS

ENVOYÉS A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

pour servir de réponse à une lettre dans laquelle il m'exhortoit à ne point sacrifier la philosophie aux finances.

  Par tes conseils et ton exemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,
  Cher abbé: dans la pureté
  Des innocents banquets du Temple,

De raison et de fermeté
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte, bon dieu! quel scandale au Parnasse
De voir l'un de ses candidats
Employer la plume d'Horace
À liquider un compte, ou dresser des états!
J'ai vu, diroit Marot en faisant la grimace,
J'ai vu l'éléve de Clio
Sedentem in telonio;
Je l'ai vu calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Discourir mieux qu'Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai si long-temps essayé!
Je sais quel est le prix d'une honnête abondance
Que suit la joie et l'innocence;
Et qu'un philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aisance
Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pied,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence,
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,

Est lui-même sacrifié
À des biens dont jamais il n'a la jouissance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes soins,
Cher abbé, ne crains pas que je me tympanise
Par l'odieuse convoitise
D'un bien plus grand que mes besoins.
Une ame libre et dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps sain, un esprit joyeux,
Et quelque prose mélangée
De vers badins ou sérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.
C'est par ces maximes, qu'ignore
Tout riche, juif, arabe, ou more,
Que j'ai su plaire dès long-temps
À des protecteurs que j'honore;
Et c'est ainsi que je prétends
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'est dans ce bon esprit gaulois
Que le gentil maître François
Appelle pantagruélisme,
Qu'à Neuilli La Fare et Sonnin
Puisent cet enjouement bénin
Qui compose leur atticisme.
Abbé, c'est là le catéchisme
Que les muses m'ont enseigné;

Et voilà le vrai quiétisme
Que Rome n'a point condamné.

STANCES.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état:
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat:
L'ambition le sollicite;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;

Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître:
Il meurt enfin peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître!

A M. TITON DU TILLET,

sur les poésies de M. DESFORGES-MAILLARD.

J'admire, cher Titon, le riche monument (1)
Qui signale si bien ton goût pour l'harmonie;
Mais je prise encor plus ton noble attachement
Pour cet estimable génie
Qui, sous un nom d'emprunt autrefois si charmant (2),
Sous le sien se produit encor plus dignement.
Vis donc; et, rassemblant sous ton aile héroïque
D'un tel ordre d'esprits le précieux essaim,
Ajoute à ton Parnasse un trésor plus certain,
Un Parnasse vivant, monument authentique,

(1) Le Parnasse françois, exécuté en bronze.

(2) M. Desforges-Maillard avoit d'abord publié ses poésies sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne; ce qui trompa presque tous les gens de lettres.

Préférable en richesse à tout l'or du Mexique,
Et plus durable que l'airain.

VERS

*envoyés à madame la comtesse de B*** le jour de sa naissance.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que messieurs les poëtes
Sont en possession de penser de travers.
La rime quelquefois couvre bien des sornettes.
Mais de prétendre dans leurs vers
Que de Vénus l'Amour ait tiré sa naissance,
L'Amour, à qui les dieux doivent tous leur essence,
Qui du chaos lui-même a tiré l'univers;
C'est pousser trop loin la licence.
Un jour ce dieu, piqué de leurs propos légers,
Dit: Je veux les guérir de cette extravagance;
Et je prétends à cet effet
Former une beauté que tout le monde adore,
Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait,
Et même plus aimable encore.
Aussitôt dit, aussitôt fait;
Et dans le même instant naquit Éléonore.
Dès que l'on vit briller ses yeux,
Tous les dieux de Paphos, délogeant sans trompette,
S'en vinrent habiter ces lieux;

Et même les Amours plièrent la toilette
Avec ce que leur mère eut de plus précieux.
Sa rivale en a fait emplette.
Les cœurs, à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas mieux;
Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure
Que quelques vieux manteaux pendus à son crochet,
Ou quelque mauvaise guipure
Qu'elle ramasse à l'aventure
Dans les opéra de Danchet.

VERS A M. ***,

INTENDANT DES FINANCES,

*pour madame ***, qui lui recommandoit le placet d'un de ses amis.*

Ministre aussi sage qu'affable,
Aussi généreux qu'équitable,
Par qui le dieu Plutus, de Paris exilé,
Doit être, ou jamais, rappelé,
Recevez ce placet que ma main vous présente;
Et d'une dextre bienfaisante
Mettez au bas ces mots exquis:
Soit fait ainsi qu'il est requis.

La justice vous le conseille
Par pitié pour le suppliant.

On sait que vous savez accorder à merveille
Et l'intérêt du prince et celui du client.
Mais peut-être m'allez-vous dire
Que j'en parle bien aisément,
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire
Ne se prodiguent pas si libéralement.
Sans doute; et je sais bien, moi toute la première,
Qu'on me feroit telle prière
Où je ne voudrois pas dire en termes précis:
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Au sexe féminin sied bien la négative;
Et quoique les beautés, sur-tout en ce temps-ci,
Négligent quelquefois cette prérogative,
L'ordre veut néanmoins que cela soit ainsi.
Mais chez vous c'est tout le contraire.
Ministre tant qu'il vous plaira,
Quand notre sexe vous priera,
L'ordre veut qu'aussitôt, prompt à le satisfaire,
Le ministre réponde, ainsi que le marquis:
Soit fait ainsi qu'il est requis.

VERS

envoyés à une demoiselle le jour de saint Denys, sa fête.

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous déplaire,
La charité fervente et le zéle exemplaire
Du saint et célébre patron
Dont on vous a donné le nom.
Nos climats à sa gloire ont servi de théâtre;
Son zéle y renversa le culte des païens:
Mais vos yeux font plus d'idolâtres
Qu'il ne fit jamais de chrétiens;
Et j'admire la Providence
D'avoir en divers temps placé votre naissance:
Car si l'on vous eût vus vivant en même lieu,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables;
Vous eussiez fait donner aux diables
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

VERS ALLÉGORIQUES

envoyés à monseigneur le duc de Bourgogne dans un mouchoir de gaze qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à madame la duchesse de Bourgogne, au récit de l'affaire de Nimegue.

Amour, voulant lever un régiment,
Battoit la caisse autour de ses domaines.
Soins et soupirs étoient ses capitaines.
Dards et brandons faisoient son armement.
Un étendard lui manquoit seulement.
Il le cherchoit, quand notre jeune Alcide,
Victorieux du Batave timide,
Lui dit: Amour, obéis à mes lois,
Va de ma part trouver Adélaïde;
Entretiens-la de mes premiers exploits;
Cours à ses pieds en remettre l'hommage;
Vole, et reviens. Le dieu fait son message.
En lui parlant il voit couler soudain
Des pleurs mêlés de tendresse et de joie,
Prix du vainqueur, qu'une soigneuse main
Va recueillir dans un drapeau de soie.
Amour sourit, et, le mettant à part:
Bon! bon! dit-il, voilà mon étendard.
Sous ce drapeau caporaux ni gendarmes,

Tours ni remparts, rien ne m'arrêtera:
Et, par hasard, quand il me manquera,
J'ai ma ressource en ces yeux pleins de charmes;
Notre héros souvent leur donnera
Sujets nouveaux à de pareilles larmes.

LES MÉTAMORPHOSES
DE VERSAILLES.

En ce pays métamorphose a lieu.
Dames de cour quittent formes humaines;
Et le pouvoir de quelque nouveau dieu
Les rend dauphins ou gentilles baleines.
Notre princesse a même sort, dit-on.
Elle y paroît sous la forme empruntée,
Non d'Amphion, mais bien de Galatée,
Qui, sur dauphin ou baleine portée,
Parcourt l'empire où nage le Triton.
C'est elle-même; on ne peut s'y méprendre;
À cette taille, à cette majesté,
À cette grace, à cet air noble et tendre
Plus beau cent fois encor que la beauté.
Bien est-il vrai qu'il manque à l'immortelle,
Pour achever en tout le parallèle,
Un point sans plus: et quoi? C'est son Acis,
Qui, pour complaire à divine donzelle

Aux yeux hagards, que Bellone on appelle,
S'est en allé courir par le pays.
Mais cet Acis, voilà bien autre chose,
(En ce pays tout est métamorphose)
Est à son tour bravement déguisé;
Du fils d'Alcméne en son adolescence
Acis a pris si bien la ressemblance
Qu'Ovide même y seroit abusé.
Or pour cela ne croyez pas, déesse,
L'avoir perdu; mais voici la finesse:
Un négromant m'en a conté le cas.
Le destin veut, par un ordre sévère,
Qu'il soit toujours, soit dit sans vous déplaire,
Acis ici, mais Hercule là-bas.
Je vous découvre en deux mots le mystère;
Amour, je crois, ne m'en dédira pas.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

LETTRES

DE J. B. ROUSSEAU

A L'ABBÉ D'OLIVET,

PENDANT LES ANNÉES 1721, 1722, 1723, 1724, 1725, 1729, 1730, 1731, 1732, 1734, 1735, 1736, 1738, 1739.

À Vienne, le 1er septembre 1721.

Ce n'est point par ma faute, monsieur, que je réponds si tard à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 6 mai ; elle ne m'a été rendue, je ne sais pourquoi, qu'au commencement du mois dernier ; et comme elle me faisoit espérer que je recevrois bientôt, dans le ballot de livres que M. Mariette envoie à M. de Saint-Saphorin, celui dont vous avez la bonté de me faire présent, et que j'attends avec tant d'impatience, je voulois pouvoir confondre dans une même lettre mes remerciements avec mes éloges, et vous mettre en état de juger du profit que j'aurois fait à la lecture d'un ouvrage dont je conçois d'avance toute l'utilité : mais l'interdiction du commerce des marchandises de France, qui n'étoit que pour les provinces méridionales de ce royaume,

étant devenue générale, j'ai tout lieu de craindre qu'il ne se passe encore bien du temps avant que je puisse profiter de vos bontés et de vos lumières; et il ne seroit ni honnête à moi, ni édifiant pour vous, que je gardasse le silence plus long-temps. Comme vous ne m'avez point donné d'adresse pour vous écrire, j'envoie ma lettre à Lyon sous le pli de M. Brossette [1], avec qui je ne doute point que vous ne continuiez d'être en commerce. Ce n'est presque plus que par lui que j'y suis encore un peu avec les Muses. Ce pays-ci n'est point leur patrie, et j'ai senti plus d'une fois la violence qu'elles se font pour y rester. Je n'aurois pas moins besoin d'elles pour écrire une histoire en prose que pour composer des ouvrages en vers, et celle de M. le prince Eugène seroit sans contredit le plus grand sujet que je pusse choisir; mais sa modestie et ma foiblesse sont deux obstacles bien difficiles à vaincre pour moi. Ainsi, monsieur, je puis vous répondre que jusqu'à présent il n'a point été question de ce travail, et que ceux qui vous en ont parlé ont plutôt deviné ce que je voudrois faire que ce que je fais effectivement. Permettez que j'assure ici de mes respects M. l'abbé Strikland, et faites-moi la justice de croire que personne du monde ne connoît mieux que moi

(1) L'auteur des Commentaires sur Regnier et sur Boileau.

le prix de votre amitié, et n'a plus d'envie de la mériter. C'est avec ce sentiment, joint à une estime et un dévouement sans bornes, que j'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

À Bruxelles, le 7 septembre 1722.

Je suis bien confus, monsieur, de me trouver en reste avec vous depuis si long-temps. Avant de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 18 juillet, je voulois être en état de vous dire ma pensée sur le *Huetiana* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie de tout mon cœur. Je ne l'ai reçu que long-temps après; et depuis, je vous ai cru en Bourgogne, sur ce que vous me mandiez que votre départ seroit pour le 15 août. Je ne savois où vous adresser ma réponse, et je serois encore dans la même peine, si une lettre que je reçois de M. Boutet [1] ne m'apprenoit que vous êtes encore à Paris. Comme je ne sais point votre adresse, je prends le parti de lui envoyer cette lettre pour vous la faire tenir; il pourra vous dire combien j'ai été content du *poëme Plato-*

[1] M. Boutet fut constamment l'ami et le bienfaiteur de Rousseau.

nique ([1]) de M. l'abbé Fraguier. J'ai toujours fait profession de chérir et d'honorer l'auteur, qui, de son côté, m'a toujours donné des marques de son amitié. Je ne sais si M. Perrinet, dont vous me faites les compliments, ne seroit point le même que ce coquin de Saurin a fourré dans les infames chansons dont j'ai été accusé; du moins je n'en connois point d'autre: encore le connois-je très peu, quoique sa politesse et sa douceur m'aient toujours fait souhaiter de le connoître davantage. Quel qu'il soit, je vous prie, monsieur, de le remercier de ma part de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moi. Pour revenir au livre des pensées de M. Huet, je crois qu'on pourroit en dire avec assez de justice ce que Martial a dit du sien:

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

C'est un livre rempli de bon et de mauvais sens, mais qui cependant mérite d'être lu, et le public doit vous être obligé du présent que vous lui en avez fait. J'ai vu, selon votre intention, celui de La Bruyère, imprimé ici en 1697; il ne contient que ce qui est dans l'édition de Paris, et les prétendus mémoires dont on vous a parlé se réduisent au seul éloge de cet académicien, tiré du discours de son

([1]) Ce poëme fait partie du recueil intitulé *Huetiana.* L'abbé Fraguier y développe en beaux vers latins la philosophie de Platon.

successeur à l'Académie. Je n'ai point encore écrit à M. Brossette depuis que je suis à Bruxelles; mais j'espère pouvoir lui écrire au premier jour, quand les affaires qui m'ont amené dans ce pays-ci seront un peu en régle. Elles prennent un bon acheminement, et j'en attends dans peu un succès favorable. Si la curiosité vous conduisoit jamais en ces quartiers-ci, ce seroit pour moi la plus grande satisfaction du monde de me voir en état de vous en faire les honneurs, et de profiter d'un commerce aussi agréable et aussi utile que le vôtre. Personne n'en connoît mieux le prix que moi, et personne n'est avec un dévouement plus sincère, ni avec une plus parfaite estime, etc.

À Bruxelles, le 6 novembre 1723.

Je vous plains, monsieur, car je sais combien il faut d'années et d'épreuves pour faire un véritable ami, et nous ne sommes bientôt plus en âge de songer à en faire de nouveaux. Consolez-vous pourtant de la perte de celui que vous regrettez: on nous regrettera peut-être à notre tour, *hâc lege vivitur*. Mais songeons à nous attirer ces regrets le plus tard qu'il sera possible. Je vous envoie la recette que vous me demandez, et en original, comme vous l'avez

voulu; vous me la renverrez de même, à votre commodité. Nous n'avons rien compris à celle que vous avez jointe à votre lettre: notre médecine et notre chirurgie consultées y ont perdu leur latin et leur flamand, et n'y trouvent rien qui ait rapport au mal que la mienne guérit: si c'en est une autre, mandez-le-moi. Nous avons bien mieux entendu votre remerciement à l'Académie. Vertubleu, mon cher monsieur, vous n'y allez pas de main-morte *contre* les néologues du corps; et on voit bien qu'en demandant à être leur confrère vous n'avez pas été leur dupe. Rien de plus solide, ni de mieux tourné que cette piéce: c'est un chef-d'œuvre. M. le duc d'Arembert en a été charmé, et vous embrasse de tout son cœur; aussi fais-je. Je vous demande pareille accolade en mon nom pour notre ami M. Boutet. *Vale*.

À Bruxelles, le 8 décembre 1724.

La poste est fidéle, mais paresseuse. Je ne reçois qu'en ce moment, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 3 de ce mois, avec les piéces qui y sont jointes. Celle qui regarde l'Israélite *du Lys* finit plaisamment; mais la narration pourroit être plus serrée, et l'auteur en auroit fait

une jolie épigramme, s'il eût voulu. Quant à la recette, je souhaite qu'elle opère heureusement sur le patient à qui on en fait faire l'épreuve. *Humana cosa e il mal Francese;* et pour passer du *rebus* italien au mot latin de Térence, *homo sum; humani à me nil alienum puto*. C'est pourquoi j'éviterai le plus qu'il me sera possible de tomber dans l'inconvénient où la fragilité humaine expose les foibles mortels;

Et saurai me garder de tous les accidents
Qui, n'étant point prévus, perdent les imprudents.

Ces vers sont de *Mariamne;* j'entends celle de Tristan : à propos de quoi je vous dirai que, depuis votre départ, à l'aide de soixante ou quatre-vingts vers corrigés, d'un pareil nombre retranchés, et de vingt ou trente au plus suppléés, je viens de rendre cette tragédie le plus beau morceau de poésie dramatique qui soit peut-être dans notre langue. C'est un prodige de voir une pièce plus ancienne que *le Cid* conduite avec autant de régularité qu'une pièce de Racine. Pas une scène qui ne soit placée où elle doit être, pas un personnage inutile : unité parfaite dans l'action, vérité dans les caractères; intérêt, sentiments, passions, mouvements, et enfin tout ce qui peut exciter, remuer et entraîner l'ame au plus haut degré de force où vous l'ayez jamais vue. Je vous en demande le secret; mais je la veux faire imprimer, et ensuite représenter ici l'année prochaine, pour

faire voir que quand on a en main des ouvrages traités comme celui-là, et qu'il ne s'agit que d'en raccommoder ce que le temps a fait vieillir, ou qu'une délicatesse un peu scrupuleuse a pu rendre choquant, c'est une témérité de vouloir prétendre à en abolir la mémoire, en leur substituant d'autres ouvrages sur le même sujet, quand on n'a pas la force de faire mieux. Je vous ai déja dit ma pensée des *Dissertations* et de *l'OEdipe* de La Mothe. Je vous dispense de m'envoyer le reste; car j'ai vu l'ode de La Faye dans un journal de Hollande qui m'est tombé entre les mains. Pour la lettre qu'on a fait courir sous mon nom, et dont je vous remercie de m'avoir envoyé la copie, elle est fausse, ou du moins falsifiée d'un bout à l'autre, ce qu'il y a de moi étant mêlé, du commencement à la fin, avec d'autres choses qui n'en sont pas, et n'y ont été intercalées qu'afin de me faire des ennemis. Il est même bien aisé de voir que le ton de plaisanterie n'y est pas le même, et que c'est un assemblage de deux styles qui ne se ressemblent en aucune façon. J'ai plaisanté sur les non conformités de Hollande, et sur la loi de Vintimille; mais je n'ai parlé ni de la famille de ce nom, ni des jésuites, ni des colléges, ni de madame de Tencin, ni de l'évêque de Séez, ni de l'instruction pastorale, ni de nouvel apôtre, ne sachant même ce que c'est que tout cela. Si M. de Lasserre a encore ma lettre, vous pouvez en savoir la vérité,

et il pourra en même temps apprendre de vous la raison pour laquelle je ne lui écris plus, étant néanmoins son ami comme devant; mais après trois épreuves de ma connoissance, sans ce qui ne m'est point connu, je ne suis point assez hardi pour braver un quatrième péril; et je me souviens de celui qui disoit *Dieu me garde de mes amis*, etc. Au reste, comme la *Mariamne* que j'ai barbouillée n'est point à moi, je vous prie de m'en envoyer une autre de la même édition, qui est celle de Flahaut, en 1625 ou 26, et d'y ajouter les tragédies suivantes, qui feront un paquet que vous aurez la bonté de remettre, à votre loisir, à M. de Saint-Rambert, qui vous en rendra le prix:

Venceslas, de Rotrou;
Cléopâtre, de La Chapelle;
Geta, de Péchantré;
Andronic, *Tiridate*, de Campistron;
Polixène, *Manlius*, *Thésée*, de La Fosse;
Absalon, de Duché.

Vous ne me dites rien de notre cher M. Boutet. Avez-vous oublié, vous qui n'oubliez rien, de l'embrasser pour moi? N'oubliez pas, au moins, que je vous aime de tout mon cœur. *Vale.*

P. S. M. le duc, en présence de qui je vous écris, me charge de mille compliments pour vous.

J'ai lu *les Philosophes amoureux* il y a plus de trois mois. O l'abominable ouvrage!

À Bruxelles, le 14 janvier 1725.

Je reçus hier au soir seulement la lettre dans laquelle vous m'accusez la réception de la *Marianne*, que je vous ai envoyée par M. de Saint-Rambert; mais comme vous ne me parlez point de la lettre que je vous ai écrite le même jour, par une autre occasion, je juge que vous ne l'aviez point encore reçue. Ce qui m'embarrasse, c'est que vous ne me dites rien de la préface, qui est une pièce indispensablement nécessaire à l'impression de cette tragédie, que je crois pourtant avoir mise dans le même paquet où sûrement vous la retrouverez, car elle n'est point dans mes papiers. Je suis bien aise que vous approuviez les changements que j'ai faits; il n'y avoit point d'autre moyen pour conserver à la nation un ouvrage qui lui fait autant d'honneur que ses copies lui en font peu : l'exemple n'est pas nouveau. C'est ainsi que Villon et les auteurs du roman de la *Rose*, qui étoient les Corneille de leur temps, se sont conservés jusqu'à nous. Marot, par l'ordre de François Ier, les rhabilla à la mode de son temps; mais il n'y changea que ce qu'il falloit pour les rendre intelligibles, ou pour les garantir du mépris attaché à la bassesse des expressions dégradées, leur lais-

sant d'ailleurs les graces et le mérite de la vétusté qui rendent encore aujourd'hui le Plutarque d'Amyot si recommandable. C'est ainsi que j'en ai usé et dû user à l'égard de Tristan, et je suis persuadé que les connoisseurs n'auront pas de peine à distinguer ce que j'ai dû réformer d'avec ce que j'ai dû laisser comme il étoit. Il n'y a que deux vers au commencement de la deuxième scène du second acte qui m'ont paru dans la vérité un peu bas, et dont je joins ici la correction pour vous en servir si vous le jugez à propos :

Je m'allois retirer vous croyant empêchée,
Et l'on disoit aussi que vous étiez fâchée.

On pourroit les changer ainsi :

Je craignois que pour moi l'heure ne fût indue,
Et je vois en effet que votre ame est émue.

Quant au mot d'*infidele* près de celui d'*infidélité*, on pourroit mettre *rebelle* à la place. Vous m'avez fait plaisir de m'en faire apercevoir.

Je suis ravi que vous soyez content de l'écrit de M. de Saint-Rambert. C'est un homme que j'aime, et il est aimable parcequ'il est honnête homme.

Adieu, mon cher abbé ; aimez qui vous aime, rien n'est si charmant.

Bruxelles, 3 février 1725.

Je reçois votre lettre du 30 : l'argument qu'on vous a fait est une pure défaite ; ainsi il ne demande point de réplique : n'y songeons plus. Je suis persuadé de la bonne volonté de celui qui vous a parlé ; mais je ne l'étois pas, comme vous avez pu voir, de celle de l'homme *sine quo non*. S'il y avoit eu quelque chose à faire de son côté, M. le comte du Luc l'auroit fait. Je n'ai besoin auprès de lui que de moi-même, et la recommandation dont vous me parlez ne feroit pas ce que mes intérêts n'ont pu faire. Si les personnes à qui vous vous êtes adressé veulent lui parler, ils auront de lui la confirmation de ce que nous avons avancé ; mais, pour ce qui est de changer les cœurs, cela ne dépend ni de lui, ni de nous. J'aurai tiré au moins ce fruit de la démarche que nous avons faite, de connoître que j'ai en vous l'ami le plus solide et le plus essentiel que je puisse souhaiter.

Je ne suis point du tout fâché qu'on me devine pour l'auteur de la correction de *Mariamne ;* il n'y a qu'à ne parler de rien et laisser deviner. Puisque vous voulez bien vous charger de l'impression, je vous l'envoie à l'adresse que vous voulez bien me donner de M. Perrinet. Je souhaiterois seulement

qu'on l'imprimât bien, et dans la même forme que l'exemplaire sur lequel j'ai fait mes corrections. Je crois que vous serez content de la préface ; il en falloit une, et il falloit éviter de choquer les vivants, en louant les morts. Tâchez que cela puisse être fait pour ce carême ; je vous en demande une douzaine d'exemplaires. Adieu, mon cher et illustre abbé ; je vous embrasse de tout mon cœur.

J'oubliois de vous dire que M. Brossette m'a mandé, il y a quatre ou cinq mois, qu'il avoit plusieurs anecdotes touchant la personne de Molière : pour moi qui ne suis point compilateur, je n'en ai que ce que j'ai retenu *ab hoc et ab hâc*, parmi beaucoup de choses qui me sont échappées. Tout ce que je pourrois écrire aboutiroit à des réflexions sur ses ouvrages, que je suis bien sûr que M. Brossette n'a pas faites, et ne feroit peut-être pas ; mais de ce qu'il sait, et de ce que je puis dire, on feroit peut-être une lecture de cent pages au plus assez intéressante. Je lui laisserois volontiers l'honneur du tout, si je pouvois avoir communication de ses mémoires. Je serois trop content de voir le public désabusé des fables grossières et ridicules qu'on a ramassées dans le misérable ouvrage qui porte le titre de la *Vie de Molière*, et qui semble n'avoir été fait que pour le déshonorer [1].

[1] Cette vie de Molière est de Grimarest ; elle se trouve à la tête des anciennes éditions de Molière.

Ce 20 février 1725.

Je n'ai rien à ajouter, mon cher abbé, aux dernières lettres que je vous ai écrites, sinon de très tendres remerciements de votre exactitude sur l'impression de notre *Mariamne*, à laquelle je vous prie de ne pas manquer de faire ajouter la préface telle qu'elle est, et que je crois vous l'avoir envoyée, et d'en corriger les épreuves, si cela ne vous donne pas trop de peine. Je vous prierai, quand l'édition sera faite, d'en donner un exemplaire de ma part à mon vieil ami Latorillière, et à M. de Montménil, que je connois d'ici : vous pourriez même en ajouter un pour Quinault l'aîné, quoique je ne le connoisse pas. Je vous en demanderai aussi pour moi huit exemplaires, dont quatre reliés en veau, en payant s'entend.

J'ai reçu ce matin le paquet et la lettre dont monsieur Blanchard vous avoit parlé. Je prends la liberté de vous adresser la lettre que je lui écris pour l'en remercier, aussi bien que ma réponse à madame de Castelnau, que vous cachetterez si vous le jugez à propos. Comme vous ne payez point de port, je ne vous ménage guère ; je ne sais pourtant si cela est trop bien. Adieu, mon cher abbé ; mandez-moi

le succès de la tisane dont je vous ai envoyé la recette.

À Hesse, le 20 mars.

Rassurez-moi, monsieur, sur la destinée des quatre ou cinq dernières lettres que je vous ai écrites à l'adresse que vous m'avez donnée de M. Mérault. J'ai lieu d'en être inquiet, connoissant votre ponctualité, et n'ayant rien reçu de vous, depuis qu'elles sont écrites, qui puisse me faire connoître que vous en ayez reçu aucune; mais la dernière est celle dont je suis le plus en peine : elle renfermoit une confidence si importante pour moi, qu'il n'est pas croyable que vous ne m'en eussiez au moins accusé la réception. Faute de mieux, je prends donc le parti de vous adresser celle-ci par M. de Saint-Rambert, qui vous la rendra en main propre, pour vous prier, au cas que vous n'ayez pu encore faire usage de cette lettre et de l'écrit qui y étoit joint, de ne point solliciter la lettre que je vous priois d'obtenir pour M. de Fénélon, parceque l'affaire pour laquelle je voulois employer le crédit de ce ministre est finie sans lui, à ma satisfaction, comme vous pourrez l'apprendre de M. l'abbé de Reyrac, que j'ai vu hier à Bruxelles, et qui en part aujourd'hui pour Paris,

chargé de vous embrasser de ma part. Si vous croyez, du reste, pouvoir faire serrer les pouces à l'auteur du libelle dont je vous ai envoyé la copie, à la faveur de cette même copie, gardez-la, sinon renvoyez-la-moi; mais, sur toutes choses, n'oubliez pas de me faire savoir si l'adresse de M. Mérault est encore sûre, et si je dois, ou non, continuer à m'en servir.

Pour moi, j'ai très bien reçu votre lettre du 6, avec les vers qui y étoient joints. Ils ne sont pas frappés à un mauvais coin, tant s'en faut; mais il faut les lire deux fois pour les entendre, et c'est là ce qui peut s'appeler enchevêtrure de style, défaut presque inévitable quand on se sert de petits vers pour la narration, n'étant pas possible d'empêcher qu'ils n'enjambent l'un sur l'autre, et de donner au sens le repos qu'il doit avoir pour une parfaite clarté. À l'égard de la comédie en deux actes de La Mothe (1), je suis d'avis qu'on la joue après la tragédie en sept que Crébillon prépare, à ce qu'on dit, au public. Voilà jusqu'où s'étendent les efforts d'esprit de ces grands personnages, en fait de nouveauté. Je ne doute point que cette nouvelle invention ne nous vaille quelque dissertation aussi importante que celles que vous m'avez envoyées du même au-

(1) *Le Magnifique*, comédie en deux actes et en prose de La Mothe.

teur. Adieu, mon cher abbé, aimez-moi toujours. Vous avez pensé comme un ange sur l'affaire de Baquet, et il n'y a point à appeler de votre avis. M. le Duc vous embrasse.

À Bruxelles, le 31 mai 1729.

Votre libraire[1], monsieur, me remit samedi dernier, avec la lettre dont vous m'avez honoré, les deux livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et mon dessein étoit de ne vous en remercier qu'en vous en disant ma pensée, et en vous envoyant la petite traduction que vous me demandez. Cinq ou six jours m'auroient suffi pour cela; mais je me trouve engagé à aller aujourd'hui à Enghien pour jusqu'après les fêtes, et de là je serai obligé de passer deux ou trois jours à Anvers pour des affaires indispensables, si bien que, pour ne point tomber, par

[1] On trouve quelques phrases de cette lettre, ainsi que de celles du 23 juin, même année, du 31 mai 1731, du 12 mars 1732, et du 19 février 1734, dans une édition, en cinq volumes, des lettres de J. B. Rousseau, publiée à Genève en 1749, par Barillot et fils; mais ces phrases sont imprimées inexactement, et portées sous des dates et dans des lettres auxquelles elles n'appartiennent pas.

un si long retardement, dans une suspection d'ingratitude envers mon bienfaiteur, je suis obligé de faire en deux fois ce que je voulois faire en une, et de commencer, en attendant le reste, par le plus important de mes devoirs, qui est de vous remercier, monsieur, du plaisir que vous m'avez fait en me donnant de vos nouvelles, et en ajoutant à cette grace un présent aussi précieux que celui que vous m'avez fait. Je ne vous parlerai point des poésies de M. Huet et de M. l'abbé Fraguier, dont il y a long-temps que j'ai admiré la plus grande partie imprimée séparément. Je me suis contenté jusqu'ici de lire votre préface, dont la latinité m'a charmé, et je me suis jeté d'abord avec toute l'impétuosité d'une curiosité affamée et dévorante sur les deux traductions de M. Boivin. J'ai commencé par celle *des oiseaux*, parceque je la connoissois, et elle m'a emporté beaucoup plus de temps que je n'avois cru, par les charmes qui m'y ont arrêté à chaque pas, et par toutes les pauses qu'un passage continuel du brillant au solide, et du solide au brillant, m'a obligé de faire avant d'arriver à la fin. J'ai passé une matinée à la lire de cette manière, et une autre à la relire avec encore plus de plaisir; en sorte que ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai fini l'*OEdipe*, qui m'a fait aussi tout le plaisir du monde, mais, entre nous, et je vous en demande le secret, moins que la comédie, quoique l'une et l'autre soient également bien

traduites, et que les vers, qui sont comparables à ce que nous avons de plus parfait dans notre langue, soient encore plus frappants, s'il se peut, dans la tragédie que dans la pièce comique. Comment souffre-t-on que le caprice d'un particulier prive le public d'un travail qui fait tant d'honneur à l'antiquité et à notre siècle même? Y a-t-il quelque chose dans les patentes d'érection de l'Académie, et dans les réglements autorisés par le Roi, qui justifie une bizarrerie, ou, pour mieux dire, une barbarie si grossière? Et n'y a-t-il plus de chancelier ni de garde des sceaux au monde pour la réprimer? Ce n'est plus mon affaire, graces à la bonté que vous avez eue de me faire part d'un trésor si précieux, et dont la possession me donne autant de plaisir qu'elle m'a donné d'empressement. Je n'en ai pas moins pour l'histoire que vous avez faite de l'Académie, *Periculosæ plenum opus aleæ*. Je m'imagine que vous n'y aurez parlé que des morts, et je souhaite, pour l'amour de vous, que plusieurs qui sont encore vivants vivent assez long-temps pour vous épargner l'embarras de parler d'eux. Ce que vous me mandez au sujet de l'indisposition survenue au fils de monsieur Boutet m'alarme, quoique je ne la croie pas périlleuse. J'écris à monsieur son père pour le prier d'éclaircir mes inquiétudes; je conçois la sienne par la bonté de son cœur: il n'y en eut jamais un meilleur au monde. Je vous félicite de l'acquisition que

vous avez faite de M. l'abbé Sallier; je connois son mérite, de réputation, et sa modestie, par une ou deux lettres que j'ai reçues de lui. Je suis bien aise de voir, par ce choix, que l'Académie préfère au moins quelquefois les perles au fumier. Honorez-moi toujours de votre amitié, et soyez persuadé de la parfaite estime et de la considération sincère avec laquelle je serai toujours, monsieur, etc.

À Bruxelles, le 1er juin 1729.

Mon voyage à Enghien ([1]) ayant été reculé jusqu'aux fêtes, je me suis trouvé de loisir ce matin, et j'ai exécuté ce que vous m'avez demandé, monsieur, en la manière suivante :

« Si je puis, ô Titus, adoucir ta langueur,

([1]) On voit que l'abbé d'Olivet avoit prié Rousseau de corriger ou même de refaire la traduction en vers françois, qu'il avoit d'abord essayée, de plusieurs vers latins qui se trouvent dans les Tusculanes de Cicéron, et dans quelques passages du Traité de l'amitié et de celui des devoirs. Les vers que lui envoie Rousseau se retrouvent, à très peu de changements près, dans le recueil des Pensées de Cicéron, traduites par l'abbé d'Olivet, et dans la traduction des Tusculanes qu'il fit avec le président Bouhier.

« Et soulager l'ennui qui dévore ton cœur,
« Quel prix dois-je espérer de ta reconnoissance?

« Car je crois, mon cher Atticus, que vous me per-
« mettrez bien de me servir avec vous des mêmes
« vers qu'adresse à Flaminius

« Cet homme pauvre en biens, riche en fidélité;

« quoique je n'ignore pas qu'il s'en faut bien que
« vous soyez, comme Flaminius,

« Jour et nuit agité de troubles et d'alarmes;

« car je connois assez la modération et l'égalité de
« votre ame, etc., etc.

« Un homme, un homme seul, par de secrets moyens,
« Sut, en temporisant, sauver les citoyens:
« Touché de leur salut, méprisant leur suffrage,
« Il s'est fait un renom qui s'accroît d'âge en âge, etc.

« Tel qu'un coursier fougueux qui, jeune et plein d'ardeur,
« De l'Élide vingt fois remporta tout l'honneur,
« Par les ans accablé, sans perdre sa noblesse,
« Laisse sur ses lauriers reposer sa vieillesse, etc.

« Quel nuage a couvert vos esprits éclipsés?
« Où vous égarez-vous, aveugles insensés? etc.

« Et certes, quand de soi la vieillesse paisible
« Ne nous affligeroit d'aucun tourment sensible,
« C'en est un assez grand de vivre assez pour voir
« Cent choses qu'on voudroit ne pas apercevoir, etc.

« C'est le plus grand malheur d'un vieillard ennuyeux
« De voir que sa présence est à charge en tous lieux, etc.

Ayez la bonté de me mander si le commentaire de Regnier est imprimé, et s'il se trouve à Paris.

Page 12 du manuscrit.

Il me semble que le vers d'Épicarme auroit plus l'air de sentence, rendu par un seul vers que par deux; il pourroit se tourner ainsi:

Mourir peut être un mal; mais être mort n'est rien.

Pages 23 et 24.

L'inscription pour Ennius est bien traduite. Je ne sais si les deux premiers vers ne paroîtroient pas plus piquants tournés de cette manière:

Aux traits de ce vieillard reconnoissez celui
Qui rendit vos aïeux immortels comme lui.

Et, pour les deux suivants, il me paroît indispensable d'exprimer les paroles de l'original, *volito vivus per ora virorum*,

« N'arrosez point de pleurs le tombeau d'Ennius.
« Ennius vit encor dans la bouche des hommes.

Page 25.

Je crois qu'on peut donner un peu d'enflure aux paroles de Polydore, pour les rendre plus propres, comme dit Cicéron, à faire peur aux petits enfants,

et il me paroît que la traduction suivante exprime assez bien le ton d'un revenant :

« A travers les horreurs de la nuit infernale,
« Des bords de l'Achéron, par un affreux dédale
« De rocs entrecoupés, d'antres fuligineux,
« De profondes forêts, et de monts caverneux,
« J'arrive en ce séjour, etc.

Page 43.

Je ne sais si la traduction suivante ne peindroit pas d'une couleur plus lyrique et plus gaie le renouvellement de la nature :

« On voit toujours au temps marqué
« Une clarté plus pure
« Embellir la nature;
« Les arbres reverdir,
« Les fontaines bondir;
« L'herbe tendre renaître;
« Le pampre reparoître;
« Les présents de Cérès emplir nos magasins,
« Et les tributs de Flore enrichir nos jardins.

Page 54.

« Au comble des trésors, etc.

Je ne sais si on peut dire *le comble des trésors;* j'aimerois mieux *au comble du bonheur.*

La désolation de Troie est fort bien exprimée à la même page, hormis ce mot *d'un bout à l'autre*, que

je trouve un peu prosaïque. Il pourroit se réformer par ces deux vers :

« J'ai vu ces murs si respectables
« Devenir le butin des flammes effroyables.

On pourroit cependant les tourner encore mieux.

Page 67.

Il me semble que les vers adressés à Hécube par l'ombre de Polydore paroîtroient rendus *plus littéralement* et plus conformément à la pensée de Cicéron, s'ils étoient traduits ainsi. Voici le passage entier.

Polydore, sortant de dessous terre, réveille Hécube, et lui dit :

« O vous, dont le sommeil tient les sens assoupis,
« Ma mère, écoutez-moi, prenez pitié d'un fils.

Quand ces vers sont récités d'un ton lugubre qui émeut tous les spectateurs, il est difficile de ne pas croire dignes de pitié ceux à qui les devoirs funèbres n'ont pas été rendus :

« Souffrez que d'un bûcher les flammes honorables
« Dérobent aux vautours mes restes déplorables.

Il craint que si ses membres sont déchirés, il ne puisse s'en servir, et il ne le craint pas si on les brûle :

« Et ne leur laissez pas sur ces champs désolés
« Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.

Page 68.

Je ne sais si l'imprécation de Thyeste ne seroit pas exprimée plus à la lettre dans les quatre vers ci-dessous :

« Que poussé sur un roc de pointes hérissé
« Il meure furieux, de mille coups percé ;
« Que de leur sang impur ses entrailles livides
« Noircissent les rochers et les ronces arides.

À la même page, je crois qu'il est nécessaire d'exprimer, par le mot de tombeau, ce que le poëte entend par cet unique abri des atteintes de la Fortune. Ainsi je changerois ainsi le premier vers :

« Et qu'exclus de la tombe, il soit privé du port
« Qui seul met à l'abri des atteintes du sort.

Page 73.

Les vers d'Euripide et ceux qui les suivent, jusqu'à la fin de ce premier livre, sont pour le moins aussi bien dans la traduction que dans l'original ; il n'y a que ce premier hémistiche *quand à de nos amis*, qui ne me paroît pas tout-à-fait françois : j'aimerois mieux mettre,

« Quand à nos vrais amis un enfant vient de naître.

Voilà, monsieur, le petit nombre d'observations que j'ai eu à faire sur votre manuscrit. Je ne l'ai

reçu qu'avant-hier, et n'ai pas eu le temps de comparer la prose avec celle de l'original; mais on peut bien s'en rapporter à vous, et ce n'est pas de cela qu'il étoit question. Je doute même, si mes dissipations me permettoient de faire cette comparaison, que je prisse autant de plaisir en lisant le latin que j'en ai eu en lisant le *françois*. Je ne vous dis rien des vers où je n'ai pas touché, parcequ'ils sont mieux que je n'aurois pu les faire, et je vous envoie ceci par la poste, en attendant que je puisse vous envoyer votre manuscrit par quelque occasion: elles sont assez rares en ce pays-ci; mais si vous en avez une autre copie entre les mains, vous pourrez toujours vous servir de la présente feuille, si vous la trouvez bonne à quelque chose. Je vous suis, au reste, infiniment obligé de la nouvelle édition des poésies et autres ouvrages de La Fontaine que vous m'avez envoyée. Je n'ai fait que la parcourir à la hâte, et j'y ai reconnu une infinité de pièces que j'avois lues dans ma jeunesse, en différents recueils séparés. Il y a, en vérité, des choses admirables, et en grand nombre; il y en a aussi quelques unes que j'aurois voulu supprimer, pour l'honneur de ce grand poëte; mais, à vous dire vrai, je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus misérable et de plus platement bourgeois que son portrait en prose, qu'on a imprimé à la tête du recueil. Si ce n'est point quelque bel esprit de l'île Notre-Dame, je ne connois

que la Saintonge ou mademoiselle l'Héritier (1) à qui on puisse raisonnablement faire honneur d'une si belle production. Quant aux deux petites comédies du *Florentin* et *Je vous prends sans verd*, quoique très jolies, elles ne sont certainement pas de La Fontaine, mais de Champmeslé. Je vous prie de faire mes compliments à nos amis, et sur-tout à notre cher M. Boutet, que j'embrasse d'aussi bon cœur, et aussi tendrement que je suis, monsieur, votre très humble, etc.

Piece insérée dans la lettre du 1er juin 1729.

DE OFFICIIS.

« Aux lois de la justice on doit toujours s'astreindre,
« Ce n'est que pour régner qu'un grand cœur doit l'enfreindre.

« Les rois trouvent beaucoup d'infidèles amis;
« Peu de cœurs vertueux leur sont vraiment soumis.

« De nos sacrés serments ce grand instigateur
« En devient le premier et le seul infracteur.
« De peur d'être emmené loin de sa chère Ithaque,
« D'une feinte folie il contrefit l'attaque,
« Et s'y tiendroit peut-être encor sans rien risquer,
« Si devant Palamède il eût su se masquer.

(1) Auteur de quelques morceaux de prose et de vers fort ignorés aujourd'hui.

« Vous avez violé votre serment. — Qui? moi?
« Je n'ai point de serment pour qui n'a point de foi.

« Mes lèvres ont juré : mais ma pensée est libre.

DE AMICITIA.

« Du volage destin le caprice essuyé
« Est l'épreuve de l'amitié.

« Ces vieux fous aujourd'hui par vos traits enjoués
« Ont été, devant moi, galamment bafoués.

À Bruxelles, le 12 juin 1729.

Au retour d'Anvers, j'ai trouvé ici, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 6 : elle est digne de votre politesse; mais ce que j'ai fait pour vous ne l'est pas des remerciements dont vous m'honorez, et je connois trop ce que vaut votre amitié pour croire la mériter par de si foibles services. J'ai retrouvé dans mon Cicéron les vers que vous me faites remarquer, et qui m'avoient échappé. Je crois qu'on pourroit tourner ainsi ceux de Bœvius :

« Comment vous êtes-vous sitôt précipités
« Du faîte de votre puissance?

À quoi l'autre répond :

« En nommant aux emplois de jeunes éventés
« Sans cervelle et sans connoissance.

Pour celui du chapitre 7, il se fait tout seul,

« Et s'amuse à planter pour le siècle prochain.

Mais je ne sais quel est ce poëte Statius, auquel il l'attribue. Voilà matière pour une note de vous, qui nous apprendra quelque chose, ou pour une dissertation de M. de Boze, qui ne nous apprendroit rien.

L'édition de mon Cicéron est de Cambin, et je l'ai suivie dans le deuxième vers du chapitre 6, qui s'y trouve exprimé ainsi :

Provehebant ad res novi stulti adolescentuli,

au lieu de

Proventabant oratores.

L'apostrophe à la vieillesse s'y trouve aussi de même qu'en celle de Græвius; mais elle devroit être continuée dans le troisième vers, où il faudroit *multa quæ non vis vides*, au lieu de *multa quæ non vult videt*, ce qui m'a fait croire qu'il y avoit faute au commencement ou à la fin, et dans ce doute j'ai abandonné l'apostrophe, et le tour m'en paroît plus sentencieux que si je l'y avois laissée, et même plus naturel.

Je reçois en ce moment une lettre de notre cher M. Boutet, dans laquelle il me confirme ce que vous me mandez touchant l'entière guérison de monsieur

son fils. Je vous conjure de lui en faire mes compliments, et de l'embrasser pour l'amour de moi. C'est un homme digne de l'âge d'or; il me parle de la partie de campagne que vous devez faire ensemble avec M. Leclerc, notre ancien ami. Je vous trouve bien heureux, messieurs, d'être à portée de vous voir quand bon vous semble. Adieu, monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne sais si vous n'aimeriez pas mieux dans le vers qui désigne Ennius *riche en intégrité* que *riche en fidélité*: je vous donne le choix.

À Bruxelles, le 16 juin 1729.

Dans l'appréhension où je suis, monsieur, que vous n'ayez point d'autre copie de votre traduction que celle que vous m'avez confiée, je n'ose ni attendre une occasion favorable pour vous la renvoyer, ni fier aux messageries ordinaires un volume si petit qui pourroit s'égarer aisément; mais j'ai songé que M. le prince de La Tour, me faisant l'honneur d'être de mes amis, pourroit bien vous la faire tenir par la poste sans payer de port, et, par cette voie plus sûre et plus prompte qu'aucune, vous la recevrez en même temps que cette lettre, que je ne vous écris que pour vous en donner avis, vous ayant

déja marqué dans ma précédente tout ce que j'ai cru devoir vous dire touchant les vers sur lesquels vous avez bien voulu me faire l'honneur de me consulter. Il y a pourtant un endroit où je me souviens d'avoir fait une faute ; c'est au quatrième vers de l'imprécation de Thyeste, où il y a

Noircissent les rochers et les ronces arides.

Comme le mot de *roc* est au premier de ces quatre vers, je crois qu'il faudroit se servir de celui de *buissons* à la place de *rochers*, pour ne point tomber dans la répétition. Je vous prie de m'accuser la réception de ma première lettre et de votre manuscrit. Je suis avec toute l'estime et toute la considération possible, etc.

À Bruxelles, le 23 juin 1729.

Je vous envoie, monsieur, les vers dont vous me demandez la traduction ; à condition que vous ne m'en ferez pas envers vous un mérite plus grand que la chose ne vaut, et que vous songerez encore moins à m'en faire un envers le public, à qui il importe fort peu de savoir que vous m'avez consulté sur une bagatelle que vous auriez beaucoup mieux faite que moi, si vous en aviez voulu prendre la peine. Ceux

que j'ai laissés en leur entier dans votre manuscrit en peuvent faire foi, et la comparaison ne m'en seroit pas avantageuse, quoiqu'il me le fût infiniment de paroître associé avec vous dans le même travail. Épargnez-moi une confusion également glorieuse et humiliante, et faites-moi la grace de me mander si vous avez reçu votre manuscrit que je vous ai renvoyé par la poste, franc de port, du même jour que je vous en ai donné avis.

Je ne connois personne qui se puisse acquitter mieux que vous de l'histoire que vous avez entreprise de l'Académie; car je ne connois rien de plus difficile à bien faire aujourd'hui, comme rien n'étoit plus aisé au temps que Pélisson l'a commencée:

Obsequium amicos, veritas odium parit.

Cependant il n'y a rien qui puisse rendre un ouvrage durable que la vérité: il faut être bien *habile* pour l'accorder avec la discrétion. De combien de Leclerc et de Boyers, bon Dieu! aurez-vous à faire l'éloge! Je suis fort curieux des autres poésies latines de feu M. l'abbé Fraguier; personne ne possédoit mieux que lui les délicatesses de cette langue. Mais ce n'est pas une simple curiosité; c'est une impatience véritable que j'ai de voir imprimer la traduction de l'*OEdipe* de Sophocle et des *Oiseaux* d'Aristophane que feu M. Boivin a faite. Je n'ai point connu de savant avec tant d'esprit, ni d'homme d'esprit

avec tant de savoir. Je respecte sa mémoire comme celle d'un des plus grands hommes de nos jours, supérieur à tous les savants de son temps, et supérieur à son savoir même par sa modestie et la candeur de ses mœurs. Je me souviens de l'effet que produisit sa traduction des *Oiseaux* qu'il nous lut autrefois à l'Académie où j'étois son confrère; le dialogue étoit alors en prose et les chœurs en vers. Je ne me souviens de rien qui ait fait autant de plaisir; et j'aurois de bon cœur donné tout Nicéphore Grégoras ([1]) pour les dix autres pièces traduites de la même main. On ne connoît pas assez Aristophane; on pourra le connoître par l'échantillon que vous avez sauvé du naufrage de l'oubli: c'est un service que le public ne sauroit assez reconnoître. Il sera peut-être bien aise de savoir lequel des deux a meilleure grace de l'*OEdipe* de Sophocle ou de celui de La Mothe, tous deux en prose. Je sais bon gré à ce dernier de son déchaînement contre la versification des pièces de théâtre; il sait bien ce qu'il fait:

Prenant le parti de la prose,
Il prend le parti de ses vers.

Ce pourroit être la fin d'une épigramme dont je laisse le commencement à faire à qui voudra s'en donner

([1]) Boivin a donné la traduction de l'Histoire byzantine de Nicéphore Grégoras.

la peine; car, en vérité, c'est battre un homme à terre que d'attaquer un poëte si extravagant et si décrié.

Mille compliments à notre cher M. Boutet. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis, monsieur, plus à vous qu'à moi-même.

À Bruxelles, le 23 octobre 1730.

C'est ici, monsieur, le premier usage que je fais de l'adresse que vous m'avez donnée. M. Boutet le fils m'adresse les deux lettres que je vous envoie, et que j'ai reçues ce matin, quatre heures après votre départ ([1]). Vous les trouverez sans doute à votre arrivée, et je me flatte que vous m'en accuserez la réception, en m'apprenant des nouvelles de votre voyage et de votre santé. Ce sera ma lettre de crédit auprès de tous ceux dont vous vous êtes acquis le cœur et l'estime pendant le séjour que vous avez fait ici. Ne laissez pas chômer votre résident, et donnez-moi, je vous en conjure, le plus souvent qu'il vous sera possible, des occasions de vous témoigner

([1]) L'abbé d'Olivet venoit de faire un voyage en Hollande; il s'étoit arrêté à Bruxelles, où il avoit donné à Rousseau des témoignages de son vif intérêt.

le véritable attachement et la parfaite considération avec laquelle je suis, monsieur, entièrement à vous.

À Bruxelles, le 4 janvier 1731.

Je partois pour Louvain dans le temps qu'on m'a remis votre lettre, après avoir pris congé de M. de Konigsek. Je suis resté deux jours à Hesse avec M. le duc d'Aremberg. Je n'ai point de termes pour vous bien exprimer à quel point je suis sensible à ce que votre amitié a fait pour moi auprès de M. le garde des sceaux, ni combien je suis touché des sentiments que ce ministre vous a fait voir en ma faveur. Ma reconnoissance, pour être partagée, n'en est pas moins vive, et je n'aurois jamais pu résister à la tentation de l'en assurer moi-même dans les termes les plus convenables au respect qui lui est dû, si je ne savois que le sort des lettres est de tomber, pour l'ordinaire, du cabinet à la secrétairerie, où les secrets ne sont pas toujours le plus fidèlement gardés: vous êtes bon pour y suppléer, et vous avez déja assez fait pour moi pour faire encore cela. Rien n'est plus sage que les deux objections qu'il vous a faites. Cependant permettez-moi de vous expliquer quelle a été mon idée, et j'espère que vous y trouverez une

réponse décisive et concluante. Je n'ai pas prétendu que le ministre qui vouloit bien se charger de tirer du scélérat en question l'aveu d'un crime *inconnu*, par la conviction d'un assemblage certain de crimes et de scandales, risquât de l'épouvanter par des menaces en l'air et sans effet; j'ai compris qu'en commençant par remontrer au Roi et au premier ministre que cet homme, diffamé dans toute l'Europe par des crimes publics, et reconnus par *lui-même*, jette une tache sur le gouvernement qui l'honore des graces et des pensions de Sa Majesté, et le souffre dans un corps respectable comme celui de l'Académie, on pourroit aisément obtenir du Roi qu'il fût chassé et dépouillé de ces mêmes graces qu'il a surprises, à moins que, par un aveu sincère d'un crime que Sa Majesté veut savoir, il ne rachetât le secret et la punition des autres, qu'elle sait déja. En ce cas, ou il avoueroit, et c'est ce qu'on demande, ou la menace seroit exécutée dans toute son étendue, et le public au moins seroit vengé aussi bien que le gouvernement. Quel avantage en tirerois-je, me dira-t-on? Un beaucoup plus grand que celui de faire imprimer et ses lettres et sa vie, composée par un ministre mort depuis quinze ans, toutes choses contre lesquelles le criminel et le parti qui l'a soutenu contre moi ne manqueroient pas de s'inscrire en faux, et de crier à l'imposture. Qui est-ce qui se donneroit la peine de venir vérifier chez un notaire

de Hollande l'écriture de ses lettres, et cette vérification ne seroit-elle pas, au contraire, fort aisée à faire à Paris, même sur des pièces de comparaison qu'il est fort facile d'avoir d'un homme dont le métier est d'écrire et de déposer des mémoires dans une académie dont il est membre? Ne pourroit-on pas commencer par là; et qu'est-ce que je demande autre chose, sinon qu'on s'assure bien du fait avant de rien commencer? Or, peut-on s'en mieux assurer que par la confession écrite de la main du coupable? Ajoutez à cela le témoignage du comte du Luc, qui, pendant son ambassade en Suisse, n'a entendu autre chose que le récit des friponneries de ce malheureux: n'en est-ce pas plus qu'il n'en faut pour établir le droit de parler et d'agir sous l'autorité du roi, sans laquelle je sais fort bien qu'on ne peut rien faire. Réfléchissez à cela, mon cher abbé; si l'occasion se retrouve de parler encore au ministre de cette affaire, ayez la bonté de le lui faire entendre avec cette netteté et cette précision que Dieu vous a donnée en partage, et qui n'est pas moins rare dans un académicien, que la fidélité et le zéle pour la justice dans les amis du siécle. N'oubliez rien de tout ce qui pourra convaincre cet illustre et digne organe du plus puissant roi de l'Europe, de l'admiration que j'ai pour sa vertu, de mon attachement à sa personne, et de ma reconnoissance pour ses bontés. *Vale.*

Monsieur le duc et madame la duchesse d'Aremberg, le comte et la comtesse de Lanoi, sans oublier votre serviteur, vous souhaitent toute sorte de biens en ce monde, et la vie éternelle en l'autre : embrassez bien notre cher M. Boutet.

À Bruxelles, le 5 de l'année 1731.

Après tout ce que je vous ai dit dans ma lettre d'hier, je trouve encore nécessaire, mon cher abbé, de vous avertir d'une chose que j'ai oubliée, c'est que j'ai lieu de craindre que le cardinal, votre premier ministre, sans me connoître, ne soit pas prévenu en ma faveur. Deux raisons me confirment dans cette pensée; la première, c'est que ceux qui ont le plus d'intérêt à empêcher l'éclaircissement en question ont pris les devants, en lui inspirant l'envie d'être leur confrère à l'Académie, afin de pouvoir plus facilement s'emparer de son esprit. C'est ainsi qu'ils en ont usé avec tous ceux du ministère ou de la faveur, qui étoient ou pouvoient devenir mes amis, comme M. d'Argenson, M. le cardinal Dubois et bien d'autres : car pour ceux qui étoient déja mes ennemis, comme le duc de Noailles et le chancelier, quoique du bois dont on fait les académiciens, ils ont regardé cette précaution comme

inutile, et n'y ont pas pensé; la seconde raison est encore mieux marquée. Une personne de la première considération, et fort amie de ce prélat, ayant tenté auprès de lui la même chose que vous tentez aujourd'hui pour moi, a échoué au premier mot, et m'a écrit nettement qu'elle avoit trouvé les accès fermés. Ajoutez à cela le silence que monsieur le comte Duluc, qui a toujours été intimement avec lui, garde avec moi sur ce chapitre, que je ne saurois douter qu'il n'ait autant à cœur que moi-même, et vous jugerez sans peine que ma crainte est bien fondée; d'où je conclus que, quelque ascendant que votre ami puisse avoir sur son esprit, il faut que l'affaire soit conduite avec toute la précaution et toute la délicatesse imaginables, pour la lui faire goûter, au cas qu'il veuille bien l'entreprendre; mais j'ose dire que, s'il vient à bout de cette difficulté, toutes les autres seront très légères, et que, quelque fin et quelque audacieux que soit le scélérat qu'il s'agit de confondre, il ne tiendra jamais contre une conviction accompagnée d'une menace qui lui présentera sa perte infaillible et celle de sa famille. Il doit avoir aujourd'hui soixante-douze ans; on n'est plus si ferme à cet âge qu'à cinquante-deux, sur-tout quand on voit le précipice ouvert; et si on peut venir à bout de le faire parler, je puis vous assurer, mon cher abbé, qu'on apprendra bien des choses curieuses, et auxquelles on ne s'attend pas; car,

comptez sur ma parole, qu'il n'est pas le seul qui ait conduit la machine, et que bien d'autres que lui sont du même complot. *Vale.*

À Bruxelles, le 23 janvier 1731.

Une amitié aussi agissante que la vôtre, mon cher abbé, n'a besoin que d'occasions; et d'après celle que vous avez déja fait naître, on peut bien se reposer sur vous de toutes les autres. Le grand point seroit de désabuser l'éminence, sans laquelle on ne peut rien faire; et je conçois bien que rien n'est plus difficile, ni plus délicat même à entreprendre; mais rien n'est impossible à la bonne volonté dirigée avec un peu d'art, et celui de manier les esprits n'est pas, ou je me trompe fort, le moindre talent de votre illustre ami. Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi.

Je vous suis bien obligé du soin que vous avez eu de me faire chercher les bagatelles que je vous ai demandées, mais nullement du refus que vous avez fait d'en recevoir le déboursé. Ce n'est point comme cela qu'on fait les commissions d'un ami; vous ne m'y rattraperez plus, et, à moins qu'il ne s'agisse de choses de la dernière confiance, vous n'aurez plus aucune commission de moi.

Je vous prie d'assurer madame de Castelnau de mes respects, et de lui dire que j'attends pour lui faire réponse que je puisse la satisfaire sur ce qu'elle m'a ordonné : je n'y perdrai pas un moment.

Quand je serois capable de vous garder le secret sur les marques d'amitié que vous donnez à M. le duc d'Aremberg, vous croyez bien que M. de Saint-Rambert ne les lui laisseroit pas ignorer. Je vous réponds que notre chère altesse y est sensible autant qu'elle le doit, et qu'elle connoît, comme moi, tout ce que vaut un ami comme vous ; c'est beaucoup dire.

Je n'examinerai point en détail la validité des cinq objections qu'on vous a faites sur les trois psaumes ; vous en pouvez juger mieux qu'un autre. Prévention d'auteur à part, elles m'ont paru peu solides : j'y ferai pourtant attention ; et aux premières heures de loisir, je vous en dirai ma pensée plus au long. À propos d'objections, connoissez-vous M. Blanchard? je lui ai écrit le 16 du mois passé à l'adresse qu'il m'avoit donnée, chez *M. Le Poivre, rue du Petit-Carreau*, et en satisfaisant à une prière qu'il m'avoit faite, je lui en avois fait une autre qui étoit d'envoyer à l'abbé de Saint-Pierre un petit carré de papier, endossé de ma réponse à deux ou trois objections sur des vers qu'il m'avoit fait remettre ici. Comme j'ai connu de la politesse à M. Blanchard, j'ai été surpris qu'il ne m'ait pas seulement accusé

la réception de ma lettre, et je vous prie, mon cher abbé, de savoir ce qui en est.

Nous avions déja vu l'arrêt calotin rendu sur le *Brutus* de Voltaire. M. de Konigsek me l'avoit donné à son passage ici. On m'a depuis envoyé à ce sujet une petite épigramme assez jolie, qui fait allusion au 210ᵉ vers de la première épître du second livre d'Horace:

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poëta...

Voilà le troisième habit retourné que cet auteur vend comme neuf au public, après y avoir fait deux ou trois points d'aiguille. Le parodiateur pourroit lui appliquer fort à propos le vers que Molière met à la bouche de Vadius:

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

Je suis bien aise qu'on songe à procurer une bonne édition des comédies de Molière: nous n'avons rien en notre langue qui fasse autant d'honneur à la nation. Je travaillerai avec plaisir au discours historique et critique dont je vous ai parlé sur cet auteur; mais je ne pourrai commencer de quelque temps d'ici: c'est pourquoi je serois bien aise que l'édition qui en est projetée fût précédée de celle de Racine. Je ferai imprimer *Mariamne* ce carême, et je vous l'enverrai. *Vale.*

Votre lettre qui est du 16 ne m'a été rendue qu'avant-hier 21.

X.

À Bruxelles, le 31 mai 1731.

Je vous remercie, monsieur, des piéces nouvelles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Rien de plus tragique que la première; rien de plus plaisant que la seconde. Le sujet de toutes les deux m'étoit déja bien connu : ceux qui en sont les héros auroient été bien heureux de ne savoir point écrire; mais il y a moins de danger à faire de mauvais vers qu'à écrire des lettres aussi funestes que celles dont on m'a envoyé les copies. Le parallèle qu'on a fait de Francœur [1] et de Voltaire est juste, et il est bien clair que le coup d'archet trouve plus de faveur que la rime. J'apprendrois à jouer du violon, si j'étois plus jeune: peut-être qu'alors messieurs vos ministres trouveroient plus de facilité à me faire justice d'un faquin. Si les gens de son espéce leur sont précieux, ceux de la mienne doivent leur être fort indifférents: je n'ai garde de m'en plaindre. Il me suffit de savoir à quoi m'en tenir après une pareille épreuve; ce sera la dernière, et la dernière fois que je vous impor-

[1] Directeur de l'Opéra.

tunerai pour rien obtenir d'eux. Je vois bien que ce n'est pas leur faire sa cour que d'être de mes amis, et *Jonville* l'entend mieux que vous. Pour moi, qui n'ai nul besoin de leur faire la mienne, et qui actuellement ne suis rien moins qu'en disposition d'écrire, j'espère que votre ami me dispensera du discours préliminaire dont vous me parlez. Je n'ai point l'esprit assez libre pour travailler à rien : c'est un barbarisme en morale qu'un discours enjoué *avec un* cœur chagrin ; et je vous avoue que je n'ai point l'art de concevoir d'une façon et d'accoucher d'une autre.

Croyez-moi, mon cher monsieur, les remarques de M. Brossette suffiront à l'édition du Molière projetée ([1]) ; il m'a expliqué son dessein, qui ne sauroit être mieux conçu, et personne n'est plus capable de le bien exécuter. Pour moi, je vous le redis, je suis actuellement incapable de penser à autre chose qu'aux exemples de perfidie, de corruption, d'injustice, d'impudence, et de grossière hypocrisie qui me crèvent les yeux de cent lieues loin. Je passe les opéra et les comédies à ceux qui marchent sur les fleurs ; mais je ne leur envie point leur bonheur, et tout entouré d'épines que je suis, je ne me regarde point comme malheureux. Adieu, monsieur, il est temps de finir une épître chagrine, et de vous assurer qu'on ne peut être plus à vous que je le suis.

([1]) Cette édition n'eut pas lieu.

À Bruxelles, le 2 décembre 1731.

Je suis sensiblement touché, mon cher monsieur, du danger où vous vous êtes trouvé : M. de Saint-Rambert m'en fait une description bien plus étendue que la vôtre, et dont je suis plus frappé que je ne saurois vous dire. La nature a fait un miracle en vous sauvant du risque où vous vous étiez exposé : gardez-vous bien de retomber dans la même faute. Je me souviens d'avoir eu le même mal que vous il y a trois ans ; je fis tous les remèdes qu'on me conseilla, et heureusement ils ne me guérirent point. À la fin je m'avisai de me servir de lait chaud coupé avec de l'eau, et ce remède, employé durant cinq ou six jours, me tira tout-à-fait d'affaire.

Je suis ravi de voir la tragédie transférée des rois aux particuliers sur le théâtre françois. Cette nouvelle poétique méritoit bien les applaudissements qu'elle a attirés à son inventeur. Voilà ce qui s'appelle du nouveau ; et, sur cet exemple, je ne doute point que vos illustres modernes ne fassent bientôt voir sur la scène le brave Crillon et Lanoue Bras-de-fer, fondés sur ce passage d'Horace, interprété selon leurs lumières :

Nec minimum meruêre decus, vestigia græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta.

Il faut espérer que la muse comique de l'infatigable Destouches achèvera de relever le théâtre abattu. C'est un magnifique convoi pour des comédiens que trois pièces en cinq actes : il est bon de leur laisser consommer leurs provisions ; je souhaite qu'ils en aient pour long-temps.

Je savois déja que la petite édition de mes œuvres avoit été faite à Chartres. Les caractères en sont très jolis ; il n'y manque qu'un papier un peu plus grand. Je suis bien fâché que mes trois psaumes nouveaux n'y aient pas été ajoutés ; et encore plus qu'on y ait joint le supplément, qui n'a été ajouté à l'édition d'Angleterre que malgré moi, et que je n'avois permis, par une sorte de condescendance aux importunités du libraire de Hollande, d'ajouter à la sienne, qu'à condition qu'il le feroit à part et d'une forme séparée, en quoi ce maraud-là m'a *manqué*, et a donné à mes ennemis la seule prise *qu'ils* puissent avoir sur moi raisonnablement, et à moi l'unique chagrin dont je ne puisse être consolé. J'ai fait vos compliments à monsieur le Duc, qui m'a chargé de vous faire les siens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

À Bruxelles, le 16 de l'année 1732.

L'épître en vers que vous m'avez envoyée, monsieur, m'a fait, je l'avoue, beaucoup de plaisir: elle est remplie de choses délicatement pensées et heureusement exprimées. L'auteur y donne des préceptes utiles et les donne en poëte, et, quoique son ouvrage soit long, il le rend court par la variété de ses tours et la diversité de ses figures : en un mot, à quelques fautes de langage près, je le regarde comme un homme digne de l'Académie; mais j'aurois voulu qu'il s'y fût frayé un chemin plus noble que celui des louanges qu'il donne si mal à propos à quelques uns de ceux qui en sont déja. Il est si aisé de ne rien dire de ceux qui ne méritent point notre estime, et il marque trop de discernement en tout le reste pour estimer de bonne foi ceux qu'il préconise. Plus son ouvrage paroît celui d'un homme d'esprit, moins il paroîtra celui d'un honnête homme. L'éloge de votre bienheureux (¹) ne pouvoit tomber en de meilleures mains que celles de Fontenelle, pour donner la dernière façon au ridicule

(¹) La Mothe, qui venoit d'être remplacé à l'Académie françoise par l'évêque de Luçon.

du personnage. L'encens de Bavius appartient à Mœvius; et les louanges que vous entendrez feront le même honneur au vivant qu'au mort, dont l'épitaphe s'est trouvée au bout de ma plume dans une lettre que j'ai écrite, il y a quelques jours, à notre ami Saint-Rambert.

Ci-gît, mieux vaut tard que jamais,
Le successeur de Desmarets.

J'ai connu M. l'évêque de Luçon dans le temps qu'il étoit abbé de Bussy; je lui trouvois alors de l'esprit et de la politesse. Si la mitre ne l'a point gâté, c'est un bon sujet pour l'Académie.

Je suis bien aise que vous fassiez réimprimer votre traduction du traité *de naturâ Deorum;* c'est un bon modéle pour la langue. Vous ne me dites point si vous avez joint des notes aux *Phénomenes* d'Aratus; ils en auroient besoin. Son altesse vous salue. *Vale.*

À Bruxelles, le 25 février 1732.

J'envoie en ce moment à la poste la copie exacte de l'ouvrage en question (1), à l'adresse que vous m'avez donnée de M. Perrinet, fermier général, sous

(1) Les Aïeux chimériques.

le pli duquel j'ai mis la vôtre : ainsi il la recevra en même temps que M. Mérault recevra cette lettre-ci que je lui adresse à l'ordinaire pour vous. Je vous prie de commencer par la bien lire en votre particulier, et, avant tout, la feuille dans laquelle j'ai écrit les caractères des personnages, et la situation des acteurs sur la scène ; ce que j'ai cru indispensablement nécessaire de mettre par écrit, pour faciliter à M. Quinault l'intelligence de la pièce, et de la manière dont les acteurs doivent la jouer. Ces observations, et une ponctuation scrupuleusement exacte, jointe à de courtes notes marginales, sont tout ce que j'ai pu faire pour suppléer à ce que j'aurois eu à lui dire de vive voix, ou à lui faire entendre par la lecture, dont les sons ne se peuvent mettre sur le papier comme les tons de la musique. Je crois méme qu'il devroit donner aux acteurs qu'il choisira une copie de ce qui regarde leurs rôles, dans une première feuille que je vous prie encore une fois de lire avant tout. Vous serez surpris de voir une piéce sans son titre ; il m'en a passé plusieurs par la tête depuis qu'elle est faite, et aucun n'a satisfait mon oreille. Vous verrez, par la lecture, quel est le caractère que j'y joue, et vous serez peut-être en état, après cela, de me suggérer quelque intitulation plus à mon gré que toutes celles que j'ai imaginées, sinon je lui donnerai tout simplement le nom de mon premier personnage, à l'exemple de Térence et de

notre Molière, qui en ont usé souvent ainsi. Du reste, je vous recommande ma réputation, dont messieurs les comédiens ne sont pas obligés de se soucier, mais qui ne vous doit pas être indifférente, puisque c'est à vous que je la confie : sur-tout ayez la bonté de répondre *articulatim* à ma précédente lettre, aussi bien qu'à tous les articles de celle que je pourrai vous écrire ci-après sur le même sujet. Je sais par vous-même que vous n'oubliez *rien* que ce que vous voulez bien oublier, et je serois fort fâché d'avoir à me plaindre de votre volonté sur le fait dont il s'agit. Adieu, mon cher abbé, quand vous aurez bien lu la pièce, communiquez-la à M. Quinault, afin qu'il la lise en son particulier, et priez-le d'en faire une lecture devant vous, et en présence de notre cher ami M. Boutet, avant de la lire à ses camarades. Quatre jours suffisent pour tout cela, et ce n'est pas beaucoup de temps. Je vous embrasse de tout mon cœur, et M. le Duc vous fait mille compliments. *Vale.*

À Bruxelles, le 7 mars 1732.

J'étois en peine de ne point recevoir de nouvelles de l'arrivée de mon paquet à M. Perrinet, que j'ai fait porter à la poste d'ici, le lundi gras, 25 du passé, avec les précautions que je vous ai mandées par ma lettre du même jour ; mais ce n'a pas été votre faute,

si vous ne l'avez reçu que le 4 du présent mois, comme vous me le marquez. J'en ai envoyé faire mes plaintes au bureau de la poste, où on a dit à mon laquais que c'étoit à celui de Paris qu'il avoit été retenu. Je serois bien aise de savoir ce qui en est, s'il y a moyen.

J'ai enfin trouvé le titre de ma piéce:

LA COMTESSE DE CRISTOGNAC,
OU
LES AÏEUX CHIMÉRIQUES.

Entre sept ou huit qui me sont venus dans l'esprit, je n'ai trouvé que ce titre double qui expliquât convenablement le caractère et le sujet dont il y est question. S'il vous en vient quelque autre, ne laissez pas de m'en faire part. Nous serons toujours à temps de choisir.

Les comédiens ne pouvoient mieux faire que de marquer à l'Académie leur reconnoissance de l'avantage que leur a procuré un de ses membres. De la façon dont tout le monde m'écrit, on n'a point vu de succès pareil à celui de la comédie de Destouches (1). Celles qui viendront après n'ont qu'à se bien

(1) La comédie du Glorieux, qui avoit été jouée pour la première fois le 17 janvier 1732. Le 2 mars suivant, l'acteur Quinault, accompagné d'une députation des comédiens françois, alla prier l'Académie de vouloir bien accepter ses entrées au Théâtre françois.

tenir. Adieu, je ne vous en dis pas davantage pour aujourd'hui. J'attends votre première lettre, et je vous embrasse de tout mon cœur. Mes amitiés à notre cher M. Boutet.

A Bruxelles, le 12 mars 1732.

Vous ne m'avez jamais donné, mon cher monsieur, une preuve plus incontestable de votre amitié, que celle que je viens de recevoir dans votre lettre du 8 de ce mois; et, plus votre sentiment est opposé au mien, plus je vous suis obligé de la sincérité courageuse et noble avec laquelle vous me le déclarez: c'est le caractère le plus essentiel d'une véritable amitié, et je puis vous assurer avec la même franchise que, si jamais j'ai compté sur vous, c'est dans ce moment où, sans examiner qui de nous deux se trompe, je n'envisage que la bonne foi et le zéle qui vous sont communs avec le meilleur ami que j'aie au monde, et dont je regarde votre lettre comme une preuve convaincante. Je ne suis point surpris que vous ayez pensé comme vous faites, après ce que vous m'avez appris vous-même de la façon dont Voiture et tout l'hôtel de Rambouillet pensoient sur *Polyeucte;* je le suis seulement de ce que vous me dites qu'il n'y a point d'originaux d'*É-*

milie (1), n'y ayant peut-être rien au monde d'aussi commun que l'infatuation des hommes sur leur origine, et que la chimère où une infinité de gens donnent en la cherchant, dans des rapports de noms, et dans des allusions encore plus ridicules que celles de mon généalogiste. C'est de quoi M. Le Laboureur, qu'on vient de réimprimer, se plaint en une infinité d'endroits de ses additions; et, pour peu qu'on ait lu de livres de généalogie, on y trouvera des originaux d'extravagances plus extraordinaires que tout ce que j'ai pu imaginer dans ma copie. Cela est si vrai, que la plus grande partie des bons mots de la pièce que vous avez lue sont pris de contes que j'ai autrefois ouï faire à la cour, de la feue maréchale de La Meilleraie, de la vieille madame Beaufremont et d'autres; et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à mettre notre amie, madame de Castelnau, sur le chapitre de cette première; vous en reconnoîtrez plusieurs, et vous verrez que ce n'est point par le défaut d'originaux que la pièce pèche. Cela posé, par où pècheroit-elle? Est-ce par les accompagnements de la folie qui y est représentée? Toutes les pièces d'un tableau doivent se rapporter à l'objet principal: c'est la première régle de la peinture et de la poésie. Un généalogiste visionnaire, un intendant fourbe et intéressé, une générosité imprudente, une

(1) Personnage des Aïeux chimériques.

négligence absolue dans ses affaires, une confiance aveugle en ceux qui les conduisent, la ruine inévitable qui en résulte, ne sont-ce pas des suites nécessaires de ce fol entêtement de grandeurs, qui regarde comme une dérogeance les détails et les soins qui occupent le commun des personnes sensées et qui prennent garde à leurs affaires. Les bornes d'une lettre ne me permettent pas de m'étendre davantage, et je ne vous dis ceci qu'afin de vous faire voir que ce n'est point d'après mon imagination, mais d'après la nature, que mes personnages sont copiés: car, quant au reste, je puis vous assurer que je ne songe plus à cet ouvrage, quoique dans mes principes je le regarde comme le plus irrépréhensible qui soit encore sorti de ma plume; persuadé que la morale d'une comédie ne doit point consister en moralités, mais en exemples agissants, et que le devoir indispensable de ce poëme étant de faire rire, on n'y peut parvenir que par une action rendue vraisemblable par la régularité de la conduite, et risible par la rareté des originaux; ce que je crois avoir assez bien attrapé, tant par la rigide observation des règles les plus sévères du théâtre, que par la singularité de mes personnages, qui, ressemblant à ce qu'on voit tous les jours, n'ont point encore été vus, que je sache, sur aucun théâtre.

Je vous prie de remettre le paquet tel que je vous l'ai envoyé, bien cacheté et bien enveloppé, à l'a-

dresse de M. le duc d'Aremberg, entre les mains du sieur Bal, concierge de son hôtel au Temple, lui recommandant de l'envoyer à son altesse par les premières occasions qu'il aura. Il n'est pas nécessaire de vous recommander d'oublier jusqu'au nom de la pièce, et de ne rien laisser échapper qui puisse donner la moindre idée ni du sujet, ni des caractères: je compte qu'il en sera comme si elle n'étoit jamais sortie de mes mains, et que vous n'en eussiez jamais entendu parler. Cette lettre-ci sera même brûlée, s'il vous plaît, après que vous l'aurez communiquée à notre cher M. Boutet, à qui je n'écris qu'un mot.

Reste une chose qui m'embarrasse, c'est d'excuser auprès de M. Quinault un si long retardement à lui faire réponse après une lettre aussi obligeante que celle qu'il m'a écrite; car je vois bien que vous ne lui avez pas rendu celle que je vous ai adressée pour lui. Voyez si celle que je joins ici pourra y suppléer, et ayez la bonté de la lui rendre. Adieu, vous pouvez compter que je vous aime plus que je n'ai jamais fait, et que la diversité de nos opinions en cette rencontre ne fait que confirmer celle que j'ai de l'uniformité de nos cœurs.

L'adresse de M. Viollant est toujours la plus sûre et la plus prompte. Pourquoi ne m'envoyez-vous pas le compliment de Quinault à l'Académie?

À Bruxelles, le 19 février 1734.

Me voilà absolument déterminé à vous envoyer ma pièce à Paris, et à vous en confier le sort, conjointement avec M. Quinault et notre cher M. Boutet. Je commencerai demain à la copier, et j'espère, malgré les dissipations du carnaval, que cinq ou six matinées feront l'affaire; je l'adresserai, comme vous me le marquez, à M. Perrinet, et vous en donnerai avis par une lettre à part. Tout ce que je vous demande, c'est un inviolable secret, premièrement; et, en second lieu, une attention scrupuleuse à la faire jouer comme elle est, sans rien changer, ni ajouter, ni retrancher: car, je vous avoue *mon* foible, je ne me sens pas capable de faire mieux, ni autrement: vous en jugerez. J'ai mis ce matin sur le papier une idée abrégée du caractère, du jeu, et des habillements de mes personnages, qui suffira à un homme comme vous, et à un acteur intelligent comme M. Quinault, pour le mettre au fait en général de ce que je ne pourrois exprimer en détail par écrit. Le diable est que, n'ayant jamais vu jouer aucun des acteurs qui sont présentement à Paris, je ne connois point assez leur force pour savoir si mes rôles leur seront propres. Ce sera à M. Quinault

à me tirer de cet embarras-là, et à choisir ceux qu'il trouvera le plus convenables aux caractères qu'ils auront à représenter. Je vous prie seulement de faire en sorte qu'il choisisse, sans passion ni prévention pour ou contre, ce qu'il croira de meilleur. Quant au temps de la représenter, l'après Pâques est encore une saison passable, pourvu qu'on ne tombe point dans les grandes chaleurs; mais il est certain que les grandes moissons se font en hiver, ce qui ne m'arrêtera pas, pourvu que le reste aille comme il faut; car je compte pour rien l'intérêt pécuniaire, sans l'honneur; et je vous prie d'avance d'en disposer largement au profit de M. Quinault, qui aura assez de peine à mettre la pièce sur pied, pour mériter sa part de la récolte, si récolte y a. Je vous envoie ma réponse pour lui, et vous prie d'embrasser pour moi notre adorable ami M. Boutet, à qui je n'écris point, comptant que cette lettre sera pour vous deux. Ne trouverez-vous point, comme moi, qu'il y a quelque risque à donner au public une comédie immédiatement après une autre comédie qui a réussi? Faites-y vos réflexions avec M. Quinault. Rien n'est si fantasque que le public, et le théâtre est comme le Palais; l'on y perd les bonnes causes, et l'on y gagne les mauvaises, sans savoir comment. Je ne puis croire cependant que la pièce de Destouches soit aussi méchante que vous me la représentez. Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui ait dé-

terminé l'approbation du public. Cet auteur n'a jamais su débrouiller une action, et ses caractères sont presque toujours forcés ou mal choisis ; mais, je vous l'ai déja dit, il a des rencontres heureuses, le tour du vers comique, et le dialogue assez naturel.

Je suis infiniment obligé à M. l'évêque de Luçon de s'être souvenu de moi, et à vous, mon cher monsieur, de l'en avoir fait souvenir: c'est une bonne acquisition que vous avez faite. Relisez, par *plaisir*, l'endroit de mon *Épître aux Muses*, qui commence par,

Je sais qu'enfin ses lauriers chimériques,

vous verrez si la chute de son prédécesseur n'est pas prédite, il y a vingt-huit ans, aussi clairement que quand je prédisois dans le même temps qu'il feroit un jour des odes en prose; et, après *cela*, étonnez-vous que le mot de *vates* soit fait pour les poëtes aussi bien que pour les faiseurs de prophéties. Adieu. Son Altesse vous salue, et moi je vous embrasse de tout mon cœur. *Vale*.

À Bruxelles, le 9 août 1735.

Je ne puis, monsieur, payer d'une reconnoissance, d'une admiration trop vive, la grandeur

d'ame plus qu'héroïque de l'illustre ami qui a occasioné les démarches dont vous voulez bien m'informer dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 3 de ce mois : mais en conservant, comme je le ferai toute ma vie, les sentiments que je dois à cette généreuse bonté, vous trouveriez mauvais vous-même que je ne conservasse pas ceux que je me dois en propre. Il a été question des mêmes mesures dont vous me parlez, lorsque M. de Senozau, l'an passé, s'entremettoit pour mon retour : je m'y suis toujours opposé, ne voulant rien qui pût me mettre hors de portée de faire valoir, quand je voudrois, les preuves que j'ai en main de l'énorme différence qu'il y a de moi au scélérat qui m'a prêté ses crimes, parceque c'étoit le seul moyen honorable de lui imposer silence et de lui faire racheter le mien. Mon dessein aujourd'hui ne seroit autre que de reprendre le procès, et de mettre le fils du scélérat dans la même nécessité où j'aurois mis le père, si j'eusse pu obtenir le sauf-conduit dont j'avois besoin pour cela, et que M. de Maurepas, héritier sans doute des préjugés et de l'inimitié de monsieur son père contre moi, m'a refusé impitoyablement, mais que je ne me lasserai jamais de demander comme condition *sine quâ non* de mon départ pour Paris. Il y a des hommes avec qui on ne peut espérer de paix qu'en les écrasant ; la modération ne sert qu'à donner des armes à leur insolence. Le misérable Saurin étoit de

ce caractère. Les fils tiennent ordinairement des pères. Je suis persuadé que l'unique moyen de mettre à la raison celui dont il s'agit seroit de l'intimider. Voltaire, dont vous me parlez, est de l'espèce de ces gens dont je parle. J'ai expliqué dans ma réponse au R. P. de Marsy ce qui a pu donner lieu à sa nouvelle insolence : le tout doit vous être communiqué, et je vous suppose au fait sur ce chapitre comme moi-même. Je le supposois actuellement encore à Amsterdam lorsque j'ai chargé Changuion, mon libraire, de lui donner mon ode, et de l'assurer que je ne conservois contre lui aucun ressentiment du passé. Changuion, comme un couard, a été prendre pour confident un correspondant de Voltaire, qui ne vaut guère mieux que lui ; et si l'un ou l'autre ou peut-être tous deux ont prétendu tourner à ma honte une démarche à laquelle, en qualité de chrétien, je ne pouvois me refuser, vous jugez bien qu'il ne seroit pas prudent à moi de donner les mêmes armes à l'héritier d'un plus méchant homme encore que ces deux derniers. Daignez donc, mon cher monsieur, vous contenter pour moi de l'obtention du sauf-conduit que M. de Maurepas m'a refusé jusqu'ici ; et, sans oublier d'assurer votre ami de ma profonde reconnoissance et de ma tendre et respectueuse admiration pour sa vertu, soyez persuadé de toute la justice que je rends à la vôtre, et de l'inviolable amitié qui m'attache à vous pour toujours.

Je verrai bientôt M. le comte de Lanoy, et je ne doute point du plaisir qu'il aura à la lecture du dernier article de votre lettre.

Ne connoîtriez-vous point, par hasard, un monsieur Langeois, qui a été, dit-on, fermier général, et qui est actuellement attaché à la maison d'Orléans. On prétend qu'il a dit à quelqu'un qu'il avoit été témoin de la fabrique des deux couplets qui regardent les La Faye, qui furent faits en sa présence chez un nommé M. Perrinet, par La Mothe? Ce seroit une chose à éclaircir tout doucement, et personne n'en seroit plus capable que vous, si vous vouliez.

À Bruxelles, le 17 novembre 1736.

Je vous suis bien obligé, monsieur, du zéle que vous me témoignez pour mes intérêts; mais comme ils sont entre les mains de personnes sages, discrétes et intelligentes, je crois que le mieux que nous ayons à faire est de les laisser agir, sans nous informer des moyens qu'elles peuvent employer, et sur-tout sans ébruiter leurs desseins. C'est la disposition où je suis, et je ne doute point que ce ne soit aussi la vôtre. Quant à ce qui s'est passé ici, ne vous en inquiétez point pour moi. Cette affaire ne m'y a fait

aucun tort, et j'espère qu'elle ne m'en fera pas davantage ailleurs. Votre Traité de la Prosodie n'est point encore venu jusqu'à moi. Je serai fort aise de le recevoir; c'est une des plus importantes parties de notre grammaire, et qui ne pouvoit être maniée par une plus habile main que la vôtre. Je suis avec tous les sentiments qui vous sont dus, etc.

À Bruxelles, le 8 mai 1738.

Je suis persuadé, monsieur, que votre équité vous a fait excuser mon silence à votre égard, d'après celui que vous avez gardé avec moi sur des lettres de ma part qui demandoient réponse, et auxquelles vous n'avez point répondu. J'en ai usé de même, et, malgré cela, votre persévérance à me donner part de vos productions ne s'est point rebutée, ce que je ne puis regarder que comme une preuve non seulement de votre longanimité, mais encore de votre amitié pour moi. J'ai reçu, l'an passé, votre Traité de la Prosodie sous le contre-seing de monsieur le garde des sceaux; mais, comme le nom des ministres de France n'est pas aussi respecté dans les pays étrangers que chez vous, il est bon de savoir que cette précaution que plusieurs, comme vous, ont souvent prise, n'a servi et ne sert qu'à renché-

rir le port des lettres et à en retarder la distribution. Du reste, le livre m'a paru extrêmement bon, et d'autant plus utile, que la seule chose qui manque présentement à notre langue est une méthode sûre pour apprendre aux étrangers à la bien prononcer, ce qui ne se peut que par des observations telles que les vôtres, munies de l'autorité d'un corps comme l'Académie. Je ne sais pourtant si vous ne rendriez pas autant de service au public, en employant l'esprit que vous avez, et le talent que vous possédez pour mettre vos pensées au net, à rectifier dans nos excellents auteurs les hardiesses et les licences que vous y remarquez, qu'à leur faire un procès sévère et sans miséricorde, dès qu'il s'agit de fixer un doute dans les langues. Vous savez de quel poids est l'autorité, et qu'une faute de Cicéron, par exemple, seroit plus respectable que tous les beaux raisonnements qu'on pourroit faire pour la condamner : *Aliud est latinè loqui, aliud grammaticè.* Ceci, monsieur, regarde également votre sincérité dans ce livre de la Prosodie, et dans vos observations sur Racine, que l'on me rendit hier de votre part, et dont le peu que j'ai lu m'a déja rappelé l'esprit et le goût de Vaugelas, dont je vois bien que vous êtes parfaitement rempli. Je pourrois vous en dire davantage de bouche, si la fortune permettoit que nous pussions nous revoir. Un quart d'heure de conversation éclaircit plus de choses, et plus facilement,

que trente pages d'écriture. Je vous suis, au reste, infiniment obligé de la part que vous avez prise à ma dernière maladie; il ne m'en reste rien, Dieu merci, qu'une tendre et immortelle reconnoissance pour toutes les bontés qui m'ont été témoignées à son occasion. Je compte sur l'assurance que vous me donnez de la continuation des vôtres, et vous pouvez aussi compter sûrement sur la sincérité de mon estime et des sentiments avec lesquels je suis depuis si long-temps, etc.

À Bruxelles, le 1er juin 1738.

J'ai reçu hier, monsieur, des mains du secrétaire de M. de Jonville, l'excellent poëme latin dont vous avez eu la bonté de me faire présent. Je l'ai trouvé, aussi bien que la prose qui l'accompagne, digne d'un siècle que votre goût et vos talents vous ont rendu aussi familier que celui où nous vivons. Il n'appartenoit qu'à vous de faire revivre celui de Cicéron et de Virgile, dont la mémoire s'est presque effacée aujourd'hui en France. J'ai été charmé de l'ouvrage, et je le suis encore davantage des nouvelles marques d'amitié que j'ai trouvées dans votre lettre. Permettez-moi cependant de me justifier du reproche que vous me faites d'avoir pris la mouche mal à pro-

pos sur votre silence. Si les miennes sont encore entre vos mains, vous en verrez plusieurs assez amples et très raisonnées, sur des matières importantes, auxquelles j'ai dû être naturellement un peu alarmé de ne recevoir aucune réponse, ce que je ne pouvois attribuer qu'à une sorte de mépris ou d'indifférence, plus sensible dans un ami comme vous, que dans toute autre personne moins chère et moins digne de ma confiance. Vous savez bien qu'elle a été pour vous sans aucune réserve, et que vous êtes celui de tous mes amis sur lequel j'ai le plus compté. Si quelques doutes sont parvenus à la traverser, un quart d'heure de conversation suffiroit pour les éclaircir, mais quand et comment pourrois-je me flatter de me voir à portée de l'obtenir? C'est ce que je ne sais pas, et qu'un ami comme vous peut savoir mieux que moi, sans qu'il soit besoin que je le mette sur la voie.

J'ai fait une ode pendant ma maladie sur ma maladie même [1], et je l'ai corrigée depuis ma convalescence. Je voudrois en faire part à mes amis; et, pour éviter la multiplication des copies à la main, je me suis avisé de la donner à imprimer à mon li-

[1] C'est celle qui est adressée au comte de Lannoi, et qui commence par ces vers:

> Celui qui des cœurs sensibles
> Cherche à devenir vainqueur.

braire de Hollande. Je voudrois en envoyer une vingtaine d'exemplaires à Paris ; mais j'aurois besoin, pour cela, d'une voie sûre, et qui me mît à couvert des chicanes, car le paquet seroit trop gros pour être confié à la poste : c'est à vous que je m'adresse, monsieur, pour me l'indiquer, et il faut, s'il vous plaît, que ce soit le plus tôt qu'il vous sera possible. Je prendrai le même parti sur ma dixième Épître, si M. le chancelier continue de me tenir à la rigueur. Au reste, j'ai trouvé la traduction que vous avez faite du passage d'Homère fort bien. Je ne vous refuse pas cependant d'y mettre la main ; mais, en vérité, j'aurois peine à faire mieux.

J'en aurois encore davantage à vous exprimer combien je vous honore, et à quel point je vous suis attaché par l'esprit et par le cœur.

À Bruxelles, le 30 juin 1738.

Votre lettre du 9 de ce mois, monsieur, a cheminé encore plus lentement que la mienne, quoique le secrétaire que M. de Jonville a laissé ici soit le plus exact et le plus honnête du monde, quand de pareilles occasions se présentent de m'obliger. Il n'a pu me la rendre qu'hier, et ce retardement, que nous pourrons éviter dans la suite, si vous voulez

bien me donner votre adresse pour vous écrire en droiture, est cause que vous n'avez pas reçu plus tôt les traductions que vous m'avez demandées, et que vous trouverez ci-jointes, car il y a long-temps qu'elles sont faites. Je souhaite que vous en soyez content, et je me flatte que vous le serez de ma dernière ode, quand elle pourra parvenir jusqu'à vous. Comme je ne recevois point de vos nouvelles, j'ai profité d'une offre qu'un de mes amis m'a faite pour en faire passer à Paris les exemplaires que j'attends incessamment de Hollande, où elle a été imprimée très correctement, et où ma dixième Épître le sera aussi, après quoi les libraires de Paris feront de l'une et de l'autre ce qu'il leur plaira : car vous savez bien que ce qui s'appelle intérêt pécuniaire me touche très médiocrement. Je ne comprends pas en quoi les louanges que je donne à M. Racine ont pu paroître outrées à M. le chancelier, que j'ai toujours cru son souverain protecteur, qui, à ce qu'on m'assure, n'est point éloigné de devenir le mien, et qui, si ce que j'apprends de bonne part est vrai, pense aujourd'hui pour moi tout différemment de ce qu'il pensoit quand il étoit procureur général du parlement. J'accepte donc, et de tout mon cœur, l'augure favorable que vous faites, touchant mon retour à Paris, où je ne souhaite rien tant que de pouvoir achever ce qui me reste de jours entre les bras de mes amis. Je n'en ai point de plus chers, ni de plus respec-

tables que le révérend P. Tournemine et le révérend P. Brumoy. Puisqu'ils sont aussi les vôtres, faites-moi l'amitié, monsieur, de cultiver la bonté dont ils m'honorent, et de les bien assurer de mon respect et de ma tendre reconnoissance. Sur-tout conservez-moi votre amitié, et soyez persuadé que la mienne est accompagnée de toute l'estime due à votre mérite et à la supériorité de vos talents.

Vendredi, 30 janvier 1739 (1).

Vous verrez, monsieur, par le mémoire ci-joint, que j'ai heureusement gardé, que ce n'est pas d'aujourd'hui que Voltaire fait courir la lettre infame que vous m'avez communiquée. Je fus obligé d'y répondre moi-même par ce mémoire, dont je ne doute point que vous ne fassiez l'usage que votre amitié pour moi exige de vous. Je suis au désespoir de n'avoir pu vous renouveler en personne les témoignages de la mienne; mais mon incognito a été si strict que je n'ai pu voir la centième partie de ceux que je me proposois d'embrasser. Les illusions

(1) Cette lettre est écrite de Paris, où Rousseau étoit venu passer trois mois incognito, et ne se montrant qu'à quelques amis intimes.

de mes amis qui se sont communiquées à moi sont finies, et le songe étant dissipé, je ne pense plus qu'à retourner à Bruxelles comme j'en suis venu, avec le chagrin d'avoir donné inutilement bien de l'embarras à mes amis, qui devroient être plus puissants qu'ils ne sont, et de n'avoir pu réussir dans leurs vues et dans les miennes par l'unique mauvaise humeur d'un magistrat qui fait tout ce qu'il peut pour me guérir de la maladie du pays, à quoi il ne réussira pourtant jamais, tant qu'il s'y trouvera des hommes de votre mérite et de celui de quelques uns de vos amis et des miens. Je suis très fidèlement, monsieur, etc.

Extrait des nouvelles de Paris du 23 *mars* 1738.

Les partisans de Voltaire sément ici quantité de copies d'une lettre des plus violentes, écrite de Bruxelles le 17 février dernier, à un nommé M. de Messy, contre le sieur Rousseau. Ce M. de Messy n'est autre, à ce qu'on croit, que Voltaire lui-même déguisé [1], qui a envoyé, ajoute-t-on, de l'argent à

[1] Il est difficile de justifier, et même d'expliquer, d'une manière satisfaisante pour la raison humaine, la haine qui exista toujours entre Voltaire et J. B. Rousseau, et sur-tout l'excès d'injures auquel un sentiment d'aversion

l'auteur de la lettre, détenu en prison, pour le soulager, par forme d'emprunt, et afin de le récompenser des injures lâchées contre le sieur Rousseau, qu'il taxe de la plus noire trahison à son égard, et d'être la cause unique de son emprisonnement, à quoi l'on n'ajoute aucune foi ici, chacun pensant que la lettre n'est écrite que pour attraper de l'argent à Voltaire, d'autant qu'on sait bien les raisons de l'emprisonnement de celui qui l'écrit.

réciproque ne les a que trop poussés l'un contre l'autre. Ce qui doit le plus affliger, c'est que le ressentiment de Voltaire n'ait point été apaisé par la mort même de celui qui en étoit l'objet. On trouve dans un *commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*, qu'on attribue à Voltaire, et qui du moins fut imprimé sous ses yeux, à Neufchâtel, en 1776, un passage qui a trait à l'accusation dont Rousseau se justifie dans le mémoire qu'il envoie à l'abbé d'Olivet. Ce passage, que nous allons transcrire, servira du moins à rendre plus excusable, malgré la violence de ses récriminations, un homme malheureux qui se voyoit poursuivi, jusque dans son exil, par les imputations les plus outrageantes pour son honneur. «Nous observons, dit l'auteur du Commentaire, « qu'une lettre d'un sieur de Médine à un sieur de Messy, « du 17 février 1737, prouve assez que le poëte Rousseau « ne s'étoit pas corrigé à Bruxelles. La voici : *Vous allez « être étonné du malheur qui m'arrive : il m'est revenu des « lettres protestées ; on m'enleve mercredi au soir, et on me « met en prison : croiriez-vous que ce coquin de Rousseau,*

MÉMOIRE.

Ces raisons, qui font depuis deux mois l'entretien et le scandale de toute la ville de Bruxelles, sont, entre plusieurs autres, la falsification de deux lettres de change que Médine a fait endosser à M. Cardos, son ami, son protecteur et son bienfaiteur, et qui, depuis trois ans, le nourrissoit chez lui, où il dînoit et soupoit tous les jours, et où il avoit fait connoissance avec les personnes les plus qualifiées de la cour, et les plus honnêtes gens de la ville. Je me suis trouvé du nombre de ces derniers, et ce

« *cet indigne, ce monstre qui depuis six mois n'a bu et mangé*
« *que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands services et*
« *en nombre, a été cause qu'on m'a pris; c'est lui qui a irrité*
« *contre moi le porteur des lettres; et qu'enfin ce monstre,*
« *vomi des enfers, achevant de boire avec moi à ma table,*
« *de me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion pour me*
« *faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a été si noir;*
« *je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce que*
« *j'ai fait pour lui! patience; je compte que notre correspon-*
« *dance n'en sera pas altérée.*

« Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à
« justifier Saurin, et la sentence et l'arrêt qui bannirent
« Rousseau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs
« de cette affaire, si funeste et si déshonorante. »

fourbe, dont l'extérieur et les manières prévenantes ont trompé tout le monde, m'a trompé comme les autres. Je le voyois tous les jours chez M. Cardos, où j'ai coutume de passer les soirées; et, comme l'hôtel garni où je loge depuis le 17 septembre est vis-à-vis sa maison, nous revenions souvent ensemble, et quelquefois je montois à sa chambre avant que de me retirer. Un mois ou six semaines avant sa prison, il ne soupoit plus si souvent chez M. Cardos, s'étant mis à souper chez lui avec un comédien, qui depuis a changé son souper pour une somme de trois cents florins d'échange qu'il lui a attrapée; mais comme je ne soupe guère, je n'ai jamais été de ces parties-là que comme spectateur, et ce petit commerce, à la vérité très peu digne de moi, occasioné par l'ennui des soirées, a duré jusqu'au mercredi, 13 février, que M. le comte de Lannoi, m'étant venu voir le matin, m'apprit que Médine étoit venu le lundi d'auparavant lui emprunter une partie de sa vaisselle d'argent, sous prétexte d'un repas qu'il avoit à donner, et l'avoit été mettre en gage chez un nommé Menu. J'appris après dîner que cinq ou six marchands dont je sais à peine le nom se trouvoient dans le même cas, l'un pour un écrin de diamants, les autres pour d'autres bijoux; et, le soir, étant allé chez M. Cardos, il me dit qu'il en étoit arrivé de même de la montre d'or de mademoiselle sa fille; mais que le pire étoit que lui, M. Cardos, se

trouvoit à la veille de perdre dix mille florins, par deux lettres de change qu'il avoit endossées, l'une de 150 florins de change, l'autre de 33 livres de gros, auxquels Médine avoit transporté à la première un 6, et à l'autre 11, ce qui faisoit 650 florins de change d'une part, et 1133 livres de gros de l'autre. Je fus frappé comme d'un coup de foudre à cette nouvelle. Cependant les marchands qui guettoient Médine l'avoient arrêté chez lui, et, m'étant retiré à mon ordinaire à onze heures, je me couchai, et n'appris que le lendemain que M. Cardos l'avoit fait arrêter le dernier, à une heure après minuit : c'étoit l'heure où Médine, entre les mains des archers, m'avoit envoyé éveiller pour me conjurer, au nom de Dieu, de venir lui parler, ce que je ne jugeai pas à propos de faire. Voilà toute la part que j'ai eue à l'emprisonnement de cet infame, que je serois inconsolable d'avoir connu, si ce malheur ne m'étoit commun avec les personnes les plus illustres et les plus distinguées de ce pays-ci. Il y a quatorze ans que j'y vis avec l'estime et l'approbation des grands et des petits, et ce ne seront point les invectives d'un homme qui, sans la générosité de M. Cardos, seroit déja *mangé des corbeaux*, qui décideront de ma réputation. M. Cardos a eu la bonté de lui sauver la vie, et l'honneur à sa famille, par l'accommodement qu'il a fait avec elle, et j'ai été le premier à le confirmer dans cette noble résolution qui lui a

attiré les louanges de tout le monde. Il a poussé la charité jusqu'à lui fournir de quoi vivre, et du bois pour se chauffer dans la prison, ce qui a duré jusqu'à la semaine sainte, qui est le temps où il a pu recevoir l'argent de Voltaire. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il n'a rien touché de sa famille, ni ses frères, ni sa mère, n'ayant jamais seulement répondu à toutes les lettres qu'il leur a écrites.

M. Cardos m'a fait voir, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, les lettres de change qu'il a retirées, où la falsification paroît si grossière et si évidente, qu'elle saute aux yeux les moins clairvoyants. Aussi le sieur Darin, caissier de M. Conoug, sur qui elles étoient tirées à Paris, les a renvoyées d'abord, s'étant aperçu, au premier coup d'œil, de la fausseté; ce qui peut être confirmé par le témoignage de M. Conoug lui-même, instruit à fond de toute cette affaire, et de M. Tellez, qui se trouve actuellement ici, et qui doit retourner à Paris dans trois ou quatre jours.

À Bruxelles, le 10 avril 1738.

FIN.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

ALLÉGORIES.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

POÉSIES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.

